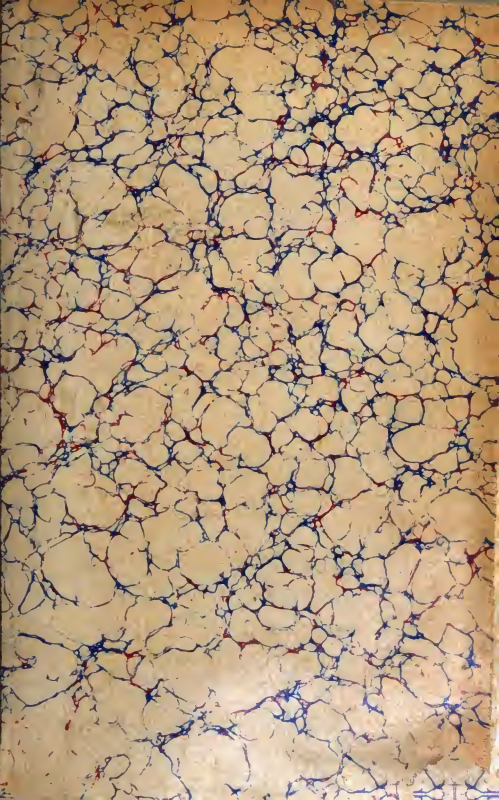
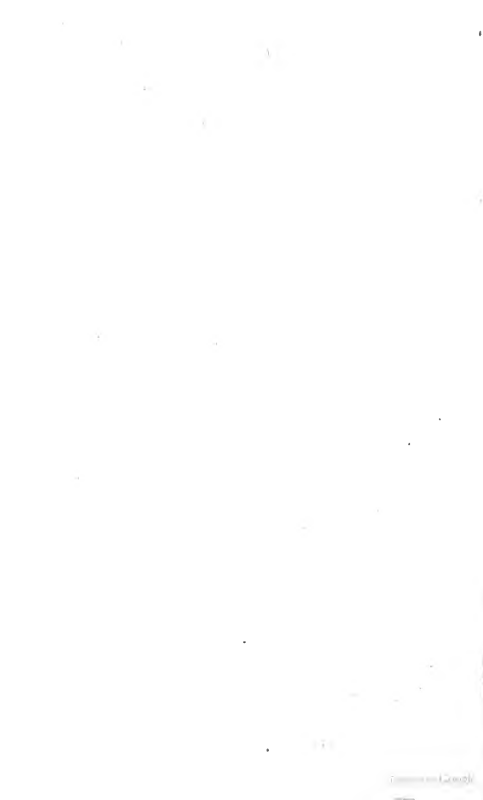




III 2 III 16



LES MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES

PAULINE

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DATYL, RUE DU SAC, 30.

16821

LES MYSTÈRES

DE LA

COUR DE LONDRES

SIXIÈME SÉRIE

PAULINE

PAR

G.-M.-W. REYNOLDS



PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE DAUPHINE, 18

1867

Tous droits réservés



LES MYSTÈRES

DE LA

COUR DE LONDRES

CHAPITRE I

LE RÊVE DU PRINCE

Il était plus de minuit et Son Altesse Royale l'héritier présomptif du trône d'Angleterre était endormi sur sa couche voluptueuse...

Des bougies de cire brûlaient sur la table de toilette... une lampe était placée près du lit... un feu brillant brûlait joyeusement dans l'âtre de la cheminée... un jour doux éclairait l'élégante et riche chambre à coucher... l'atmosphère était chaude et parfumée... et les épaisses draperies, tirées sur les fenêtres, ne laissaient pas pénétrer le moindre souffle

d'air froid dans la chambre où dormait l'héritier royal...

Le Prince était couché sur le dos... son visage était rouge... les veines de son front étaient gonflées... son sommeil inquiet et troublé... les lumières se jouaient sur ses traits agités... ses paupières à demi closes, ses lèvres entr'ouvertes laissant voir : les unes, le blanc des yeux... les autres, l'émail de ses dents... lui donnaient quelque chose d'effrayant... comme si dans ce corps, enchaîné par le sommeil, l'âme avait été éveillée et soumise aux tortures de l'enfer...

Si quelqu'un avait été auprès de sa couche et l'eût contemplé, il eût paru hideux et effrayant... mais personne n'était là pour épier son sommeil troublé... personne, si ce n'est Dieu, à l'œil duquel rien n'échappait !

Le Prince rêvait... il lui semblait qu'un léger brouillard s'élevait lentement autour de son lit, que ces vapeurs se condensaient dans sa chambre et prenaient graduellement l'opacité d'un nuage épais, au milieu duquel il se sentait comme suffoqué... alors un gémissement parvint à son oreille au milieu du silence de la nuit, un gémissement faible, plaintif, et d'une tristesse infinie, qui ressemblait au chant d'une mère sortie de la tombe pour venir veiller sur le sommeil de l'enfant qu'elle a laissé derrière elle sur la terre... une puissance irrésistible enchaînait les sens du Prince et forçait ses yeux à se fixer, avec un

pénible intérêt, sur un certain point où le nuage alla en s'épaississant jusqu'au moment où le spectre d'une femme s'en dégagea et lui apparut.

Cette apparition passa lentement devant le Prince dont le front se couvrit d'une sueur glacée; et, torturé par un sentiment d'horreur indescriptible, il reconnut dans ce spectre la beauté naguère si splendide d'une des nombreuses victimes de son libertinage!... mais, pendant qu'il regardait avec des yeux hagards, un autre spectre sortit du nuage épais... puis un autre... puis d'autres... et d'autres encore... et chacun d'eux lui rappelait les traits de belles jeunes filles qu'il avait trompées par ses serments... qu'il avait séduites ou enlevées autrefois... de belles créatures qui étaient ensuite descendues dans la tombe le cœur brisé par la ruine de leurs espérances... écrasées sous le poids de la honte et de l'infamie...

Mais quoique ces spectres conservassent leur ressemblance avec ses victimes moissonnées par la mort, cependant leur beauté était glaciale, pâle, et décolorée comme les statues de marbre qui couronnent les tombeaux, et leurs corps étaient enveloppés dans les longs plis flottants de leurs linceuls...

Lentement... comme une procession funèbre, les fantômes se rangèrent près de sa couche et l'enfermèrent dans un cercle effroyable...

Quelques-uns portaient des enfants dans leurs bras, des spectres d'enfants qu'ils pressaient contre leurs poitrines livides et glacées... des enfants, fruits

des plaisirs goûtés par le Prince dans les bras de celles qu'il avait achetées, séduites, ou violentées!... tous ces enfants étaient morts en naissant, ou peu de jours après leur naissance... quelques-uns étouffés par leurs mères elles-mêmes pour dissimuler leur faute... d'autres étranglés par la main criminelle des malheureuses créatures qui leur avaient donné le jour, pendant l'affreux délire de la fièvre...

Autour de la couche du Prince s'était rangée l'horrible et effrayante procession de ces spectres de femmes, de mères, et d'enfants, dont les traits perdaient peu à peu leurs contours arrêtés et devenaient horribles à contempler... De leurs yeux fixes, décolorés, et sans lumière, ils regardaient le Prince... femmes, mères, enfants, tous suivaient sur son visage les angoisses du Prince... tous semblaient le menacer du regard de leurs yeux éteints...

Pas un mot n'était prononcé, mais nulle langue humaine n'aurait pu être plus éloquente que ces yeux de cadavres... ils rappelaient à la mémoire torturée du Prince tous les détails de ses amours avec ces fantômes qui lui reprochaient ses crimes, et il sentait qu'il avait été le vil séducteur de quelques-unes et l'infâme ravisseur des autres... puis il se rappelait qu'il avait été le père de ces innocents enfants, immolés presque en naissant... l'horrible vérité se faisait jour dans son esprit, elle s'y peignait sous les plus noires et les plus sombres couleurs, et il pensait lui-même qu'il était l'homme qui méritait

d'être flétri ; car moralement, sinon de fait, il était leur assassin !...

En ce moment un cri sauvage, arraché à sa conscience troublée et trahissant les tortures de son esprit travaillé par les remords en dépit du sommeil, s'échappa de sa poitrine...

Néanmoins il ne s'éveilla pas... malgré l'angoisse qui le déchirait, son sommeil continua...

La ronde effrayante s'était mise à tourner autour de son lit d'un mouvement plus rapide, et les fantômes qui la formaient devenaient à chaque instant plus hideux... la lumière frappait d'un éclat plus vif leurs traits décomposés, dont l'aspect devenait de plus en plus horrible...

Puis peu à peu ils perdirent les vêtements lugubres et flottants qui les enveloppaient, en même temps que les derniers lambeaux de chair qui dessinaient leurs formes, jusqu'au moment où cette ronde infernale ne fut plus formée que d'une réunion de squelettes, dont les os blancs et polis renvoyaient les reflets de la lumière, et qui continuaient à tourner avec une rapidité vertigineuse autour du lit...

Les mères et les enfants n'étaient plus que des squelettes et passaient successivement devant la couche du Prince... le cliquetis de leurs ossements, en s'entre-choquant, servait d'accompagnement à cette danse macabre, et il semblait au Prince, glacé d'horreur, que ces formes hideuses, qui s'agitaient

devant lui, continuaient à le regarder avec les orbites vides de leurs yeux.

Emportés dans cette ronde horrible, les femmes, les mères, les enfants passaient et repassaient incessamment devant ses yeux.

Cette danse de squelettes, qui donnait le vertige au Prince affolé de terreur, semblait lui infliger toutes les tortures de l'enfer... il se retournait en gémissant sur sa couche, comme si son lit de plumes avait été rempli de serpents et ses oreillers de scorpions... une sueur froide inondait son visage... les veines de son front étaient gonflées et comme prêtes à se rompre... Qu'elles furent terribles les angoisses qu'il eut à souffrir pendant les quelques minutes où cette ronde infernale ~~tournoya~~ tournoya autour de son lit!...

Enfin tous les squelettes avaient disparu l'un après l'autre comme des danseurs qui sortent de scène, et l'obscurité, une effroyable obscurité, avait succédé à leur disparition...

Mais cette obscurité n'existait que pour le Prince, car les bougies, la lampe et le feu allumé dans la cheminée continuaient à éclairer la chambre... Ce n'était qu'en rêve qu'il était enveloppé dans ces épaisses ténèbres, coupées de temps en temps par de sinistres éclairs, qui ne faisaient que rendre l'obscurité pour ainsi dire palpable.

Alors une effroyable voix, retentissant comme le bruit d'un énorme boulet roulant sur un pont de métal et solennelle comme si elle venait de l'autre côté

de la tombe, fit entendre les paroles suivantes : —

— Prince ! le monde n'a-t-il donc pas d'avertissements pour toi... l'enfer pas de terreurs... que tu continues à vivre ainsi... bravant et Dieu et les hommes?... De celui auquel beaucoup a été donné, on a droit d'attendre beaucoup... mais quoiqu'il n'y ait pas d'exemple d'un mortel qui ait été comblé d'autant de biens que toi, tu n'as pas pu mettre le moindre denier en réserve en vue de l'avenir... la page blanche réservée pour toi par les anges, pour y enregistrer tes bonnes actions, est encore vide, tandis que ta page noire est couverte en caractères de sang... La liste de tes crimes est si grande que, lors même que tu n'en augmenterais pas le nombre, tu as assez fait déjà pour faire maudire ton nom jusqu'à la consommation des siècles !... La génération présente, aveuglée par le prestige de la royauté, ne voit pas toute la hideuse noirceur de ton caractère... mais quand, dans peu de temps, des idées plus libérales auront prévalu et qu'elles auront un peu triomphé des préjugés, tu seras regardé comme le plus affreux monstre qui ait jamais déshonoré la race humaine... Alors, un homme viendra qui sera assez audacieux pour soulever le voile brillant qui cache tes difformités, pour tracer ton portrait avec une plume d'airain, et dévoiler tous les forfaits de ta vie... En effet, quelles énormités d'une part et quelle pauvre compensation de l'autre !... Égoïste que tu es, si tes yeux tombent sur une charmante

fleur parée de toute son innocence virginale, c'est pour la souiller de tes regards impurs!... si tu vois un radieux sourire s'épanouir sur les lèvres d'une jeune fille innocente, ton souffle et tes baisers empestés y laissent l'empreinte de leur passage, comme la limace qui laisse sa bave sur les feuilles d'une rose... Que de cœurs tu as brisés!... que d'affections tu as détruites pour toujours!... Tu gardes dans ton esprit la joie de tes conquêtes, pendant que tes victimes vont se réduire en poussière dans cette tombe dont on ne revient plus!... Tu triomphes de plaisirs achetés par des larmes, des gémissements, des morts prématurées!... Une pauvre veuve a-t-elle une fille qu'elle élève avec amour dans la solitude, elle lui est enlevée pour servir aux plaisirs du Prince de Galles!... Un père a-t-il une unique enfant, seul fruit de son hymen avec la femme adorée qu'il a perdue, cette belle créature, la consolation, le bâton de vieillesse de ce malheureux, lui est ravie pour satisfaire les fantaisies du Prince de Galles!... Et de pareilles choses pourraient exister sans provoquer à peine des remords dans le cœur de celui qui est l'auteur de tous ces malheurs!... Écoute-moi bien, Prince de Galles... écoute-moi et tremble!... Tu peux poursuivre ton atroce carrière en cette vie, tu peux continuer à cueillir les plus belles fleurs, à en respirer le parfum pendant un moment, puis à les jeter de côté et à les écraser sous tes pieds!... tu peux réjouir tes oreilles des lamentations des jeunes

filles que tu auras perdues, comme si elles étaient pour toi la plus agréable et la plus délicieuse des musiques... mais, aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, un Dieu qui punit et qui récompense, un Dieu aussi juste qu'il est miséricordieux, un châtiment terrible t'attend dans l'autre monde!...

Telles furent les terribles paroles qui retentirent aux oreilles de l'héritier présomptif du trône, enchaîné sur sa couche par un profond sommeil, et, au moment où cette voix formidable s'éteignait comme les roulements du tonnerre qui s'éloigne, une forme, se dessinant en noir sur l'obscurité même, parut sortir du nuage qui enveloppait le lit; et il sembla au Prince qu'il contemplait, les yeux fixes, cet effrayant phénomène, et que cette forme noire qui lui apparaissait prenait l'apparence d'un immense géant, dont le visage était hideux et dont l'aspect était horrible.

Puis la voix retentit de nouveau aux oreilles du Prince, et le monstrueux fantôme accompagna ses paroles de gestes menaçants.

— Jusqu'à présent tu as tracé ton chemin à travers les roses et les plus belles fleurs de la terre... tu as recherché et courti le plaisir sous toutes les formes : les plus belles femmes, les fêtes et les banquets les plus somptueux, les palais les plus magnifiques, les plus beaux équipages, tout cela a été pour toi ; les quatre coins de la terre ont été mis à contribution pour satisfaire tes appétits matériels ; quand

tu aurais été un Dieu, la pompe dont tu as été environné n'aurait pu être surpassée; des millions d'hommes se sont épuisés pour entretenir ton luxe, et il semblait qu'ils n'étaient créés et mis au monde que pour te servir d'esclaves... ton égoïsme a cherché dans le monde entier de quoi s'alimenter et il est toujours insatiable !... toute ta vie a été vouée au plaisir... ton existence entière a été consacrée au luxe et à l'amour... au lieu que pour toi chaque jour ait apporté son devoir et sa peine, ils se sont succédé sans interrompre le rêve de ta vie indolente et voluptueuse. Telle a été ta carrière sur cette terre, mais quel est le sort qui t'attend plus tard ? Oh ! le contraste est hideux, effroyable... il dépasse même tout ce que l'imagination peut enfanter de plus horrible... Mais tu as joui jusqu'à la satiété des plaisirs de cette terre... tu t'es plongé jusqu'au cou dans une mer de délices !... Regarde maintenant le sort qui t'attend après ta mort !...

En disant cela, le colossal fantôme entoura le Prince de son grand bras noir, et Son Altesse Royale poussa un cri perçant au milieu de son sommeil, car il lui sembla sentir le froid contact d'un énorme serpent... le Prince se débattit... il lutta, avec d'horribles convulsions, contre cette étreinte de l'imagination; puis il lui sembla qu'il était arraché de sa couche et emporté avec une effrayante rapidité à travers une atmosphère sombre et épaisse... un engourdissement produit par l'excès de sa consternation

s'empara de lui... sa langue était paralysée à ce point qu'il voulait crier et qu'il ne le pouvait pas, et il continuait à parcourir avec rapidité ces espaces immenses envahis par une obscurité impénétrable, emporté par le bras du noir fantôme qui enserrait son corps comme un serpent... une pensée terrible commençait à se faire jour dans son esprit : c'est qu'il était entre les mains d'un Prince plus puissant que lui-même... entre les mains du Prince des Ténèbres!... A mesure qu'il avançait dans l'horrible voyage qu'il accomplissait, il apercevait des lueurs à travers l'obscurité qui gagnèrent en éclat et en étendue jusqu'au moment où il crut voir une cité immense, illuminée à l'occasion de quelque fête ; puis il aperçut au loin des lacs de feu s'étendant à perte de vue, et il lui sembla que le démon l'emportait vers cette horrible destination... Enfin apparut aux regards du Prince terrifié une immense contrée couverte par des flammes liquides, comme des champs envahis par une inondation... des odeurs sulfureuses lui montèrent aux narines, sa gorge se dessécha comme s'il avait avalé de la cendre... en même temps, une sensation de chaleur brûlante vint le dévorer, et il comprit qu'il allait être précipité dans les flammes éternelles de l'enfer...

Mais tout à coup le démon s'arrêta court, et son bras noir plaça le Prince sur le sommet d'un pilier s'élançant du fond de l'abîme qui s'étendait au-dessous de lui, un pilier de marbre noir, sur lequel le

démon abandonna le Prince à lui-même, lui laissant le soin de conserver son équilibre comme il le pourrait, sous l'instinctive conviction qu'une chute serait la mort !

— Regarde mon royaume, — s'écria le Prince des Ténèbres en s'adressant au Prince de la terre d'une voix qui continuait à rouler avec le fracas du tonnerre à travers l'espace. — Sur la terre l'égoïsme et l'usurpation ont tiré une immense ligne de démarcation entre les grands et les petits, entre les riches oisifs et les pauvres condamnés à vivre de leur travail !... Dans mon royaume, tous sont égaux et toutes distinctions disparaissent... Dans ces terribles lacs de feu que tu vois là-bas, les Rois souffrent côte à côte avec les mendiants... les Papes et les Évêques se débattent contre la douleur avec les voleurs et les vagabonds... mais s'il existe un endroit de mon empire où les souffrances soient plus vives et plus cruelles qu'ailleurs, où la flamme soit plus ardente, où la morsure des serpents soit plus cuisante, je réserve ces endroits privilégiés, sous le rapport des tortures qu'on y endure, pour les âmes de ceux qui ont occupé les plus hautes positions sur la terre !... maintenant contemple les merveilles et les horreurs de mon royaume !

En disant ces mots, le démon fit un geste de son bras puissant, qui chassa les sombres vapeurs qui remplissaient l'atmosphère au-dessus des lacs de feu... Le Prince vacilla sur le sommet de l'immense

pilier sur lequel il était debout, et, au moment où l'effroi allait lui arracher un cri perçant, il parvint à reprendre son équilibre, et un étrange et effroyable spectacle s'offrit à sa vue.

En effet, le lac de feu avait tellement monté qu'il lui semblait voir, à l'aide d'un microscope, le spectacle si éloigné et si confus qui s'était offert à sa vue un instant auparavant; l'immense étendue de lave enflammée fourmillait d'êtres animés, comme une goutte d'eau examinée à l'aide de ces instruments à grande puissance offre aux regards des myriades d'êtres horribles et de choses hideuses.

Dans cette immense nappe de feu qui s'étendait indéfiniment du nord au sud et de l'est à l'ouest, au milieu de ces flammes vives dont la chaleur était suffoquante, se tordaient les innombrables sujets du Royaume de Satan. Vêtus comme ils l'étaient sur cette terre, conservant leurs traits et leurs enveloppes humaines, ces âmes de damnés se tordaient au milieu des tortures. Mais avec quel frisson d'épouvante, avec quelle défaillance au cœur, le Prince de Galles vit-il, au milieu de ceux qui subissaient l'arrêt éternel, des milliers de damnés portant des couronnes, des tiaras, et tous les insignes de leur rang sur la terre! Qu'elle était grande la proportion de ceux qui étaient vêtus de riches habits, qui portaient des chaînes d'or au cou, des bagues aux doigts, et tous les indices du luxe au milieu duquel ils avaient vécu! C'est alors que le Prince terrifié vit bien l'accomplis-



sement de cette parole divine, qui dit: *Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu!*

Tout à coup, pendant qu'il contemplait encore le spectacle effroyable qu'offrait de toutes parts à ses regards cet océan de flammes sans limites comme sans rivages, le démon le saisit de sa main noire, faite comme la serre d'un vautour, et le tenant à bout de bras au-dessus de la fournaise qui grondait au-dessous de lui, il s'écria à haute voix : —

— C'est maintenant que tu vas recevoir la récompense due à tes crimes!... Octavie Clarendon et tes autres victimes vont être vengées!... Descends... descends donc dans les profondeurs de l'enfer et va te tordre au milieu de tortures sans fin...

Pendant que ces derniers mots tombaient des lèvres du démon et qu'ils étaient répercutés dans l'espace comme les grondements de la foudre, il ouvrit sa main et le Prince fut précipité dans l'abîme.

Mais, au moment où il sembla au misérable George qu'il allait plonger dans le lac de feu, il s'éveilla avec un tressaillement convulsif d'une telle force, que le lit sur lequel il reposait en gémit et qu'il le sentit trembler sous lui.

Alors il resta immobile, complètement immobile pendant quelques minutes, cherchant à rassembler ses pensées, à mettre de l'ordre dans ses idées, pour arriver à se bien convaincre que tout cela n'était en réalité qu'un rêve.

Mais quel rêve!... Par quelles sensations douloureuses et poignantes le Prince de Galles avait passé pendant cette terrible vision!... De grosses gouttes de sueur perlaient encore à son front, ses traits étaient encore contractés, sa tête et son cœur étaient encore paralysés par un sentiment de consternation qu'il ne pouvait parvenir à secouer.

Enfin, quand il se fut bien assuré qu'il n'y avait rien de réel dans tout ce qu'il venait de traverser, il se mit sur son séant, versa une forte quantité d'eau-de-vie dans un grand verre et le vida d'un seul trait.

Alors, fermant les yeux, il essaya de se rendormir, et ses paupières commençaient à s'appesantir, quand un bruit étrange, partant de l'extrémité de sa chambre, parvint à son oreille.

CHAPITRE II

ÉTRANGE AVENTURE

Sans changer de position, car il était trop accablé par l'assoupissement dans lequel il était tombé pour se sentir le courage de faire un mouvement, le Prince de Galles ouvrit les yeux; mais il reprit complètement sa connaissance en entendant la porte, qui donnait sur l'escalier secret, s'ouvrir lentement et avec précaution. L'idée que des voleurs avaient osé s'introduire dans Carlton House lui vint naturellement à l'esprit, et il allait saisir le cordon de soie qui pendait derrière ses rideaux, quand, à son grand étonnement, il reconnut que c'était l'amazone qui se glissait ainsi, sans bruit, dans sa chambre.

A son premier sentiment de crainte succéda la pensée que Lady Lade, s'autorisant de l'intimité d'une première rencontre et de ce qui s'était passé entre elle et Son Altesse Royale dans la salle de

bains, cédaient en venant à quelque nouveau caprice, et, toute idée de danger s'étant dissipée, le Prince se souleva sur ses oreillers et surveilla les mouvements de la belle indiscrete avec un mélange de curiosité et de contrariété.

Après avoir refermé la porte avec autant de précaution qu'elle en avait mis à l'ouvrir, l'amazone, qui avait revêtu son costume d'homme, s'approcha du lit, et, quand elle vit que le Prince était éveillé et la regardait, elle ôta son chapeau, lissa ses cheveux, et abaissa sur lui un regard si plein de douceur et d'effronterie, qu'il se sentit immédiatement désarmé.

— Que Votre Altesse Royale veuille bien me pardonner, — dit-elle en s'avancant tout près du lit, — la liberté que j'ai prise et ce qu'il y a d'extraordinaire dans mon indiscrete visite, et qu'elle daigne permettre quelques mots d'explication sur les motifs qui me l'ont dictée.

— Belle dame, — s'écria le Prince, qui, quoique bien certain maintenant que l'amazone ne se doutait pas de sa perfidie envers Meagles, n'était cependant pas fâché de savoir l'effet que sa disparition avait produit sur elle, et les conjectures qu'elle avait pu faire à ce sujet, — belle dame, si vous venez à moi comme la messagère de la déesse des amours et des plaisirs, vous êtes la bienvenue, car non-seulement je suis passionnément amoureux de vos charmes, mais une aussi aimable compagnie m'est d'autant

plus agréable en ce moment, que je viens de m'éveiller sur un rêve qui m'a fortement troublé.

— Mon cher Prince, — dit l'amazone en s'asseyant sur le bord du lit et en fixant sur lui des regards pleins d'une voluptueuse langueur, — je ne viens vous consulter que comme un ami et au sujet d'un ami. Si cependant vous avez sur moi des intentions plus tendres, je suis l'obéissante servante de Votre Altesse Royale, aujourd'hui comme il y a quelques semaines.

— Vous êtes magnifiquement belle, Lætitia! — dit le Prince, — et fussé-je un anachorète, ce qui n'est pas, Dieu merci, je ne résisterais pas à la tentation.

— Mais permettez-moi de vous donner une courte explication de mon extraordinaire visite, — s'écria l'amazone en se dégageant des bras du Prince, non sans lui avoir laissé ravir quelques baisers. — Voici le fait, — continua-t-elle en se redressant, mais un peu plus loin que la première fois, — quelques jours se sont passés depuis que Meagles, notre ami commun, a disparu de chez lui d'une façon étrange et inexplicable.

— En effet, son absence m'a également inquiété, — dit le Prince, qui se sentit fortement rougir.

L'amazone avait les yeux baissés en ce moment, et le Prince se flatta de l'espoir que sa confusion lui avait échappé.

— Dans le premier moment, — continua Lady Lætitia, — je n'éprouvai aucune inquiétude, car mille raisons pouvaient expliquer cette absence momentanée de chez lui. Mais comme deux jours se sont passés sans qu'on ait reçu aucune nouvelle de lui, je commence à croire qu'il doit être en prison, que peut-être il a été arrêté pour dettes, et qu'il ne veut pas faire connaître sa situation à ses amis. En conséquence j'ai visité le Banc du Roi, la Fleet, et toutes les maisons d'arrêt de Londres...

— Avec quel résultat? — demanda le Prince en feignant de partager l'inquiétude de l'amazone.

— Sans le moindre succès, — reprit cette dernière, — et depuis je me suis creusé la cervelle à me demander ce qu'il peut être devenu. A la fin, mais pas avant ce soir, il me vint à l'idée que Votre Altesse l'avait probablement chargé de quelque importante mission secrète, et, sachant qu'il possédait une clef du passage secret conduisant à cet appartement, je me hâtai de me rendre à son logis; je m'emparai de la clef, et j'eus l'audace de venir vous rendre cette visite. Quand j'ai conçu une idée, je ne sais pas prendre de repos avant de l'avoir mise à exécution, et mon inquiétude était si grande que je ne pus me résigner à attendre le lendemain matin. Il y a plus, je pensais que Votre Altesse Royale serait sortie de son lit, et, dans ce cas, je me flattais de l'espérer qu'elle daignerait me pardonner l'indiscrétion de ma visite.

— Vous êtes pardonnée, ma chère Lætitia, — dit le Prince. — Votre pardon a été scellé par les baisers que vous m'avez laissé prendre tout à l'heure et auxquels, — ajouta-t-il en étendant les bras et en la saisissant par la taille, — je brûle d'en ajouter d'autres.

Tout en parlant, le Prince, enflammé par le contact de cette femme, unit ses lèvres aux siennes.

— Mais ce n'est pas pour ces tendres ébats que je suis venue, — murmura-t-elle à voix basse en se dégageant de nouveau de son étreinte; — c'est pour obtenir, si c'est possible, quelques renseignements sur l'absence de mon ami.

— Vous devez avoir déjà compris par ce que je vous ai dit, ma chère Lætitia, — répondit le Prince, — que je suis aussi ignorant et aussi inquiet que vous-même du sort de Meagles.

— Oui... c'est ce que je craignais d'après les quelques mots que vous venez de me dire, — dit l'amazone.

— Oh! espérons que son absence n'est que le résultat de quelque fantaisie de notre ami, — s'écria le Prince, — et que nous le verrons bientôt reparaitre. Peut-être, ma belle chasseresse, se trouve-t-il en ce moment infidèle envers vous, comme vous êtes sur le point de l'être envers lui...

— Eh bien! cette idée même serait une consolation, — interrompit l'amazone en feignant de

prendre cette supposition au sérieux. — Mais si l'événement prouve que Votre Altesse a deviné juste, Meagles payera cher de m'avoir fait endurer toutes les tortures de la plus cruelle inquiétude...

— Oh ! laissez-moi baiser ces lèvres qui font une si jolie moue ! — s'écria le Prince en la saisissant dans ses bras pour la troisième fois. — Et maintenant, ma charmante, laissez-moi vous supplier de quitter l'apparence de Diane et de venir comme Vénus vous abandonner à mes embrassements.

— Il m'est impossible de vous résister, — dit l'amazone.

Et, quittant le lit sur lequel elle était assise, elle procéda au dépouillement de ce costume qui faisait valoir si admirablement ses charmes.

Alors quand le Prince vit sa belle poitrine, délivrée de l'étroit vêtement qui l'emprisonnait, apparaître éblouissante de blancheur à l'éclat des lumières, quand il vit les longues boucles de ses cheveux d'ébène retomber en masses épaisses sur ses épaules d'un si charmant contour, quand il vit ses beaux bras blancs comme la neige et nus jusqu'au coude se replier gracieusement pour aller par derrière détacher le lacet de son corset, Son Altesse Royale ne regretta pas l'invasion de cette belle effrontée, à une heure si singulièrement choisie.

Avant d'avoir complètement fini de se déshabiller, l'amazone, comme cédant à un sentiment de pudeur

qui aurait subsisté chez elle en dépit de la position où elle s'était placée, tira le rideau du lit de manière à se dérober aux regards du Prince; mais, en exécutant ce mouvement, elle s'arrangea de manière à laisser en deçà du rideau la table de nuit sur laquelle étaient posés la bouteille de soda-water et le flacon d'eau-de-vie, qui se trouvaient ainsi placés également hors de la vue du Prince. Puis, cette petite manœuvre accomplie, elle prit dans la poche de sa culotte une petite fiole qu'elle déboucha et du contenu de laquelle elle versa quelques gouttes dans le verre dans lequel le Prince avait bu quelques instants auparavant.

.
Cinq minutes après, Lady Lætitia Lade commença à se r'habiller avec toute la diligence possible.

Après avoir regardé le Prince qui était plongé dans un sommeil léthargique, elle se murmura à elle-même : —

— Infâme égoïste ! Faut-il que j'aie été obligée de souffrir ses embrassements abhorrés... Mais il a bu le narcotique que j'ai mêlé à l'eau-de-vie que je lui ai versée et il ne s'éveillera pas avant quelques heures !

Un sourire de triomphe erra sur les lèvres de corail de l'amazone, et, ayant terminé sa toilette, elle prit, sous l'oreiller du Prince, la chaîne d'or à laquelle était suspendue une clef d'un travail curieux. A l'aide de cette clef, elle ouvrit le pupitre

du Prince ; elle se mit à en examiner le contenu, et, au bout de quelques minutes, elle trouva les papiers qu'elle cherchait.

— C'est juste ce que j'avais pensé, — se dit-elle en continuant à se parler bas à elle-même. — Le traître!... le faux ami!... mais tu seras vengé, Meagles, tu seras vengé!... même si je ne réussis pas à te ramener dans ce pays !

Après avoir refermé le pupitre, replacé la chaîne et la clef sous l'oreiller du Prince, Lady Lade mit les papiers en sûreté sur sa personne et partit par l'escalier secret.

Quand le Prince s'éveilla à une heure avancée de la matinée, la première sensation dont il eut conscience fut celle d'un violent mal de tête, puis les divers incidents de la nuit commencèrent à lui revenir à l'esprit. Il se rappela l'horrible rêve qui lui avait fait endurer de si cruelles tortures, et à ce cruel souvenir succéda celui de la visite de Lady Lade.

— Oui, elle est venue ici, elle y est restée, mais pendant combien de temps?... Je n'en sais rien ! La dernière chose dont je me rappelle c'est la proposition qu'elle m'a faite en riant de boire avec elle une goutte d'eau-de-vie.

Il se souvint qu'il y avait consenti volontiers et qu'il avait bu ce qu'elle lui avait versé.

Puis il devait avoir été pris d'un bien profond sommeil, car il ne se rappelait plus rien.

Mais elle était partie ; la belle chasseresse avait disparu et un vague soupçon, de quelque chose qui n'était pas naturel, se forma lentement dans l'esprit du Prince. Sa visite mystérieuse... cette conversation au sujet de Meagles... ce lourd sommeil qui s'était emparé de lui après avoir bu l'eau-de-vie... le départ de la dame avant son réveil... et la sensation désagréable qu'il éprouvait et qui lui semblait être comme le résultat de l'absorption d'un puissant narcotique... toutes ces circonstances paraissaient se lier les unes aux autres et constituer une chaîne de preuves à l'appui de ses soupçons.

CHAPITRE III

MAUVAISES NOUVELLES

Pendant que le Prince s'abandonnait à ses tristes réflexions, Germain, le valet de chambre Français, se glissa doucement dans l'appartement et s'avança sur la pointe des pieds vers le lit pour s'assurer si son maître était éveillé; puis, en lui voyant les yeux tout grands ouverts, le valet de chambre salua et resta debout devant le Prince, dans une attitude indiquant qu'il attendait la permission de parler.

— Eh bien, qu'y a-t-il, Germain? — demanda le Prince avec impatience, car il était loin d'être de bonne humeur.

— S'il plaît à Votre Altesse Royale, — dit le valet, — Madame Brace sollicite un entretien immédiat au sujet d'une affaire des plus importantes. Elle demande si Votre Altesse daignera lui faire visite, ou

si votre désir est qu'elle se présente elle-même devant Votre Altesse.

— Alors, il s'agit d'une affaire urgente? — s'écria le Prince. — Eh bien, que Madame Brace vienne par l'escalier secret le plus tôt possible, je vais me lever.

Germain salua et se retira; mais aussitôt qu'il eut transmis à Madame Brace le message dont il était chargé, il se hâta de revenir auprès de son maître pour l'aider dans sa toilette. Le Prince se contenta de passer une robe de chambre, et lorsque cela fut fait, Madame Brace parut. Germain se retira, et la marchande de modes et l'héritier présomptif restèrent seuls ensemble.

— Oh! quelle terrible calamité est arrivée, — s'écria Madame Brace, en trahissant par cette exclamation l'immense inquiétude qui la troublait.

— Au nom du ciel, de quoi s'agit-il? — demanda le Prince, sérieusement alarmé.

— Rose Foster... la malheureuse fille!... — s'écria la marchande de modes.

— Eh bien!... eh bien!... que lui est-il arrivé? — demanda le Prince vivement.

— Elle est en prison, Votre Altesse Royale.

— En prison! — répéta le Prince en bondissant sur sa chaise.

— Oui, en prison, sous le coup d'une accusation de meurtre! — ajouta la marchande de modes, qui tremblait de la tête aux pieds, et dont la poitrine se

soulevait et s'abaissait rapidement sous l'émotion qui l'agitait.

— Est-ce bien possible, ou suis-je encore sous l'impression d'un rêve? — dit le Prince en passant sa main sur son front. — Le beau nom de Rose associé à cet horrible mot : meurtre!... Oh! non... non... cela ne peut être!...

— Et cependant c'est aussi vrai que je suis ici pour vous faire connaître cette triste histoire, et que vous êtes là devant moi à l'écouter, — dit Madame Brace d'un ton sérieux qui ne laissait aucune possibilité de conserver plus longtemps un doute.

— Mais elle est complètement incapable d'un pareil crime! — s'écria Son Altesse Royale sous le coup du plus cruel étonnement.

— Oh! pour cela, je le sais bien, — répondit la marchande de modes. — Néanmoins un terrible concours de circonstances se réunit contre elle, et il est impossible de dire à présent le tour que prendra l'affaire après son interrogatoire, qui doit avoir lieu aujourd'hui à midi. Dans tous les cas, il est bien probable que la malheureuse fille sera amenée à des révélations qui ne sont que trop compromettantes pour Votre Altesse Royale et pour moi-même...

— Et pourtant Rose est douée d'une nature généreuse, — s'écria le Prince.

— Mais elle ne se fera guère scrupule de dire la vérité... toute la vérité, — reprit la marchande de modes d'un ton grave, — pour expliquer comment

elle s'est trouvée errante et sans asile pendant la nuit où le crime a été commis...

— Dites-moi les circonstances de cette horrible affaire, — dit le Prince. — Jusqu'à présent je suis encore dans l'obscurité la plus complète à ce sujet. Qui a été assassiné?... où le crime a-t-il été commis?... et comment se fait-il que l'accusation se soit dirigée contre cette pauvre fille?...

— Tout ce que je sais, le voici, — répondit Madame Brace. — Il y a une heure environ, l'infirmière de Clerkenwell est venue m'apprendre qu'une jeune personne avait été amenée la nuit dernière dans cette prison comme accusée du meurtre d'un certain William Dudley, valet de chambre de l'Honorable Arthur Eaton, qui est le fils de Lord Marchmont. Il paraît que le crime a été commis dans quelque bâtiment en construction, vers le nord de Londres, et que Rose a été arrêtée au moment où elle s'enfuyait de l'endroit où a été commis le crime.

— Mais il est impossible qu'elle soit coupable! — s'écria le Prince.

— J'ai déjà dit à Votre Altesse Royale que je ne le croyais pas, — répondit Madame Brace. — Mais pour en revenir à ce que je disais, l'infirmière m'a informé que la jeune prisonnière s'était donné le nom de Rose Foster, et qu'elle avait déclaré avoir été pendant quelques semaines employée chez moi, et m'avoir quittée pour des raisons qu'elle expliquerait, si cela était nécessaire. L'infirmière s'était

rendue auprès de moi pour s'assurer si ces déclarations étaient exactes. Non-seulement je lui ai certifié qu'elles étaient parfaitement conformes à la vérité, mais je lui ai exprimé la ferme conviction que j'avais de l'innocence de cette jeune fille, à laquelle je la priais de témoigner tout le tendre intérêt que je lui portais. Et maintenant, Votre Altesse Royale voudra-t-elle bien me dire ce qu'il faut faire dans cette horrible circonstance, car si Rose explique les causes qui l'ont amenée à s'enfuir de ma maison, je suis complètement perdue.

— Au nom du ciel, quel conseil puis-je vous donner? — demanda le Prince, dont l'agitation croissait à chaque instant. — Pour ma part, il me semble que je regarde à travers un brouillard...

— Mais, au milieu de ce brouillard, il y a un abîme béant prêt à nous engloutir tous les deux! — dit Madame Brace d'un ton si solennel, que le Prince se sentit frissonner de la tête aux pieds.

En ce moment un coup fut frappé à la porte, et le Prince s'écria avec impatience : —

— Entrez!

Germain entra, salua, et dit : —

— S'il plaît à Votre Altesse Royale, une personne est là qui désire parler à Madame Brace pour une affaire particulière.

— Quelle est cette personne? — demanda le Prince.

— Une jeune dame du nom de Forrester, — répondit Germain.

— Ah! l'une de mes jeunes filles, — s'écria la marchande de modes.

— Allez voir ce qu'elle veut et revenez, — dit le Prince.

Madame Brace sortit, et l'héritier présomptif commença à marcher dans sa chambre, en proie à la plus vive agitation; car la terrible nouvelle qu'il venait d'apprendre le troublait cruellement, et avait tout à fait chassé de sa mémoire les incidents de la nuit passée.

Au bout de quelques minutes la marchande de modes revint, ou plutôt rentra en chancelant; — ses yeux étaient fixes et hagards, son visage mortellement pâle, et toute sa personne était agitée d'un tremblement convulsif.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous? — demanda le Prince en s'élançant en avant et en la soutenant dans ses bras.

— Mon Dieu! que de malheurs!... que de calamités!... — murmura la malheureuse Madame Brace d'une voix entrecoupée et en tombant dans le fauteuil vers lequel le Prince l'avait conduite.

— Parlez, je vous en conjure... parlez, ma chère Fanny!... — s'écria Son Altesse Royale. — De quoi s'agit-il?... quel nouveau malheur est arrivé?...

— Un autre meurtre... un autre horrible meurtre... une autre de mes filles arrêtée comme prévenue de ce nouveau crime!... — répondit Madame Brace en s'exprimant avec effort. — Oh! toutes les

calamités tombent sur moi, c'est clair, c'est palpable... Oh! mon Dieu!... c'est plus que je n'en peux supporter!...

La misérable s'abandonna, toute en larmes, à la violence de son désespoir.

Ce libre cours donné à ses pleurs la consola quelque peu, ou du moins la soulagea, et quelques minutes après elle essuya ses yeux en disant : —

— Un malheur ne vient jamais seul, et ce sont des événements bien sombres et bien menaçants en vérité.

— Mais cette seconde calamité, quelle est-elle? — demanda le Prince.

— La femme de Fore Street, cette femme que j'ai si souvent nommée devant vous, a été assassinée la nuit dernière, — dit Madame Brace, — et l'une de mes filles, une nommée Caroline Walters, a été arrêtée sous la prévention d'avoir commis ce crime.

— Et ce soupçon, pensez-vous qu'il soit fondé? — demanda Son Altesse Royale.

— Hélas! oui, — répondit tristement la marchande de modes; — Caroline est aussi capable d'avoir commis le crime qui lui est imputé, que Rose est incapable de l'acte criminel dont on l'accuse.

— Et par qui avez-vous été avertie de ce nouveau malheur? — demanda le Prince. — Qui a envoyé Mademoiselle Forrester auprès de vous?

— Un agent de police qui s'est rendu exprès chez moi, — répondit Madame Brace. — En réalité il

m'y attend encore, pour le cas où j'aurais le désir de le voir; car, bien que l'assassinat de la vieille femme ait été commis dans Lambeth, ce sont les magistrats de ce quartier qui doivent interroger cette misérable fille. Déjà l'agent de police qui m'attend avait été chargé de procéder à l'enquête contre la première accusée, de sorte qu'il se trouve maintenant chargé des deux affaires... Que dois-je faire?... me conseillez-vous de le voir?...

— J'ai fortement l'idée de le voir moi-même, — dit le Prince. — Ces limiers de police sont gens à tout faire pour de l'argent; ils peuvent réunir les preuves dans le sens qui leur convient, faire paraître noir ce qui est blanc, et blanc ce qui est noir...

— Oh! si vous pensez cela, mon cher Prince, si vous avez un espoir de sauver Rose... oui, et Caroline aussi, — s'écria Madame Brace en se jetant aux genoux de Son Altesse Royale et en saisissant ses mains dans les siennes, — je vous implore... je vous supplie de voir cet homme.

— Oui, je le verrai, — dit le Prince en forçant la marchande de modes à se relever. — Mais voudriez-vous chercher à sauver cette Caroline que vous croyez coupable, comme vous voulez sauver Rose Foster, que nous croyons tous deux innocente.

— Il faut les sauver toutes les deux, Prince! — répondit Madame Brace. — Les révélations que Caroline peut faire sur moi...

— Cela suffit, — s'écria le Prince, qui paraissait avoir pris la ferme décision d'agir avec résolution. — Allez et ramenez-moi l'agent de police par l'escalier dérobé.

— Dans cinq minutes il sera ici, — répondit la marchande de modes rayonnant d'espérance.

Elle s'élança hors de la chambre, et le Prince reprit sa promenade, mais d'un pas moins agité que précédemment, attendu qu'il comptait bien que l'agent de police saurait détourner le danger qui lui paraissait si menaçant dans le premier moment.

Après un fort court intervalle de temps, la porte secrète se rouvrit de nouveau, et Madame Brace reparut suivie par un homme d'une quarantaine d'années, grand, fort, grossièrement vêtu, et tenant un gros bâton à la main. L'agent fit au Prince un salut qui, quoique très-obséquieux, était gauche et aussi peu engageant que celui d'un éléphant dressé à faire l'aimable; puis, s'avancant vers Son Altesse, sur l'invitation murmurée à son oreille par Madame Brace, il salua de nouveau et attendit qu'elle lui adressât la parole.

— Quel est votre nom, mon camarade? — demanda le Prince d'un ton très-conciliant.

— Pierre Grumley, s'il plaît à Votre Altesse Royale, — répondit l'agent d'une voix rude et enrouée qui semblait sortir d'un basson fêlé.

Pour dire la vérité, il avait chanté pendant la plus

grande partie de la nuit qu'il avait passée avec de bons vivants.

— Bien, Monsieur Pierre Grumley, nous nous connaissons mieux à présent, — dit l'héritier présomptif. — Je pense que vous êtes un des agents de la police de Bow Street?

— J'en suis le chef, et je suis tout au service de Votre Altesse Royale, — répondit l'officier en faisant un nouveau salut aussi lourd et aussi embarrassé que les précédents. — La dame ici présente, — dit-il en indiquant Madame Brace, qui était derrière lui, par un geste de son pouce par-dessus son épaule, — m'a dit que Votre Altesse Royale avait quelque idée de se rencontrer avec moi, et je serai fier de faire tout ce qui pourra être agréable à Votre Altesse Royale, en laissant de côté toute pensée de récompense.

— Et je peux compter sur votre discrétion relativement à mon intervention dans l'affaire sur laquelle je désire vous consulter? — dit l'héritier présomptif.

— Plutôt me couper le sifflet que de dire une syllabe, — répondit Grumley avec plus d'énergie que d'élégance. — En outre, il est de mon devoir d'obéir à Votre Altesse Royale, qui doit un jour être le souverain de ce royaume.

Le futur souverain ne put s'empêcher de sourire du langage et des manières de l'agent, qui pour faire preuve de son savoir-vivre, s'était mis à sou-

rire gracieusement, et dont la bouche s'était ouverte jusqu'aux oreilles.

— Mais hâtons-nous d'aborder les affaires, — s'écria l'héritier présomptif, — car le temps est précieux.

La bouche de Grumley se referma à l'instant, et il devint tout attentif.

— Je crois que vous êtes chargé de recueillir tous les détails des deux effroyables meurtres qui ont été commis la nuit dernière? — dit le Prince du ton de l'interrogation.

— Cela rentre dans les devoirs de ma profession, sous le bon plaisir de Votre Altesse Royale.

— Et quelle est votre opinion sur chacun des deux cas qui nous occupent? — demanda le Prince.

— Eh bien, quant au meurtre commis dans les bâtiments en construction, — répondit l'agent, — je pense qu'il y a quelque mystère qui, découvert, fera voir les choses sous un jour différent de celui sous lequel elles se présentent; car il ne semble pas naturel qu'une délicate jeune fille de seize ans ait pu assassiner un homme dans la force de l'âge avec lequel elle ne paraît avoir eu précédemment aucune relation. Quant à l'autre affaire, celle de l'autre côté de Lambeth, j'en ai chargé Mobbs. Sous le bon plaisir de Votre Altesse Royale, Mobbs est mon lieutenant, comme qui dirait mon homme de confiance, mon factotum. C'est une fine lame que Mobbs, c'est le même homme qui a jeté

sa femme par la fenêtre d'un troisième étage, et qui a coupé la tête de son enfant, il y a cinq ou six ans. Peut-être Votre Altesse Royale se rappellera-t-elle cette circonstance.

— Il m'est impossible de dire que je me la rappelle, — répondit le Prince en frissonnant; mais il continua à parler avec douceur, car il entraînait dans sa politique de se concilier autant que possible la bonne opinion de l'agent. — Mais vous alliez me donner quelques informations au sujet de l'effroyable affaire de Fore Street.

— Oui, et je continue, — dit l'agent. — J'étais donc sur le point de dire à Votre Altesse Royale que j'avais envoyé mon ami Mobbs pour aller se renseigner sur cette petite affaire, et il est tout à fait convaincu, d'après tout ce qu'il a vu et entendu, que la fille Caroline Walters doit avoir assassiné la vieille femme. Ainsi donc, dans la première affaire, mon opinion est que l'accusation fait fausse route; dans la seconde, je la crois fondée.

— Pouvez-vous entreprendre de tirer Rose Foster d'affaire? — demanda le Prince, abordant franchement la question.

— Je ne puis l'affirmer, mais je pense que la chose est possible, — répondit Grumley.

— Et pour Caroline Walters, est-ce que vous pensez que cela serait impossible,.... complètement impossible?.... — dit le Prince avec hésitation.

— Rien n'est impossible, sous le bon plaisir de

Votre Altesse Royale, — fit observer Grumley ; — mais il y a des choses qui sont fort difficiles tout de même.

— Mais vous n'êtes pas homme à vous effrayer des difficultés? — dit l'héritier présomptif.

— Je suis l'homme du monde le moins disposé à désespérer de quoi que ce soit, — répondit le constable. — Moi et Mobbs nous sommes des gaillards comme il y en a peu en Angleterre, quand nous avons quelque chose en vue, et lorsque les événements ne tournent pas à notre idée, nous savons bien les y contraindre.

— Je vois que vous êtes un homme entreprenant, Monsieur Grumley, — dit le Prince. — La vérité est que les deux jeunes filles arrêtées ont été au service de Madame Brace, et comme je porte un intérêt tout particulier à ce qui concerne Madame Brace...

— Je n'ai pas besoin d'explication, — interrompit l'agent, qui s'était vite aperçu que le Prince avait des raisons particulières qui le faisaient agir dans cette circonstance, — si Votre Altesse Royale désire que ces deux jeunes filles soient tirées d'affaire, je ferai de mon mieux pour y parvenir; Mobbs aussi y fera tout son possible, mais cela coûtera gros...

— Pas un mot à ce sujet ! — s'écria le Prince. — Madame Brace vous donnera cinq-cents guinées comme premier gage de sa générosité future, et si

vous réussissez, une somme pareille vous sera acquise.

— Je suis très-obligé à Votre Altesse Royale, très-obligé en vérité, — dit Grumley en saluant très-bas.

Il quitta la chambre du Prince à la suite de la marchande de modes.

CHAPITRE IV

L'INTERROGATOIRE

Il était midi, et le bureau de police de Bow Street regorgeait de monde. La nouvelle qu'une jeune et belle fille, accusée d'un assassinat, allait subir un premier interrogatoire, s'était répandue avec la rapidité de l'éclair, et quoique les feuilles publiques ne continssent pas encore un seul mot de cette affaire (les journaux ne s'imprimaient pas alors avec la célérité qu'ils ont acquise aujourd'hui), néanmoins la rumeur, qui s'était propagée dans toute la métropole, y avait excité un intérêt mêlé d'horreur. Comme résultat de l'émotion produite, une masse considérable de personnes, poussées par la curiosité, avaient promptement envahi le tribunal de police, et la foule compacte de ceux qui n'avaient pu trouver place stationnait au dehors et bloquait littéralement toutes les rues environnantes.

En ce moment une voiture de louage, qui s'était frayé difficilement un passage à travers la foule, vint s'arrêter devant la porte du bureau de police, et quand Rose en descendit, sous la garde de Grumley et de Mobbs, au lieu d'être accueillie par les cris d'exécration habituels en pareille circonstance, la jeune fille ne vit et n'entendit de tous les côtés que des témoignages de sympathie. Un grand nombre de personnes exprimèrent à haute voix l'opinion qu'il était impossible qu'une si douce créature eût commis le crime horrible qui était mis à sa charge, et l'expression de ce sentiment redoubla le courage dont la pauvre orpheline s'était armée, courage qu'elle puisait dans la conscience de son innocence.

Avec une dignité modeste et la réserve qui convient si bien à une jeune fille, dont l'âme virginale et pure ne connaît pas l'affectation et n'obéit qu'à ses instincts naturels, Rose descendit de voiture, suivit le long corridor qui conduit à la salle d'audience, et lorsqu'elle entra, tous les yeux se dirigèrent immédiatement sur elle. Une défaillance passagère, un léger vertige la firent chanceler et reculer de quelques pas; mais se remettant aussitôt, et avant que les rudes mains de Grumley ne se fussent avancées pour la soutenir, elle monta d'un pas ferme les marches conduisant au banc des accusés.

Alors les marques de sympathie qu'elle avait déjà recueillies à l'extérieur se reproduisirent de

nouveau dans l'intérieur de la salle, et des pleurs d'attendrissement coulèrent de bien des yeux à la vue de cette intéressante créature, dont les regards étaient si doux, si pleins d'innocence, dont la beauté était si touchante, et dont l'air modeste était si complètement incompatible avec le crime horrible dont elle était accusée.

Près du magistrat était assis l'Honorable Arthur Eaton. Une profonde mélancolie était empreinte sur la physionomie du jeune homme, et au moment où Rose fut introduite, il arrêta sur elle un long et attentif regard, comme s'il voulait sonder les profondeurs de son âme. Alors étonné, confondu, ne pouvant arriver à la croire coupable, n'osant pas donner un démenti à sa conviction en la déclarant innocente, plein d'incertitude et de chagrin, douloureusement affecté à la pensée qu'il était possible que sa perversité fût aussi grande que le masque d'hypocrisie sous lequel elle la cachait était parfait, Arthur détourna ses regards de ce pâle visage de jeune fille, sur lequel se lisait toute la sérénité de la vertu consciente de son innocence.

Dans une petite stalle, à la droite du magistrat, était assis un avocat portant la perruque et la robe. C'était un petit homme maigre, pâle, aux traits accusés, aux lèvres minces et serrées, et dont les yeux vifs et pénétrants, après avoir erré de tous côtés, se fixèrent alternativement et pendant quelques instants sur chaque visage en particulier. Ce

petit homme était le conseiller Sharply, l'un des avocats le plus en renom à Old Bailey, et dont Grumley, aussitôt après avoir reçu les cinq cents guinées de Madame Brace, s'était, sans perdre un instant, assuré le concours. Grumley s'était bien gardé de lui donner des instructions particulières, il s'était borné à recommander au savant avocat de suivre l'affaire avec tout le soin possible, et de s'appliquer à jeter de la défaveur sur l'accusation pour faire abandonner la poursuite.

L'instruction commença par la demande faite par le magistrat du nom de la prisonnière.

— Votre Honneur, — dit Sharply en saluant avec politesse, — je me présente pour Mademoiselle Rose Foster, la jeune fille qui a le malheur d'être amenée devant vous.

— Son nom est Rose Foster, alors? — dit le magistrat sous forme d'interrogation.

— C'est son nom, Votre Honneur, — répondit l'avocat, — et je puis ajouter qu'elle a été pendant quelques semaines au service de Madame Brace, la célèbre et fort respectable marchande de modes de Pall Mall. Cette dame, qui jouit du patronage de toute l'aristocratie, m'a confié la défense de Mademoiselle Foster, car elle est convaincue que c'est par suite d'une méprise que l'accusation pèse sur cette jeune fille, que Votre Seigneurie va rendre à la liberté.

Ces paroles furent accompagnées de ce sourire

insinuant que l'homme de robe sait si bien prendre à l'occasion, et le magistrat y répondit par un ou deux mouvements de tête qui semblaient dire : —

— Je crois bien qu'il en sera ainsi, mais nous allons voir.

— Je suis disposé, Votre Honneur, — fit observer Grumley avec sa voix de basson fêlé, — à penser comme le conseiller Sharply, car je viens à l'instant de faire une enquête à Pall Mall, et Madame Brace m'a assuré que jamais jeune fille meilleure et plus incapable de mal faire n'avait mangé son pain. Madame Brace est une dame éminemment respectable, et elle viendra volontiers témoigner de l'honorable caractère de la prisonnière.

— Très-bien, Monsieur Grumley, — dit le magistrat, — nous allons voir cela immédiatement. Pour le moment, écoutons les charges.

L'Honorable Arthur Eaton se leva aussitôt pour répondre à l'appel de son nom fait par le greffier, et déposa ainsi qu'il suit : —

— Hier au soir, vers huit heures, j'allais visiter certain bâtiment en construction près de Barnsbury Park, à l'extrémité nord de Londres. J'étais accompagné par mon domestique William Dudley. Les ouvriers étaient partis, et nous étions seuls, ou du moins nous nous croyions seuls dans la propriété. Dudley alluma une lanterne, à la clarté de laquelle nous examinions le travail qui avait été exécuté depuis la veille au soir. Il y a au centre des cons-

tructions une petite cour à laquelle on arrive par quatre passages ou corridors. Nous parcourions l'un de ces corridors, quand je pris la lanterne des mains de Dudley pour examiner quelque chose qui avait appelé mon attention, et qui me semblait un vice dans la construction du mur. Dudley continua à avancer, et il venait d'entrer dans la cour, quand un cri lui échappa et quand je le vis tomber lourdement à terre. Je m'élançai en avant, et au moment où je pénétrais dans la cour, j'aperçus une femme vêtue de noir qui s'enfuyait par le passage faisant face à celui par lequel j'étais arrivé. Je ne me mis pas à sa poursuite, parce que je fus frappé d'immobilité par l'horrible spectacle qui s'offrit à mes regards. William Dudley n'était plus qu'un cadavre qui gisait à mes pieds ! Pendant près d'une minute je restai immobile, sans voix, et comme paralysé d'horreur. Enfin l'excès de mon émotion me rendit la force de me mouvoir, mes membres reprirent la faculté d'agir, et ma langue se délia. Après avoir crié : « Au meurtre ! » je tombai à genoux auprès de la victime baignant dans son sang. Il s'écoula un certain temps, que je ne saurais préciser, mais qui ne dépassa pas plusieurs minutes, et des ouvriers parurent entraînant au milieu d'eux une femme vêtue de noir. Aussitôt que ses vêtements de deuil frappèrent ma vue, et que j'entendis ses cris, je pensai naturellement que c'était la meurtrière, et je crois que je le dis immédiatement.

— Mais vous n'avez pas pu apercevoir la figure de la femme que vous avez vue s'enfuyant loin du lieu où le meurtre avait été commis? — s'écria Sharply.

— Non, je n'ai pas vu son visage alors, — s'écria Eaton.

— Vous ne pouvez pas non plus affirmer, sous serment, que la femme que vous avez vue en premier lieu, est la prisonnière présente en ce moment à la barre?

— Ce serait jurer que je sais, à n'en pouvoir douter, que la prisonnière est la coupable, — répondit Eaton, — et je serais désespéré de me montrer à moitié aussi affirmatif, et je vous prie de croire, — ajouta-t-il avec l'accent de la sincérité, — que j'espère ardemment, et de tout cœur, que son innocence soit reconnue.

— C'est ce qui arrivera sans aucun doute! — s'écria Sharply, bien qu'au moment où il s'avancait ainsi, il ne savait guère comment ce but pourrait être atteint, car les charges qui s'élevaient contre sa cliente étaient accablantes.

Il procéda alors au contre-interrogatoire d'Eaton, qui reconnut franchement qu'il n'entrevoyait aucune raison qui ait pu induire la prisonnière à assassiner son domestique. Ce n'était certainement pas en vue de le dépouiller, car la meurtrière devait l'avoir aperçu lui, M. Eaton, la lanterne à la main dans l'intérieur du passage, avant de frapper le coup, et par conséquent elle savait bien qu'elle n'avait

qu'à chercher son salut dans la fuite, et qu'elle ne pouvait rester pour voler sa victime. Eaton déclara également que la prisonnière lui était complètement inconnue, qu'il n'avait jamais entendu prononcer son nom par Dudley, et qu'il ne les avait jamais vus ensemble.

L'un des ouvriers qui avait arrêté Rose fut alors interrogé, et il raconta les circonstances dans lesquelles lui et ses compagnons avaient été amenés à s'emparer de sa personne.

Sharply fit alors ressortir ce fait important, que tandis que c'était par le passage au nord de la cour qu'Eaton avait vu la femme disparaître, c'était de la partie sud du bâtiment que Rose s'enfuyait précipitamment quand elle avait été rencontrée et arrêtée par les ouvriers.

Un chirurgien, qui avait examiné le corps de l'homme assassiné, fut alors appelé, et il décrivit la nature de la blessure qui avait causé sa mort. Il produisit également l'arme avec laquelle le coup mortel avait été porté, et il déclara que le coup avait dû être porté par un bras bien vigoureux, ou qui avait emprunté une force passagère aux plus méchantes passions.

Au moment où cette déclaration se produisit, tous les yeux se tournèrent sur Rose, et chacun sentit combien ce sombre détail était peu en rapport avec l'air ingénu qui était empreint sur le visage de

la jeune fille, et combien il était incompatible avec la grâce délicate de son bras mince et arrondi.

— Passez-moi l'arme, s'il vous plaît, — dit Sharply au chirurgien.

Il fut immédiatement fait droit à cette demande, et l'avocat remarqua que c'était un grand couteau de poche pourvu originairement de deux lames, mais dont l'une s'était brisée au ras du manche. L'autre lame, celle qui avait fait la blessure mortelle, était longue d'environ six pouces, se terminant en pointe comme un poignard, et tranchante comme un rasoir.

Pendant qu'il retournait cette arme dans tous les sens dans sa main, en affectant de l'examiner avec la plus minutieuse attention, quoique en réalité il ne fit que gagner du temps et chercher dans son imagination la question qu'il allait adresser, Sharply aperçut tout à coup sur le manche du couteau quelque chose qui l'engagea à demander une cuvette contenant un peu d'eau. Ce qu'il demandait lui fut immédiatement apporté, et, au milieu du plus profond silence, il se mit à enlever les taches de sang qui s'étaient incrustées dans le manche en corne de cerf de ce couteau. Puis, après l'avoir examiné avec une grande attention, il murmura quelques mots à l'oreille de Grumley, qui à son tour examina le couteau avec le plus grand soin. Mobbs fut également appelé à prendre part à cette consultation, qui, bien qu'elle fut faite en présence de la cour,

resta circonscrite entre les trois personnes qui y étaient engagées.

Mobbs fit un signe d'assentiment, Grumley parla bas à Sharply, et le savant avocat, ramenant sa robe sur ses épaules avec un air important, s'adressa au magistrat dans les termes suivants : —

— D'après quelque chose qui s'est présenté, et qu'il y aurait inconvénient à mentionner dans l'état actuel de l'instruction, j'ai à demander à Votre Honneur de vouloir bien suspendre l'interrogatoire, qui pourra être repris dans une couple d'heures. Il est maintenant deux heures, et si Votre Honneur n'a pas d'objection à faire, l'audience pourra recommencer à quatre heures.

— Je ne vois aucune raison pour ne pas accéder à la demande du savant défenseur, — répondit le magistrat.

L'avocat fit alors un signe d'intelligence à Grumley et à Mobbs, qui disparurent immédiatement de la salle d'audience.

— Maintenant, — s'écria le savant avocat, en enveloppant le couteau dans un morceau de papier, — j'ai à solliciter Votre Honneur de vouloir bien enfermer ce couteau dans son pupitre jusqu'à la reprise de l'interrogatoire.

Cette demande fut également accueillie, et Sharply écrivit quelques mots sur une bande de papier, qu'il fit passer au magistrat. Celui-ci en lut le contenu avec une surprise évidente, et pendant un

moment parut hésiter sur le parti qu'il devait prendre. Pendant qu'il se consultait, Rose et toutes les personnes présentes le regardaient avec une émotion pleine d'anxiété, car il était tout à fait évident qu'un incident de la plus grande importance venait de surgir en faveur de la belle accusée.

— Si Votre Honneur hésite, — dit Sharply d'un ton résolu, mais respectueux, — je formulerai ma demande à haute voix et dans des termes beaucoup plus formels.

— Peut-être cette manière de procéder serait-elle la meilleure, Monsieur Sharply, — dit le magistrat en jetant un coup d'œil significatif sur la bande de papier, — et en conséquence j'agis conformément à votre désir.

Puis, sans plus d'hésitation, il passa le papier à Eaton, qui parut frappé d'étonnement à sa lecture. Il changea plusieurs fois de couleur avec une extrême rapidité, et quand il essaya de parler, sa langue resta collée à son palais. Enfin il sentit la possibilité d'exprimer ses sentiments par des paroles, et bondissant de son siège, il s'écria : —

— Je proteste avec indignation...

— Silence, Monsieur, l'affaire est ajournée. Faites évacuer la salle, — dit le magistrat.

— Faites évacuer la salle, — cria l'huissier.

Une demi-douzaine de constables, qui se trouvaient là, se mirent à pousser les spectateurs vers les portes, ce qui occasionna un bruit au milieu

duquel se perdirent les paroles qu'Arthur Eaton continuait à adresser avec animation au magistrat et à l'avocat Sharply.

Rose fut emmenée et conduite dans une chambre particulière, où elle trouva Madame Brace assise devant le feu et pleurant amèrement.

La jeune fille recula en reconnaissant la marchande de modes, mais se rappelant certaines assurances qui lui avaient été transmises par Grumley, elle s'avança vers la femme à laquelle elle devait d'avoir subi tant de persécutions et de malheurs; et Madame Brace, la saisissant dans ses bras, la pressa contre sa poitrine en murmurant à son oreille : —

— Pardonnez-moi, chère Rose.... pardonnez-moi tout ce que j'ai fait....

— Ah ! Madame, je ne suis pas vindicative, — dit la jeune fille en fondant en larmes, — et si vous avez un regret réel de tout ce que vous m'avez fait souffrir...

— Oh ! oui, mon Dieu, je le regrette, je m'en repens, — s'écria la marchande de modes en versant un torrent de larmes de crocodile sur le sein de la jeune fille, assez confiante et assez naïve, en dépit de la cruelle expérience qu'elle avait acquise, pour ajouter foi à la sincérité du repentir de cette indigne femme.

— Alors je vous pardonne, Madame Brace, je vous pardonne avec toute la sincérité d'un cœur chrétien,

— dit Rose, — et je me sens même obligée à vous témoigner ma reconnaissance pour l'intérêt que vous me montrez en cette circonstance et pour les assurances que vous m'avez fait donner par l'entremise du constable...

— Que vous a-t-il dit, mon amour? — demanda Madame Brace. — Répétez-moi tout ce qu'il vous a dit, pour que je juge s'il s'est bien et complètement acquitté du message dont je l'avais chargé.

— Il m'a dit que vous et le Prince aviez remis une somme importante entre ses mains pour qu'il s'intéressât à moi et pour qu'il fit éclater mon innocence, — dit Rose, — il m'a dit que vous et Son Altesse Royale vous aviez la conviction que j'étais innocente; que de plus il me conseillait d'abandonner entièrement le soin de ma défense à l'habile avocat qu'il avait retenu pour moi, et de ménager le Prince et vous-même dans tout ce que je pourrais être obligée de dire pour expliquer comment je me trouvais dehors pendant la nuit dernière. Il a ajouté qu'il était sûr de rendre manifeste mon innocence, et que lorsque je serais mise en liberté, il était autorisé à me remettre cent guinées de votre part, pour que je puisse, soit chercher un asile auprès d'une famille respectable, soit prendre la diligence et quitter Londres, pour me rendre en tel lieu qu'il me plairait de choisir. Voilà l'ensemble des communications qui m'ont été faites par le constable.

— Vous devez voir, ma chère Rose, — dit Madame

Brace, — que le Prince et moi nous nous repentons profondément de tout ce que vous avez eu à souffrir à cause de nous. Comme chrétienne vous m'avez pardonné; je n'ose pas vous demander de me regarder comme une amie. Néanmoins, c'est en amie que je veux agir envers vous, et plaise au ciel que votre innocence soit reconnue aujourd'hui même.

— Oh! est-ce que cela fait encore l'objet d'un doute?... Existe-t-il quelque chose d'incertain dans l'affaire?... — s'écria Rose, subitement alarmée par l'observation de la marchande de modes. — Que signifie cette prorogation de l'interrogatoire?... Que signifie tout ce mystère au sujet du couteau?... et quelle est la raison pour laquelle Monsieur Eaton a paru si fortement affecté à la fin de l'audience?

— Vous oubliez, mon amour, — répondit Madame Brace, — que je n'ai pas été présente à l'interrogatoire; j'ai attendu ici, en proie à la plus vive anxiété, et c'est toute en larmes que vous m'y avez trouvée. Tout ce que je sais, c'est que quelque chose d'important s'est tout à coup révélé en votre faveur, et que la reprise de l'audience promet d'être d'un saisissant intérêt.

— Hélas! hélas! si les circonstances se déclaraient contre moi? — murmura Rose en joignant les mains par un mouvement convulsif rien qu'à l'idée d'être consignée dans cette terrible prison, dont le nom seul suffit pour faire trembler l'innocent lui-même, dans la prison de Newgate!

— Ne vous laissez pas aller au découragement, ma chère enfant, — dit Madame Brace d'un ton si doux, et en accompagnant ses paroles de si tendres caresses, que l'orpheline, non-seulement lui pardonna du fond du cœur tout le passé, mais se sentit consolée et heureuse de l'affection maternelle qu'elle lui prodiguait.

CHAPITRE V

UNE FEMME INTRÉPIDE

Pendant que ces incidents se passaient au tribunal de police, une scène pour laquelle nous devons interrompre notre récit avait lieu à Carlton House.

Il était un peu plus de midi, et le Prince venait de terminer sa toilette, quand il fut surpris par un coup frappé à la porte de l'escalier secret.

Après avoir renvoyé Germain, Son Altesse Royale s'empressa d'aller ouvrir, et l'amazone entra.

— Ah! mon aimable et mystérieuse visiteuse! — s'écria l'héritier présomptif, mais il s'arrêta court, car la belle physionomie de la dame avait une expression sérieuse inclinant vers la sévérité, et elle frappa du pied avec impatience pour faire comprendre qu'elle n'était pas en humeur de plaisanter.

— Votre Altesse Royale n'a-t-elle rien à se repr-

cher? — demanda l'amazone en fixant ses grands yeux noirs sur le Prince.

— Je suis coupable sans doute de quelques petits méfaits auxquels, si j'ai bonne mémoire, Votre Seigneurie n'est pas restée étrangère, — répondit le Prince en prenant le ton de l'ironie. — Une première fois dans la salle de bains, et la nuit dernière...

— Oh! vous pouvez donner carrière à toute votre humeur satyrique, Prince! — s'écria la chasseresse, dont le beau visage rougit d'indignation, — mais permettez-moi de vous demander si ma dernière faiblesse à laquelle vous faites allusion, si ma visite de la nuit dernière n'a fait naître aucun soupçon dans votre esprit?

— A vous parler franchement, ma douce amie, — dit le Prince, continuant à se venger par de l'ironie de l'air fier et sévère que prenait l'amazone, — j'ai eu comme un pressentiment, comme un vague soupçon de quelque mauvais dessein de votre part, non par suite de votre bonne visite, mais par suite du mystère de votre disparition.

— Et l'eau-de-vie que nous avons bue ensemble? — dit la chasseresse en souriant avec une malicieuse effronterie.

— Ah! oui, je me souviens! — s'écria le Prince en tressaillant d'inquiétude. — Allons, ma chère Lætitia, — ajouta-t-il en prenant tout à coup un ton et des manières conciliantes, — dites-moi le motif de votre changement envers moi, et en quoi

je vous ai offensée, car vous avez quelque chose?....

— Et vous vous en apercevez fort bien, — ajouta l'amazone. — Eh bien, pour éviter toutes paroles inutiles, je vous avouerai immédiatement qu'en venant ici la nuit dernière, j'avais un but déterminé, et que ce but, je l'ai atteint!

— Oui, vous avez été charmante, — s'écria le Prince, qui ne put s'empêcher de rire.

— Trêve aux plaisanteries! — s'écria la chasserresse. — La question est sérieuse, et Votre Altesse Royale a devant elle une femme aussi ferme dans sa résolution, quand elle agit dans un but arrêté, qu'elle se montre faible et sans défense dans d'autres circonstances. En un mot, j'ai juré de faire rentrer Meagles dans tous ses droits, ou tout au moins de le venger!

— Ah! voilà ce que je craignais! — murmura le Prince en changeant de couleur; puis fixant sur l'amazone un regard où se reflétait cette infernale méchanceté si naturelle à son caractère, il s'écria : — Prenez garde à la manière dont vous vous comporterez avec moi, Lætitia, car je vous écraserai comme un ver de terre!

— Je vous brave!... je vous défie!... — s'écria la chasserresse, dont les yeux étincelaient d'un feu plus brillant que de coutume, dont la riche carnation s'était animée des plus vives couleurs, et qui se redressait avec une telle fierté, que sa poitrine semblait prête à faire craquer le vêtement ajusté

qui en emprisonnait les contours. — Ne me lancez pas de si sombres regards; votre front peut se rembrunir pour annoncer la tempête, mais vos yeux ne lancent pas la foudre, ils ne me tueront pas ! Une fois pour toutes, vous avez affaire à une femme prête à vous combattre, quelles que soient les armes que vous choisissiez. Voulez-vous l'épée ou le pistolet ? Mais non, non, le courage de Votre Altesse Royale ne sera pas mis à une si terrible épreuve, — dit l'amazone en accentuant ses paroles avec une amère ironie. — Choisissez-vous la ruse et l'intrigue, ah ! sur ce terrain, vous êtes plus habile et en même temps plus audacieux, car les serpents peuvent ramper sous l'herbe et frapper leurs victimes par surprise.

— Par le Dieu vivant ! je ne souffrirai pas ce langage insultant, — s'écria le Prince, dont le visage devint pourpre. — Partez, ou j'appelle mes gens et je vous fais chasser ignominieusement.

— Ayez l'audace d'appeler ici un seul de vos valets, — dit l'amazone d'un ton calme et résolu, — et je le cravache aussi impitoyablement que je vais vous traiter vous-même si vous osez m'adresser une seconde fois cette insolente menace. Car, écoutez-moi bien et tremblez, — s'écria-t-elle avec une terrible énergie. Puis, après avoir regardé le Prince bien en face et sans baisser les yeux, elle ajouta : — Vous êtes en mon pouvoir, complètement en mon pouvoir !

Le Prince trembla de la tête aux pieds par l'effet de la rage qu'il ressentait et qu'il était obligé de contenir; car il vit bien que l'implacable résolution de cette femme prenait sa source dans l'intime conviction qu'elle avait de posséder réellement le pouvoir qu'elle se vantait d'avoir sur lui.

— Maintenant écoutez-moi avec attention, — dit-elle, — et jugez si je me laisse aller à un ridicule emportement et à de vaines menaces. La nuit dernière je suis venue ici dans un but prémédité, et pour l'atteindre, je me suis abandonnée à vos odieux embrassements. Mais pour la réussite de mon plan, il était nécessaire de vous plonger dans un profond sommeil. J'ai donc tout enduré pour vous amener à boire le narcotique que j'avais préparé d'avance.

— Mais c'est une trahison, la plus infâme de toutes les perfidies qu'une femme ait jamais pu mettre en œuvre! — s'écria le Prince en lançant sur l'amazone un regard plein de haine.

— Elle n'est pas plus infâme que la perfidie dont vous avez fait preuve envers un homme qui s'était toujours montré pour vous un bon et fidèle ami, — répliqua la chasseresse. — Mais maintenant vous allez apprendre quel était mon but en venant ici la nuit dernière, et ce récit vous dévoilera le mystère qui vous livre en mon pouvoir. En un mot, j'ai en ma possession vos papiers les plus précieux et les plus secrets!

Le Prince de Galles chancela comme s'il avait

reçu un coup de massue, car l'horrible vérité s'était à l'instant fait jour dans son esprit; il comprenait qu'il était bien réellement à la merci d'une femme qui ne se dessaisirait pas du puissant talisman dont elle s'était emparée avant d'avoir complètement atteint le but qu'elle se proposait.

— Écoutez encore, — reprit-elle après un court moment de silence, — et je vais vous apprendre comment j'ai découvert que c'était vous qui aviez fait envoyer le pauvre Meagles loin de son pays. Un matin la propriétaire de la maison qu'il habite reçut une lettre dans laquelle il annonçait, en termes concis, qu'il avait été arrêté comme ayant pris part à une conspiration contre le souverain, mais que grâce à la douceur paternelle du gouvernement, il avait obtenu la faveur de partir sans délai pour l'Amérique du Nord, à la condition de ne jamais revenir dans sa terre natale. Cette lettre me fut montrée, et j'y vis à l'instant la preuve de quelque infernale trahison. Mais dans le premier moment mes soupçons ne se portèrent pas sur Votre Altesse Royale; au contraire, je me sentis bien plus portée à croire à un acte despotique de votre père, qui voulait vous priver des services d'un ami qui s'était toujours montré pour vous si fidèle et si dévoué. Mais lorsque j'appris que le jour même de la disparition de Meagles, Germain, votre valet de chambre, s'était présenté à son logement, qu'il y était resté pendant un temps assez court, et qu'il était parti sous un

prétexte frivole, l'idée me vint qu'il y avait quelque chose de louche de ce côté. Mes soupçons alors avaient pris une bonne direction, et en faisant l'inspection du pupitre de Meagles, il ne me fut pas difficile de me convaincre que quelqu'un m'avait devancée. La conclusion était facile à tirer, et je résolus de prendre en main la cause de Meagles comme si elle était la mienne. La campagne était ouverte ; j'ai commencé la nuit dernière, et l'avantage est resté de mon côté. A l'aide d'un petit stratagème, un grand but a été atteint. Ces papiers, ces précieux, ces importants papiers sont en ma possession, et c'est à moi, à moi à dicter mes conditions à mon ennemi défait, vaincu, et humilié.

— Meagles avait mérité tout ce qui lui est arrivé, — dit le Prince d'un ton dur, — car c'est lui qui, dans le principe, m'a volé ces papiers, et c'est grâce à eux que vous avez effrayé mon père.

— Nous ne disputerons pas sur ce point, — répondit l'amazone avec calme et d'un ton résolu. — Il suffit, pour vous et pour moi, que vous sachiez bien que ces papiers sont actuellement entre mes mains. Oui, le certificat Lightfoot, qui prouve que votre père s'est parjuré, qu'il a trahi de sang-froid une belle et innocente jeune fille dont il a brisé le cœur...

— Ne calomniez pas le Roi ! — s'écria le Prince tremblant de colère.

— Puis les pièces qui prouvent votre propre ma-

riage avec Madame Fitzherbert, — continua l'amazone sans donner la moindre attention à l'interruption du Prince, — mariage dont l'existence, rendue publique, vous ferait perdre la couronne que vous espérez porter...

— Ah! vous osez me menacer! — s'écria le Prince en serrant les poings et en grinçant des dents.

— Puis la correspondance qui établit que cette même Madame Fitzherbert, votre propre femme, — continua l'implacable amazone, — est devenue la maîtresse du Marquis de Bellois, et qu'elle en a eu un enfant...

— Démon!... diablesse!... fille d'enfer!... — s'écria le Prince en frappant du pied avec fureur et en étendant les bras d'un air menaçant vers la chasserresse.

— Allez, abandonnez-vous à votre rage, je ne vous crains pas! — s'écria l'amazone, dont le rire argentin retentit à travers la chambre.

— Ces papiers, vous les avez sur vous... oui, vous les cachez sous vos vêtements, — s'écria le Prince d'une voix entrecoupée. — Mais, par le Dieu éternel, je vous les arracherai... je déchirerai vos vêtements... je vous tuerai plutôt que de vous laisser échapper...

Et en poussant un cri sauvage, comme une hyène en furie, il s'élança sur la chasserresse.

Mais souple et agile comme un jeune faon, l'amazone se jeta de côté, et au même instant la lame

d'un poignard, qu'elle prit dans sa poitrine, brilla aux yeux du Prince.

— Touchez-moi et je frappe! — s'écria-t-elle.

Et son beau visage exprima tout à coup une implacable résolution.

Pendant près d'une minute le Prince resta debout devant elle, et la regardant sans savoir quel parti prendre. Ses lèvres blanches et tremblantes dénotaient les colères d'un être méchant et lâche; car s'il avait trouvé dans son cœur assez de courage pour la tuer, il n'aurait pas craint d'affronter le poignard dont l'amazone s'était armée.

— Il est inutile de nous quereller ainsi, Lætitia, — dit-il enfin, — faisons nos conditions.

— Oui, mais c'est à moi de les dicter, — lui répondit-elle.

— Quittez votre arme, et nous examinerons la question avec calme, — s'écria le Prince.

— Oh! je ne crains même pas de vous donner la chance de tomber sur moi par surprise, — s'écria l'amazone en replaçant son poignard au fourreau.

— Me prenez-vous pour un assassin? — demanda Son Altesse Royale en jetant sur elle des regards féroces.

— Puisque vous m'adressez cette question, — répliqua froidement la chasseresse, — je vous avouerai franchement qu'il n'y a pas de crime dont je ne vous croie capable.

Le Prince se mordit les lèvres jusqu'au sang. Oh!

s'il avait pu seulement tirer le cordon d'une sonnette et faire arrêter cette femme; s'il avait pu l'envoyer, au delà des mers, rejoindre Meagles! Mais non, il ne l'osait pas, car les papiers qu'elle possédait intéressaient son honneur et compromettaient ses droits à la couronne. Il fut donc obligé de faire taire sa rancune, d'étouffer sa haine, de retenir les paroles qui lui venaient aux lèvres, et de ravalier la réponse que son indignation lui suggérerait! L'humiliation était grande pour le premier gentilhomme de l'Europe!

— Arrivons au fait immédiatement, — dit-il après un long silence. — Précisez les conditions auxquelles vous consentez à me rendre ces papiers... tous ces papiers sans aucune réserve...

— Ces conditions seront facilement dictées, — interrompit l'amazone. — En premier lieu, Meagles doit être rendu à son pays et à ses amis.

— J'obtiendrai un ordre du ministre à cet effet, — dit le Prince.

— Le gouvernement ne m'inspire pas plus de confiance que vous ne m'en inspirez vous-même, — répliqua Lady Lade. — Les mauvais Rois et les mauvais Princes font les mauvais Ministres. Nous en avons actuellement la preuve en ce pays.

— Eh bien, Meagles sera rappelé, — dit Son Altesse Royale en se mordant de nouveau les lèvres pour contenir la fureur qui bouillonnait dans son sein.

— Meagles sera rappelé, dites-vous? Bien, c'est un premier point. Le second, — continua l'amazone, — c'est qu'il sera élevé à la Pairie le jour de votre mariage avec Caroline de Brunswick, et qu'une pension de cinq mille livres par an lui sera allouée en même temps.

— Lætitia, vous êtes folle! — s'écria le Prince, dont l'étonnement fut alors encore plus fort que la colère.

— Bien... Si vous êtes effrayé d'avoir à demander ces faveurs à votre père, — dit froidement la chasseresse, — il faudra que je me rende moi-même à Windsor. Ce ne sera pas la première fois que j'aurai demandé à Sa Majesté une Pairie et une pension pour quelqu'un, et dans votre intérêt. En me présentant nanti de pièces d'une telle importance, il n'est pas probable que le Roi refuse d'accéder à ma prière.

— Non, non, il est inutile que vous vous présentiez une seconde fois à Windsor, — s'écria le Prince. — Allons, je consens à cette seconde condition, une Pairie et une pension pour Meagles, le jour de mon mariage. C'est tout, je l'espère?

— Oui, je n'ai rien de plus à stipuler, — répondit l'amazone. — Mais je crois bien faire en informant Votre Altesse Royale que les papiers en question ne sont ni sur moi ni dans un lieu accessible pour vous! Ils sont bien cachés, et ils resteront bien cachés jusqu'à l'entier accomplissement des conditions qui

viennent d'être stipulées. Vous pouvez me tendre des embûches, me faire assassiner, ma mort ne vous rendra pas vos papiers; au contraire, ils ne feront que tomber dans des mains moins scrupuleuses que les miennes, et au lieu d'y trouver un avantage, vous aurez consommé votre perte. Je vous donne cet avertissement, parce que je sais parfaitement que l'idée de m'envoyer goûter le repos éternel vous a passé plus d'une fois dans l'esprit pendant le quart d'heure qui vient de s'écouler. Maintenant que vous voilà prévenu, vous agirez à vos risques et périls.

Sur ces mots, l'amazone tourna le dos au Prince et se dirigea vers la porte de l'escalier secret, pendant que Son Altesse Royale, surprise qu'elle ait pu lire aussi facilement dans sa pensée, restait pétrifiée d'horreur et d'étonnement.

— A propos, — dit-elle en s'arrêtant court et en regardant par-dessus son épaule, — il faut fixer une période de temps pour l'accomplissement des conditions que nous venons d'arrêter. Les choses ne peuvent pas rester éternellement en cet état. Je suppose que le pauvre Meagles a été précipitamment embarqué pour l'Amérique sur un vaisseau de guerre. Le peuple Anglais entretient des navires pour servir d'instruments d'oppression contre lui-même. Que la foudre confonde un pareil gouvernement! — ajouta-t-elle amèrement. — Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit. Nous parlions de Meagles, et vous ferez bien

d'envoyer un fin voilier après lui, car je vous accorde six semaines pour l'accomplissement de nos conditions, pas plus. Si ce délai se passe sans que Meagles soit de retour, je publierai les papiers. Adieu!

Ceci dit, l'intrépide chasseresse quitta l'appartement royal, laissant le Prince plus humilié, plus dégoûté de lui-même et du monde, et plus près de s'abandonner au désespoir qu'il ne l'avait été de toute sa vie. Pour dire toute la vérité, pour une coupe des eaux du Léthé, pour pouvoir tout oublier, il aurait volontiers vendu son âme à Satan.

CHAPITRE VI

LA FAMILLE DE L'OUVRIER

Un peu après midi, pendant que Rose paraissait au banc des accusés et que l'amazone donnait au Prince de Galles la mesure de la vigueur de son caractère, on aurait pu voir un triste et lamentable spectacle dans le grenier où se trouvaient réunis la femme et les enfants de Melmoth..

Quant au pauvre ouvrier, il n'était pas là ! La lettre qu'il avait écrite et qui était rédigée dans les mêmes termes que celle de Meagles, avait été fidèlement remise à la malheureuse femme et lui avait mis la mort dans le cœur ! Elle se sentait veuve, ses enfants n'avaient plus de père, et, pour mettre le comble à son angoisse, elle était assiégée par cette idée terrible, que celui qu'elle aimait, que son époux, que le père de ses enfants, devait être plongé dans le plus profond et le plus cruel désespoir.

Quand la pauvre femme, en pressant son dernier enfant sur sa poitrine, jetait un regard sur ses autres enfants assis autour d'elle et la regardant comme pour chercher un peu de consolation sur sa physionomie égarée et sur laquelle ils ne trouvaient que l'expression du découragement et du plus sombre désespoir; quand elle promenait autour d'elle ses yeux rouges où les larmes s'étaient taries et qu'elle embrassait d'un coup d'œil les pauvres êtres dont elle était désormais le seul appui, son pauvre cœur éprouvait une douloureuse défaillance et elle se sentait accablée sous le poids de son infortune.

Un mari enlevé à sa femme mourante! un père entraîné loin de ses quatre enfants, dont l'ainé n'avait pas encore atteint l'adolescence et dont le plus jeune était encore à la mamelle! c'était trop. C'eût été trop dur à supporter même pour une femme dans toute la force de la santé, à plus forte raison était-ce suffisant pour accabler une pauvre créature souffrante qui avait été déjà éprouvée par tant de misères.

Le lecteur se rappellera qu'un certain soir Melmoth avait volé Meagles et que celui-ci lui avait ensuite permis de garder l'or, qui en réalité était destiné à soulager sa misère. L'aisance était rentrée dans le pauvre grenier, mais l'ouvrier n'avait pas voulu chercher un meilleur logement dans la crainte d'épuiser les faibles ressources, avant d'avoir réussi à trouver du travail. Il arriva donc qu'il avait sur

lui toute sa fortune au moment où il s'était trouvé impliqué dans la terrible aventure qui avait amené si rapidement la comédie de son jugement, son voyage à Woolwich, son embarquement sur le canot et le plongeon désespéré qu'il avait fait dans la Tamise par une nuit obscure. Mais quand il avait écrit cette lettre, dont les termes lui avaient été imposés par une autorité despotique, il avait confié son or en même temps que la lettre à l'officier de police, qui s'était chargé de les faire parvenir le lendemain matin à leur destination. L'indigne messenger avait fidèlement remis la lettre à son adresse, mais il avait gardé l'argent pour lui; tout, jusqu'au dernier sou, il avait tout gardé... pas une obole n'était parvenue à la pauvre veuve, aux pauvres enfants privés de leur père!

C'est ainsi que les quelques meubles qui avaient reparu dans le grenier, que les vêtements retirés de chez le prêteur sur gages avaient été engagés de nouveau pour fournir les moyens de se procurer du pain. Quelle malheureuse destinée! Quelle angoisse pour le cœur de cette pauvre mère de voir ainsi ses dernières ressources englouties par le monstre affamé du paupérisme! Et quand de jour en jour le grenier fut revenu à son récent état de misère, que ses enfants grelottèrent à demi nus, qu'elle vit le visage revêche de la logeuse devenir plus sombre et plus soupçonneux à mesure qu'approchait l'échéance du terme, la pauvre créature se

serait volontiers couchée pour attendre la mort, s'il n'avait pas été nécessaire qu'elle cherchât à prolonger sa vie, tant qu'elle pouvait être utile à ses malheureux enfants.

Le jour était arrivé où il fallait payer le terme du loyer, et c'était le même jour où se passaient les incidents que nous avons racontés dans les précédents chapitres.

A peine les horloges de la métropole avaient-elles proclamé l'heure de midi avec leur langue de bronze, qu'un coup sec et de mauvais augure se fit entendre à la porte et que Madame Thomas, l'acariâtre logeuse, entra dans le grenier.

— Eh bien ! Madame Melmoth, comment allez-vous aujourd'hui ? — demanda cette femme d'un ton poli quoiqu'elle se doutât bien qu'elle ne tarderait pas à en changer, car la misère de la pauvre famille n'était pas un secret pour elle, et son œil de lynx avait vu sortir chaque objet que l'ainé des garçons avait été chargé d'aller engager.

— Madame Thomas, je suis bien malade ; je suis réduite au désespoir par la misère et par le chagrin, — répondit la pauvre femme. — Et ce qu'il y a de pis, — ajouta-t-elle en fondant en larmes, — c'est que je ne puis pas même vous payer la misérable somme...

— Je le savais ! — s'écria la logeuse en frappant sur le mur faute de trouver une table à sa portée, il n'en restait plus dans le misérable logis. — Je suis

volée, comme si j'avais été arrêtée sur un grand chemin.

— Volée... Oh! non... non, — s'écria en gémissant Madame Melmoth. — Quoique pauvres... quoique manquant de tout... nous sommes honnêtes...

— Est-ce qu'il y a de l'honnêteté chez les pauvres gens? — s'écria la logeuse. — Je vous dis que j'ai été volée sous mes yeux et je vais vous le prouver. Est-ce que tout votre mobilier n'a pas passé chez les prêteurs sur gages; n'a-t-il pas été enlevé pièce à pièce et sous mon nez?

— C'est vrai... c'est la triste vérité, — dit en sanglotant Madame Melmoth, qui pressait son dernier né sur sa poitrine et qui essayait de calmer ses autres enfants qui commençaient à pleurer; — mais c'était pour avoir du pain..

— Le loyer doit être payé en premier, — s'écria la logeuse. — Maintenant que vais-je dire à mon propriétaire, quand il viendra me demander son argent, et il va venir ce soir... et je suis à court d'une demi-couronne...

— Bien certainement, ma chère Madame Thomas, vous m'accorderez quelques jours... jusqu'à ce que quelque chose d'heureux se présente...

— Les choses ne changeront pas, — s'écria l'impitoyable mégère... Le gouvernement vous persécute, vous et les vôtres... Ses limiers ne vous lâcheront pas... Mais je ne veux pas que la chasse ait lieu dans ma maison, je vous le dis. Et puis, le collec-

teur des impôts m'a déjà demandé pourquoi je gardais sous mon toit des êtres séditieux et mal intentionnés...

— Vous ne voulez pas nous mettre à la porte?... — s'écria Madame Melmoth en jetant sur la logeuse un regard plein de terreur et d'angoisse.

— C'est ce que je vais faire cependant! — répondit sèchement la logeuse. — Allons vite... hors d'ici!

— Pitié... pitié! — s'écria la pauvre mère. — Si ce n'est pour moi, du moins pour mes pauvres et innocents enfants... Pitié... mon Dieu!... pitié!...

— Non, décampons; débarrassez-moi de vous! — vociféra Madame Thomas, qui était arrivée au paroxysme de la fureur. — Allez-vous-en ou j'appelle un constable...

— Allons, mes pauvres enfants... du courage! — murmura Madame Melmoth d'une voix éteinte, car elle sentait son cœur près de se briser. — Venez, descendons dans la rue, et... et... allons mendier!..

En disant ces mots, la pauvre femme chancela et faillit laisser tomber l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. Bien souvent elle avait pensé qu'elle était condamnée par le destin à en venir à cette cruelle extrémité, et quoique la nuit, dans ses rêves, elle se fût vue souvent errant dans les rues avec ses enfants en haillons et décharnés, tendant la main aux passants pour mendier, jamais jusque-là cet affreux mot n'était sorti de ses lèvres. Mais le terrible moment était arrivé, c'était une calamité qu'il fallait envi-

sager face à face ; elle voyait déjà s'accomplir l'horrible destinée, dont la seule idée l'avait fait frissonner et avait glacé son sang dans ses veines.

Sa malheureuse famille fut chassée par l'impitoyable logeuse, et elle se trouva jetée sans ressources sur le pavé des rues et contrainte de faire l'apprentissage de la mendicité.

C'est dans le brillant quartier de Whitehall que la malheureuse Madame Melmoth, avec son dernier né dans ses bras et ses trois autres enfants autour d'elle, fit sa première station et qu'elle tendit la main pour implorer la charité des passants.

Des équipages, de luxueux équipages, passaient devant elle, et la pauvre femme se disait à elle-même, dans l'amertume de son désespoir : —

— Qu'ont fait les enfants de cette dame pour s'étendre dans cette belle voiture, pendant que les miens grelottent et meurent de faim ?

— Mère... — murmura l'ainé des enfants en montrant sa sœur qui était tombée épuisée sur le pavé.

— Oh ! mon Dieu ! pourquoi ne sommes-nous pas tous morts... oui, morts?... — murmura Madame Melmoth à voix basse, mais avec une amertume qu'elle n'avait pas encore éprouvée à un aussi haut degré ; et, confiant l'enfant qu'elle tenait à son jeune garçon, elle releva la pauvre petite fille et la pressa sur son sein en couvrant sa petite figure pâle et amaigrie de ses ardents baisers.

C'était en vérité une scène affreuse.

Mais il nous faut quitter cette malheureuse femme et ses pauvres enfants.

Il nous faut les abandonner dans la rue, sans abri, sans un denier, et mourant de besoin !

CHAPITRE VII

QUEL EST LE COUPABLE?

A quatre heures précises, l'affaire de Rose fut appelée de nouveau au tribunal de police de Bow Street, et la jeune fille rentra d'un pas ferme dans l'enceinte réservée aux accusés. Son visage était calme, quoique très-pâle; mais une teinte rosée vint effleurer ses joues qui avaient la pureté du lis, quand le regard encourageant du conseiller Sharply se dirigea sur elle au moment où il prenait place à la droite du magistrat. Dans ce rapide coup d'œil, Rose avait lu une certaine satisfaction qui lui avait donné bon espoir sur l'issue de son affaire; et, pour cette âme déjà forte de la conscience de son innocence, cet espoir avait eu l'effet bienfaisant de la rosée qui tombe lentement, en silence, mais dont l'action est si puissante pour revivifier une fleur qui commence à se flétrir.

Les regards timides que Rose dirigea autour d'elle

lui firent voir que la salle d'audience était aussi remplie de monde que dans la séance du matin. Mais deux circonstances l'inquiétèrent simultanément d'une manière assez vive, car dans certaines occasions des choses insignifiantes, et qu'on n'aurait pas même remarquées dans d'autres moments, prennent une grande importance : la première, c'est qu'Eaton ne jouissait plus du privilège d'avoir un siège à côté du magistrat, et qu'il était placé dans l'enceinte de la cour, entre le tribunal et le banc des accusés; l'autre circonstance, c'est que ni Grumley ni son factotum Mobbs n'étaient présents.

— Quelle marche allons-nous suivre maintenant, Monsieur Sharply? — demanda le magistrat comme pour rentrer en matière.

— Je propose de commencer par adresser quelques questions à l'Honorable Monsieur Arthur Eaton, — dit le savant avocat en se levant de son siège et en ramenant sa robe sur ses épaules.

— Désirez-vous que je passe au banc des témoins, Monsieur? — demanda Arthur, dont les manières présentaient certaines particularités qui ne manquèrent pas de frapper l'attention de toutes les personnes présentes.

Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé; un mouvement nerveux faisait trembler ses lèvres, et l'agitation qui se trahissait dans tout son être, jointe au tour mystérieux que l'instruction avait paru prendre pendant le premier interrogatoire, com-

mençaient à éveiller d'étranges soupçons dans l'esprit des spectateurs.

— Non, Monsieur, je ne désire pas que vous entriez dans le banc des témoins, — dit le conseiller Sharply avec cette ironie couverte que les avocats sont si enclins à manifester. — Vous pouvez rester où vous êtes, du moins quant à présent, — ajouta le savant avocat en lançant un regard plus encourageant encore à Rose.

Mais ce fut presque avec un sentiment d'alarme que la jeune fille accueillit le regard et qu'elle en comprit la portée. Car, en le rapprochant de l'observation qu'il venait de faire entendre, il lui semblait exprimer la possibilité qu'Eaton eût bientôt à changer de place avec elle. Rose se sentit alarmée, car, bien que fort désireuse de voir reconnaître son innocence, il lui était pénible de penser que celui qui avait paru comme le principal témoin contre elle pût être lui-même l'auteur du crime. Un voile couvrit ses yeux, un étourdissement envahit son cerveau, elle sentit son cœur défaillir, car sa généreuse nature la portait à ressentir pour Arthur la tendre compassion que lui-même avait éprouvée pour elle, et sa confiance dans l'humanité se révolta tout à coup à l'idée que ce jeune homme, dont la physionomie était si honnête, dont le front élevé n'exprimait que de nobles pensées, dans les yeux duquel ne se lisaient que de pures émotions, pût être capable d'une aussi épouvantable hypocrisie.

Mais cette sensation de défaillance physique et morale fut aussi passagère qu'elle avait été profonde, et la jeune fille était complètement revenue à elle quand le conseiller Sharply commença à interroger Eaton.

— Il résulte, Monsieur, de votre déposition de ce matin, — dit Sharply, — que de la cour où a eu lieu l'événement tragique qui nous occupe partent quatre corridors formant la croix, et que c'est par celui qui est dans la direction du nord que vous avez vu fuir votre femme en noir, n'est-ce pas?

— C'est exact, — répondit Eaton d'un ton mécontent et impatient.

— Et vous avez entendu un autre témoin déclarer que c'était du côté sud du bâtiment que la prisonnière avait été arrêtée par lui et par les autres ouvriers qui se trouvaient avec lui? — dit Sharply sur le ton de l'interrogation.

— J'ai entendu les témoignages qui ont établi ce fait, — répondit Eaton. — Et, je le répète encore, je serai enchanté de voir l'innocence de la jeune personne en ce moment au banc des accusés victorieusement établie.

— Peut-être aurez-vous bientôt cette satisfaction, Monsieur, — répondit sèchement et laconiquement le conseiller Sharply. — Maintenant, Monsieur, — reprit-il, — voulez-vous être assez bon pour nous dire si vous avez toujours été dans de bons termes avec votre domestique, William Dudley.

— S'il était possible que j'eusse du mal à dire de celui qui est mort, — répondit Eaton avec indignation, — j'aimerais mieux mourir que d'en rien révéler.

Cette réponse produisit un immense étonnement dans toute la cour, étonnement qui fut partagé par le conseiller Sharply lui-même, qui, pour dire la vérité, avait lancé une de ces questions que les avocats adressent si souvent au hasard et qui était bien loin d'en attendre un résultat aussi important.

— Alors il existe quelque chose de mal que vous connaissez et que nous pouvons déclarer concernant feu William Dudley? — demanda l'habile avocat en fixant un regard inquisiteur sur le jeune homme qui était évidemment peiné et agité par le tour que prenaient les choses. — Allons, Monsieur, veuillez nous faire une honnête et franche réponse, s'il vous plaît, — ajouta Sharply, qui avait maintenant l'air si pénétré de ce qu'il disait que tous les spectateurs s'imaginèrent que c'était avec un but déterminé qu'il était entré dans cet ordre de questions, au lieu d'avoir donné un de ces coups de filets au hasard, dans lequel viennent se prendre les poissons qu'on espérait le moins.

— J'en appelle à Votre Seigneurie... — commença Eaton, dont l'agitation croissait de moment en moment.

— Monsieur, vous devez répondre aux questions du savant avocat, — répondit le magistrat avec une

sécheresse qui trahissait l'impression défavorable qui existait déjà dans son esprit au sujet d'Eaton.

— Alors je déclare positivement me refuser à m'expliquer sur les antécédents de William Dudley, — dit le jeune homme.

Il reprit tout à coup un calme et une fermeté qui pouvaient aussi bien être l'effet d'une grande audace que des sentiments généreux qui en réalité dictaient sa conduite. Mais comme les véritables motifs qui le faisaient agir étaient inconnus et ne pouvaient pas même être soupçonnés, l'impression générale fut qu'il voulait braver la cour avec cette téméraire obstination à laquelle les grands criminels cherchent souvent à avoir recours.

— Souvenez-vous, Monsieur Eaton, — dit le magistrat en s'appuyant sur son pupitre et en parlant sans élever la voix, mais d'un ton sérieux au jeune homme. — Souvenez-vous de la position équivoque dans laquelle vous vous trouvez, et faites bien attention que les explications les plus complètes et les plus satisfaisantes sont exigées de ceux qui sont dans la situation où vous vous trouvez placé.

— Que Monsieur Sharply établisse les raisons sur lesquelles il base les soupçons qu'il ose élever contre moi, — s'écria Eaton à haute voix et avec une superbe indignation, — et je saurai comment lui répondre.

— Mais il a le droit de vous interroger, Monsieur

Eaton, par mesure préliminaire et avant d'arriver au fond, — fit observer le magistrat.

— Alors, en ce qui touche William Dudley, — dit le jeune homme après quelques moments de profonde réflexion, — je déclarerai ceci... c'est qu'il y a fort peu de temps, j'ai eu des motifs, de graves motifs, d'être mécontent de lui. Mais je lui ai pardonné, et l'influence du pardon que je lui ai accordé a eu les plus salutaires résultats. En un mot, William était devenu un homme dans lequel j'avais une confiance illimitée, et la preuve de l'excellente opinion que j'avais de lui peut être déduite de ce fait, c'est que je lui avais proposé et promis de le placer à la tête de l'institution, en vue de laquelle le bâtiment où il a trouvé la mort était édifié.

— Maintenant mes questions devront porter sur un autre point, Monsieur Eaton, — dit le conseiller Sharply, qui commençait à s'étonner de ne plus voir reparaitre Grumley et Mobbs. — Vous avez déjà reconnu, dans votre déposition de ce matin, que Mademoiselle Foster était, autant que vous pouviez le savoir, totalement inconnue à William Dudley, et que vous ne pouviez concevoir aucun motif expliquant le crime qui lui est imputé en ce moment. Maintenant vous plairait-il de nous dire si le mort était en relation, d'une manière ou d'une autre, avec une femme pouvant avoir un motif pour lui donner la mort? quelque affaire d'amour... quelque vengeance pouvant chercher sa satisfaction dans le sang...

— Ah! c'est possible! — murmura Eaton, dans l'esprit duquel un rayon de lumière avait passé avec la rapidité d'un éclair dont la vive lueur pénètre dans une chambre obscure.

Et, pressant son front dans sa main, il resta debout, pendant près d'une minute, absorbé dans de profondes et pénibles réflexions.

Tout d'un coup avait pris naissance dans son esprit le soupçon que Fernanda, la vindicative, l'implacable, l'impitoyable Fernanda, pouvait avoir conçu et exécuté ce crime atroce. Jusque-là l'ensemble des circonstances avait si bien désigné Rose, que le jeune homme avait été obligé, comme nous l'avons déjà dit, de céder à sa conviction, contre son penchant, et de la croire coupable. Et quoique les mailles du filet dans lequel Rose se trouvait prise eussent paru s'ouvrir pour l'englober lui-même, néanmoins, connaissant sa propre innocence, il arrivait naturellement à cette conclusion que, malgré l'habileté du conseiller Sharply, il finirait par se refermer sur celle qu'il croyait, avec douleur, être la vraie coupable. Mais maintenant cette seconde question lancée au hasard par l'avocat, en suggérant la pensée qu'une autre femme pouvait avoir commis le crime, produisit une soudaine et complète révolution dans ses idées, et il fut amené à se dire qu'il était réellement possible, qu'il était même probable, que Rose fût innocente et qu'une autre femme fût la coupable. Mais cette autre

femme, qui pouvait-elle être? La réponse lui fut promptement suggérée par sa connaissance des circonstances passées, et il vit clairement que, si Rose était innocente, Fernanda devait être l'auteur du crime.

Rapides comme un vol d'oiseaux qui s'élancent dans l'espace, ces réflexions avaient traversé l'esprit d'Eaton, et voilà pourquoi il avait porté la main à son front, voilà pourquoi il était resté pendant près d'une minute absorbé dans de profondes et pénibles pensées.

— Avez-vous entendu ma dernière question, Monsieur? — demanda le conseiller Sharply qui se laissait promptement gagner par l'impatience, — ou faut-il que je vous la répète? Je vous demandais si William Dudley était connu pour avoir des relations avec une femme à laquelle il pouvait avoir inspiré des sentiments de nature à la pousser à commettre l'horrible crime dont il a été la victime?

Arthur allait tout révéler, quand il fut frappé par cette idée qu'en déchirant le voile qui couvrait le passé, il vouerait le nom de Dudley à l'infamie et à l'exécration et qu'en même temps il ferait connaître au monde entier les crimes de Fernanda, crimes qu'il avait pardonnés, et cela parce qu'il la soupçonnait d'un nouveau forfait dont elle pouvait être parfaitement innocente. S'il la dénonçait, elle serait arrêtée à l'instant... Il serait obligé de paraître pour témoigner contre elle, et sa condamnation l'enver-

rait inévitablement à l'échafaud. Car, lors même qu'elle serait reconnue innocente de la mort de Dudley, la révélation des motifs qu'il avait de la soupçonner suffirait pour l'envoyer de même au gibet. Et c'est ce qu'Arthur ne voulait pour rien au monde ! Non, car il l'avait séduite ; c'était lui qui dans le principe lui avait fait une cruelle injure... c'était lui qui l'avait réduite au désespoir, et puis il lui avait pardonné ce qu'elle avait fait contre lui et elle était maintenant honorablement établie dans le monde. Telles étaient les raisons pour lesquelles il ne recherchait pas et ne pouvait même pas désirer le châtement du passé, et, à moins qu'il ne lui fût bien prouvé qu'elle s'était souillée d'un nouveau et abominable crime, voilà pourquoi il ne voulait rien faire ni rien dire qui fût de nature à la compromettre. Aussi, au moment où le conseiller Sharply réitéra sa question et quand il allait révéler les étranges et terribles circonstances qui sont connues de nos lecteurs, la réflexion lui ferma la bouche, et il résolut d'attendre, de ne rien précipiter, et de ne pas s'engager dans une accusation contre Fernanda, qui pouvait être injuste dans le cas présent et qui entraînerait sa perte irrévocable à raison des faits passés.

Le silence qu'il continuait à garder et l'effet produit sur sa physionomie par les pensées contradictoires et émouvantes qui s'étaient succédé dans son esprit depuis le moment où Sharply lui avait

posé pour la première fois sa question, tout se réunissait pour impressionner défavorablement le magistrat et fortifier chez toutes les personnes présentes les soupçons déjà conçus contre lui.

— Je vois que nous ne devons pas espérer de Monsieur des réponses satisfaisantes, — dit l'avocat, — mais pourtant je lui adresserai encore une question, — ajouta-t-il d'un ton sinistre, — et c'est celle-ci : comment se fait-il que William Dudley ait été frappé avec son propre couteau?

— Avec son propre couteau! — répéta Arthur avec un étonnement véritablement bien naturel, mais sur lequel il était possible de se méprendre et qu'on pouvait confondre avec une expression de crainte, produite par la découverte d'un incident bien fait pour troubler une conscience coupable.

— Oui, avec son propre couteau, — répéta le conseiller Sharply, — et maintenant je prierai Votre Honneur de produire et d'examiner l'arme en question.

Pendant que le magistrat satisfaisait à cette demande, les respirations s'arrêtèrent, et un silence si complet s'établit dans toute la salle, qu'on eût entendu tomber une épingle. Rose aurait pu compter les battements rapides de son cœur, et sa poitrine virginale, soulevée par l'émotion, restait immobile par l'effet de son anxiété.

— Je remarque sur le manche de ce couteau, — dit enfin ce magistrat, — les initiales *W. D.*

Un murmure de surprise mêlé d'un profond intérêt courut par tout l'auditoire, et tous les yeux se portèrent vers Rose comme pour l'assurer que son innocence serait bientôt proclamée. Puis tous ces regards se rencontrèrent ensuite sur Eaton, qui était si étonné par ce nouvel incident qu'il croyait être sous l'empire d'un rêve plein de périls et d'horreurs qui confondait toutes ses idées.

En effet, la conséquence à tirer de l'incident du couteau n'était pas difficile à pressentir, et elle était trop claire pour ne pas frapper toutes les personnes présentes. Si Dudley, comme cela paraissait résulter de la déclaration du chirurgien, avait été assassiné et ne s'était pas suicidé, il n'y avait qu'une personne ayant avec lui des rapports intimes, une personne habitant la même maison que lui, qui avait pu avoir en sa possession l'arme avec laquelle le crime avait été commis.

— Votre Honneur voudra bien remarquer, — dit le conseiller Sharply, — que c'est en découvrant, ce matin, ces initiales sur le couteau que j'ai requis l'ajournement de l'audience et que j'ai formulé sur un morceau de papier la demande tendant à ce que Monsieur Arthur Eaton fût retenu jusqu'à la reprise et jusqu'à la fin de l'interrogatoire. Si Votre Honneur n'avait pas consenti à ma proposition, j'aurais demandé séance tenante un mandat d'arrêt contre Monsieur Eaton.

— Vous n'avez pas l'audace de m'accuser, Mon-

sieur? — s'écria Arthur rouge d'indignation. — Je suis innocent... Non, je suis incapable, complètement incapable d'un pareil crime...

— Et moi aussi, je suis innocente! — s'écria Rose en joignant les mains et en fondant en larmes.

Car à présent qu'elle voyait le tour que prenaient les choses, l'émotion que lui causait la joie qu'elle éprouvait pour elle-même, et le chagrin qu'elle ressentait au sujet d'Arthur, rompit la digue opposée par son courage et des flots de pleurs firent irruption et inondèrent son visage.

— Calmez-vous, ma chère enfant... calmez-vous, — dit une voix qui lui était familière.

En relevant les yeux, elle aperçut Madame Brace auprès d'elle.

En ce moment, Grumley et son fidèle Mobbs rentrèrent dans la salle d'audience, et, marchant droit vers le conseiller Sharply, lui parlèrent bas pendant quelques minutes.

— Un pressentiment me dit que dans quelques minutes vous ne serez plus ici, — dit la marchande de modes avec cet accent de tendresse qu'elle savait si bien prendre.

Rose lança un regard de profonde reconnaissance à Madame Brace pour cette bonne parole, et la marchande de modes, en dépit de sa perversité, se sentit comme mordue au cœur par les remords de toutes les persécutions qu'elle avait fait subir à la pauvre orpheline.

— Quelque chose de nouveau s'est-il présenté? — demanda le magistrat en s'adressant au conseiller Sharply, qui venait de terminer sa conversation à voix basse avec les constables.

— Oui, Votre Honneur, et quelque chose de la plus haute importance, — répondit le savant avocat.

Une seconde fois le silence se fit dans toute la salle, et c'est avec une pénible anxiété qu'on attendit les révélations qui allaient se produire.

— Expliquez-vous, Monsieur Sharply, — dit le magistrat.

— J'appelle Pierre Grumley au banc des témoins, — dit l'avocat avec une assurance pleine de mystère se trahissant sur toute sa physionomie.

Grumley, ayant pénétré dans le banc réservé aux témoins, fut conformément à la loi invité à dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité.

Lorsque cette cérémonie eut été accomplie, il s'établit dans tout l'auditoire ce morne silence qui suit un violent coup de tonnerre, et l'avocat, pour jouir de la profonde sensation produite, laissa s'écouler près d'une minute avant de rompre ce silence qui avait véritablement quelque chose de solennel.

Enfin il remonta sa robe sur ses épaules, et, s'adressant à Grumley, il dit : —

— Je crois que vous avez été quelque part pendant l'intervalle de la suspension à la reprise de l'audience?

— Oui, Monsieur, — répondit Grumley, — moi

et mon subordonné Mobbs nous avons été quelque part.

— Et où avez-vous été?

— A l'hôtel de Lord Marchmont, dans Hanover Square, — répondit Grumley.

— Qu'avez-vous été faire là?

— J'ai fait une perquisition dans la chambre que William Dudley occupait de son vivant. J'ai fait également une perquisition dans la chambre de l'Honorable Arthur Eaton.

— Mais je crois que vous n'avez rien trouvé ayant une importance sérieuse dans la chambre de William Dudley? — dit Sharply.

— Non, Monsieur, rien.

— Et dans l'autre chambre, dans celle occupée par l'Honorable Arthur Eaton?

— Là, j'ai trouvé quelque chose dans un des tiroirs d'un meuble...

— Eh bien, qu'avez-vous trouvé? — demanda l'avocat.

— Cette lame de couteau, — répondit Grumley en produisant l'objet en question.

L'huissier prit la lame de couteau présentée par Grumley et la remit au magistrat, qui la rapprocha du couteau qui était posé devant lui. Elle s'y rapporta exactement, c'était évidemment la lame brisée provenant de ce couteau!

Un murmure d'étonnement et d'horreur courut par toute la salle, car maintenant toutes les circons-

tances désignaient Arthur comme l'assassin de Dudley; le doute n'était plus possible, et les soupçons déjà conçus devenaient une certitude qui frappait tous les assistants de surprise et d'horreur : de surprise, à la pensée qu'un jeune homme qui avait l'air si honnête pût être un aussi grand criminel; d'horreur, car non-seulement il avait accompli un forfait odieux, mais encore il avait cherché à en faire peser la responsabilité sur une innocente jeune fille.

— Vous êtes sauvée, ma chère enfant, — murmura la marchande de modes à l'oreille de Rose avec un accent triomphant.

— Merci, mon Dieu ! — murmura l'orpheline en joignant les mains avec ferveur. — Mais ce jeune homme... Oh ! est-il possible que tant de perversité puisse exister dans une âme humaine...

— Chut ! — murmura Madame Brace. — Il va parler !...

— Votre Honneur, voudra-t-il bien m'écouter pendant quelques moments ? — dit Arthur, dont l'émotion produite par ce dernier incident, qui venait compléter la chaîne de preuves qui se formait contre lui, avait paralysé la langue pendant près d'une minute.

— Je devrais certainement vous conseiller de réserver vos moyens de défense, Monsieur Eaton, — fit observer le magistrat d'un ton significatif de fort mauvais augure.

— Ma défense ! — s'écria le jeune homme. — Que

dois-je comprendre par ces paroles? — demanda-t-il avec un air de hauteur mêlé d'indignation.

— Je vais m'expliquer d'une manière plus complète, Monsieur, — dit le magistrat d'un ton ferme et sévère. — Mais avant tout, en ce qui concerne la jeune personne qui est encore là sur le banc des criminels, je dois déclarer non-seulement que l'accusation portée contre elle manque totalement de preuves, mais qu'elle a droit à la plus profonde sympathie pour avoir, même pendant un moment, été forcée de souffrir l'anxiété, les tortures, et l'ignominie d'une position dans laquelle elle n'aurait jamais dû être placée.

Ces paroles furent accueillies par une explosion d'applaudissements de la part des spectateurs, tandis que Rose, vaincue par son émotion, tombait tout en larmes dans les bras de Madame Brace.

— En conséquence, — continua le magistrat, — c'est avec un sincère plaisir que j'invite Mademoiselle Foster à quitter le banc qu'elle occupe. Je lui donne l'assurance qu'en prononçant sa mise hors de cause il ne reste pas dans mon esprit l'ombre d'un soupçon contre elle.

— Personne n'est plus ravi que moi de l'acquittement de cette jeune fille, — s'écria Arthur avec une généreuse franchise, qui naturellement passa aux yeux de toutes les personnes présentes pour la plus vile hypocrisie; puis, indifférent aux sourires incrédules qu'il voyait errer sur tous les visages, il

ajouta : — Et c'est du fond du cœur que je supplie Mademoiselle Foster de me pardonner d'avoir été pour quelque chose dans les inquiétudes, les tourments et les ennuis qu'elle a eus à souffrir.

Mais Rose ne l'entendit pas, car elle avait été si bouleversée par la joie de voir son innocence reconnue et si hautement proclamée, que Madame Brace fut obligée de la soutenir pour la conduire dans la salle dépendant de la cour, où avait eu lieu leur première entrevue dans ce jour mémorable.

— Silence ! — cria l'huissier au moment où la porte se refermait derrière l'orpheline et la marchande de modes.

Arthur, qui allait s'adresser au magistrat quand cette injonction fut faite, croisa les bras et garda le silence ; mais l'air que lui donnait la conscience de son innocence fut interprété par les spectateurs comme inspiré par l'audace d'un criminel endurci et par l'hypocrisie la plus consommée.

— Je dois maintenant récapituler, — dit le magistrat, — certains points qui résultent de l'enquête à laquelle nous venons de nous livrer. En premier lieu, Monsieur Arthur Eaton a déclaré qu'au moment où William Dudley était tombé il avait aperçu une femme habillée de noir, s'enfuyant par le passage opposé à celui dans lequel il se trouvait. Or ce passage était dans la direction du nord, et c'est dans la direction sud du bâtiment que Mademoiselle Foster a été arrêtée. Le second fait que nous devons

remarquer, c'est que le défunt a été évidemment assassiné au moyen d'un couteau appartenant à lui-même et dont il n'était pas probable qu'un étranger ait pu se procurer la possession; mais une autre circonstance bien plus grave se présente encore, c'est que la lame brisée, ayant originairement fait partie de ce couteau, fut retrouvée dans l'appartement de Monsieur Arthur Eaton. Avec de telles preuves devant les yeux, il ne me reste qu'un parti à adopter, c'est de déclarer que vous, Monsieur Eaton, vous êtes mis en état d'arrestation et que vous serez transféré dans la prison de Newgate pour y attendre votre jugement, qui aura lieu à la prochaine session des assises, et où vous paraîtrez comme prévenu du crime de meurtre.

— Je n'ai qu'une chose à dire à Votre Honneur, — dit Eaton d'une voix ferme et résolue, — c'est que je suis innocent du crime affreux qui m'est imputé, aussi innocent que je crois fermement que l'est la jeune fille qui vient d'être rendue à la liberté. Qu'une masse effroyable de présomptions se soient accumulées contre moi, je l'admetts; mais il existe une clef pour déchiffrer ce terrible mystère, un fil conducteur à travers cette complication d'incidents si embrouillés et si obscurs quant à présent. Toutefois, c'est mon secret; il serait inutile et sans avantage d'entrer dans des explications en ce moment et en ce lieu. Non, c'est dans une occasion plus solennelle, c'est devant un tribunal d'un ordre plus élevé

que je me réserve de faire un récit dont les détails feront frémir tous les cœurs et changeront en sympathie et en commisération le sentiment de dégoût et d'horreur que j'inspire en ce moment. Je n'ai plus rien à ajouter; Votre Honneur a pris la résolution de m'envoyer devant les assises... je ne puis que m'incliner devant sa décision.

Après avoir ainsi parlé d'un ton ferme et mâle, l'Honorable Arthur Eaton se mit à la disposition des constables qui se tenaient prêts à l'emmener, et, en traversant la foule qui s'ouvrit pour livrer passage aux officiers de police et à lui-même, il fut étonné de voir sur tous les visages, qui un instant avant le regardaient avec horreur et avec aversion, une expression d'intérêt et de compassion pleine de tristesse.

— Il sont déjà convaincus de mon innocence; — pensa-t-il en lui-même.

Et les yeux remplis de larmes, il jeta autour de lui des regards exprimant une muette mais éloquente gratitude.

— Pauvre garçon! — murmura un individu en s'adressant à son voisin.

— Oui, les choses sont bien comme vous le dites, — fut-il répondu. — Il est décidément fou.

— C'est une monomanie!

— Il a la monomanie du meurtre!

Ces paroles, échangées à voix basse, n'étaient en aucune façon dites pour qu'Eaton les entendit;

néanmoins elles arrivèrent jusqu'à ses oreilles, et il en fut tellement frappé, que le choc qu'il ressentit au cerveau le fit chanceler et qu'il faillit tomber.

Mais les constables le soutinrent de leur bras vigoureux, et les derniers mots qui le frappèrent, quand ils l'entraînèrent hors de la salle, furent ceux-ci : —

— Pauvre garçon!... C'est un monomane!...

CHAPITRE VIII

LA SALLE DU POSTE DE POLICE

Il se passa un certain temps avant que Rose eût pu prendre assez d'empire sur elle-même pour se demander quel parti elle devait prendre. Mais quand elle s'adressa intérieurement cette question, c'est en frissonnant instinctivement que ses yeux se portèrent sur Madame Brace, qui était seule avec elle dans la salle attenante à la salle publique du poste de police.

La jeune orpheline se rappela tout à coup qu'elle était plus ou moins redevable à la marchande de modes de son prompt acquittement, et elle tremblait que Madame Brace, oubliant les promesses qu'elle lui avait faites dans cette même pièce, dans leur précédent entretien, ne conservât l'intention de la ramener dans la maison de Pall-Mall.

Madame Brace saisit le regard à demi terrifié et

suppliant qu'elle lança sur elle, et elle était sur le point de répondre par des paroles à ce regard si facile à comprendre dans sa muette éloquence, quand la porte s'ouvrit et quand Grumley parut.

— Eh bien, Madame, — s'écria-t-il avec sa grosse voix enrouée, — la jeune dame est tirée d'affaire, vous le voyez. Mademoiselle Foster, je vous félicite de cet heureux résultat.

— Je vous remercie bien cordialement de la sympathie que vous m'avez montrée, et de l'assistance que vous m'avez prêtée, — dit Rose avec l'accent de la plus vive reconnaissance, — mais qu'est-ce qui a été décidé concernant M. Eaton ?

— Renvoyé aux assises, — répondit laconiquement Grumley.

— Et est-il possible qu'il soit coupable ? — s'écria Rose.

— Je ne saurais le dire, — répondit le constable. — On ne doit pas aventurer une opinion quand les choses sont aussi embrouillées. Vous êtes à l'abri de tout danger, et cela suffit quant à présent.

Rose allait présenter quelques nouvelles observations, quand un coup fut frappé à la porte.

Grumley s'empressa d'aller y répondre.

— Un Monsieur désire parler à Mademoiselle Foster, — dit Mobles, qui était dans le corridor.

— Un Monsieur désire me parler ! — s'écria l'orpheline en entendant ce qui venait d'être annoncé. Puis réfléchissant à l'instant que ce devait être

Meagles, Rose, qui ignorait de la manière la plus absolue le traitement qu'on lui avait fait subir, s'écria aussitôt : — Je le recevrai en présence de...

Elle s'arrêta court en regardant Madame Brace, car l'idée lui vint tout à coup à l'esprit que c'était dans la maison de la marchande de modes que Meagles était apparu pour la délivrer, et qu'il serait probablement aussi étonné qu'indigné de la voir dans des termes amicaux avec la femme qui l'avait persécutée.

Mais son embarras à ce sujet fut bientôt dissipé, car au lieu de voir entrer Meagles, comme elle s'y attendait, elle reconnut ce grand, pâle et intéressant jeune homme dans la société duquel elle s'était trouvée pendant quelques minutes, par un certain concours de circonstances, dans la salle d'attente de la maison du Comte de Desborough.

En s'avançant timidement vers Rose, le jeune homme ôta son chapeau, salua gracieusement et dit : —

— Vous m'avez sans doute oublié, Mademoiselle Foster; véritablement je ne puis guère supposer que vous vous rappeliez vous être déjà trouvée avec moi.

Il s'arrêta court, car il venait d'apercevoir Madame Brace, qui lançait sur lui des regards mécontents et soupçonneux. Cette dame, en effet, se souvenait parfaitement bien de l'avoir déjà vu, mais où, dans quelles circonstances, c'est ce qu'il lui était impossible de retrouver dans sa mémoire.

Quant à Grumley, comme il était tout à fait désintéressé dans la question, il s'était avancé vers la fenêtre, et il tambourinait avec ses doigts sur les vitres, en fredonnant quelques fragments des chansons qui avaient été chantées dans la joyeuse réunion de la nuit précédente.

— Il y aurait une affectation ridicule de ma part, — dit Rose en réponse à ce qu'avait dit le jeune homme, — à prétendre que je ne me souviens pas de vous.

— Alors vous vous rappelez que nous nous sommes déjà trouvés ensemble? — s'écria l'étranger, dont le pâle visage exprima une évidente satisfaction.

— Oui... pendant quelques minutes... chez le Comte de Desborough, — répondit Rose.

Madame Brace, en entendant cette réponse, se rappela immédiatement la circonstance à laquelle il était fait allusion.

— La curiosité m'a fait pénétrer dans la salle d'audience il y a quelques minutes, — continua le jeune homme. — Je passais dans la rue, et j'avais entendu les commentaires de ceux qui stationnaient devant la porte sur ce qui se passait à l'intérieur. J'entrai donc, et je ne me doutais guère que la jeune dame qui faisait l'objet des entretiens que je venais d'entendre me fût connue, même de vue. Je me frayai avec difficulté un passage à travers la foule, et au moment où je parvenais à pénétrer dans la

salle d'audience, vous la quittiez en compagnie de Madame... — Et les yeux du jeune homme se dirigèrent vers Madame Brace. — Je vous reconnus à l'instant, — continua-t-il en fixant sur Rose des regards pleins d'un tendre intérêt et d'une respectueuse admiration. — Oh ! oui, je vous reconnus immédiatement, car depuis le jour où je vous ai vue chez le Comte de Desborough, j'ai souvent... bien souvent pensé à vous.

Une vive rougeur se répandit sur le visage de la jeune fille en entendant ces paroles, et elle dirigea un regard furtif vers Madame Brace, pour s'assurer si elle avait entendu ce compliment délicat ; il l'était en effet, et il avait été exprimé avec une si chaleureuse sincérité, d'un air si timide et si profondément respectueux, que la pure, l'innocente et naïve enfant ne pouvait pas y voir une offense.

Mais au moment même où la jeune fille jetait ainsi un rapide coup d'œil du côté de Madame Brace, Grumley, quittant la fenêtre, aborda cette dame en lui disant : —

— Peut-être serait-il nécessaire que nous eussions ensemble quelques minutes de conversation, Madame, attendu qu'il faut que je parte d'ici presque à l'instant.

Madame Brace, pour satisfaire au désir exprimé par Grumley, quitta le siège qu'elle occupait près du feu et se hâta d'aller causer avec le constable dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vous devez comprendre, Mademoiselle Foster, — reprit l'étranger en se rapprochant d'elle et en baissant la voix, — combien j'ai été surpris, combien j'ai été péniblement affecté de voir en vous l'héroïne de la triste affaire qui était l'événement de la journée... Mais non, vous ne pouvez concevoir quels étaient mes sentiments, car vous ne savez pas la profonde impression que vous avez faite sur moi pendant les quelques minutes de conversation que nous avons eue ensemble, chez le Comte de Desborough.

Rose tressaillit, regarda le jeune homme pendant quelques moments avec étonnement, puis elle baissa les yeux en rougissant.

— Oh ! ne vous offensez pas de mes paroles, — s'écria le jeune homme d'un ton si sincère et si suppliant, qu'il eût été impossible de conserver contre lui l'ombre d'un ressentiment. — J'aimerais mieux mourir que de vous causer une peine ; Dieu sait que vous en avez eu assez à souffrir aujourd'hui. Je vous disais donc combien j'ai été douloureusement affecté en reconnaissant dans l'accusée la même jeune personne dont l'image était restée présente à ma mémoire depuis le jour où je m'étais trouvé avec elle dans la maison du Comte. Mais ce sentiment d'anxiété à votre sujet fut bientôt dissipé par la nouvelle de votre acquittement, et un inexprimable sentiment de joie remplit mon cœur en apprenant que votre innocence avait été proclamée de façon à

ne pas laisser subsister l'ombre d'un doute. Oui, oh ! oui, j'ai versé des larmes de joie et de bonheur à l'heureuse issue de la pénible épreuve par laquelle vous veniez de passer, et j'entendais des personnes dire autour de moi : « C'est peut-être le frère de cette jeune dame ? » « Non, » répondit quelqu'un qui était mieux informé, « Mademoiselle Foster est non-seulement orpheline, mais elle n'a ni frère, ni sœur, ni aucun parent. » Alors je me dis : Comme je serais heureux si je pouvais être son frère, car moi aussi je suis orphelin, et sans un parent dans le monde, — ajouta le jeune homme tristement.

. Il y eut dans l'énoncé de ce fait quelque chose qui toucha une corde sensible dans le cœur de Rose, et levant les yeux, elle regarda l'étranger avec un air de bienveillance et d'intérêt. Cet aveu qu'il venait de faire semblait établir une certaine affinité entre eux; l'identité de leur position d'isolement dans le monde paraissait avoir établi entre eux un lien d'amitié. La barrière d'une froide réserve s'était tout à coup rompue; la défiance qui existe entre étrangers avait disparu. Ces mots : « Car moi aussi je suis orphelin », étaient une meilleure recommandation pour ce pâle et beau jeune homme, auprès de cette pauvre et aimable fille, que si un Duc ou une Duchesse les eût présentés l'un à l'autre, avec les cérémonies d'usage et l'échange de paroles banales et vides de sens qui accompagnent dans le monde une présentation régulière.

— Oui, je pensai au bonheur que j'aurais, s'il pouvait être, que j'eusse réellement le droit d'aller vous réclamer comme une sœur, — continua le jeune homme, encouragé par le regard plein d'un tendre intérêt qu'elle lui avait adressé. — Et pendant que cette pensée occupait mon esprit, j'entendis la même personne dire : « Oui, la pauvre fille ! elle a perdu son père et sa mère dans de bien cruelles circonstances ; je le sais, car dans le temps je demeurais porte à porte avec sa famille. » Alors cet individu commença à raconter une douloureuse histoire à ceux qui se trouvaient auprès de lui. Incapable de contenir plus longtemps les sentiments qui me dominaient, je me résolus à me présenter à vous, à vous offrir mes félicitations sur l'issue triomphante de l'affaire d'aujourd'hui, et à vous supplier de me regarder désormais comme un ami.

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix basse et tremblante, et avec une certaine hésitation, car l'étranger avait évidemment une crainte terrible d'offenser cette jeune fille, qu'il jugeait aussi pure qu'elle était belle.

— Je suis profondément, très-profondément reconnaissante de l'intérêt que vous me témoignez, — répondit Rose, dont la voix tremblait aussi d'émotion. — Mais, puisque vous savez mon nom, permettez-moi de vous demander celui d'une personne dont la conduite amicale à mon égard ne s'effacera jamais de ma mémoire.

— Mon nom est George Woodfall, — lui répondit-il, — et je suis artiste. Mais parlons de vous, Mademoiselle, car je suis bien déterminé à agir comme votre ami. Et si l'identité de notre situation d'orphelins ne me donne pas ce droit, ne me l'impose même pas comme un devoir, c'est qu'alors la nature humaine n'a pas de liens, la société n'a pas de sympathies en dehors des relations de convention et de simple politesse. Dites-moi, Mademoiselle, avez-vous de bons amis qui soient disposés à prendre soin de vous, une maison qui soit heureuse de vous ouvrir ses portes ?

— Une maison !... la maison d'une orpheline ! — s'écria Rose, dont le sein se gonfla, et qui ne put qu'avec peine retenir ses larmes.

— Oh ! alors, il se peut que je puisse vous être utile, Mademoiselle, — s'écria George avec une exaltation qui se trahissait dans son ton et dans ses manières, — et je vous prie, je vous implore, je vous supplie de me regarder comme un ami prêt à sacrifier sa vie pour vous épargner une douleur.

— Monsieur Woodfall, — dit Rose en essuyant les larmes qui avaient mouillé ses yeux à ces mots d'amis, de maison, et elle arrêta sur le jeune artiste un regard si doux, si confiant, et d'une expression si touchante, qu'il semblait qu'ils dussent se connaître depuis l'enfance. — Monsieur Woodfall, — dit-elle, — les mots me manquent pour vous exprimer toute la gratitude que je ressens pour la générosité ines-

pérée et désintéressée dont vous faites preuve envers moi. A la franchise qui a dicté votre question je répondrai avec une franchise égale, et ma réponse, la voici, — ajouta-t-elle d'une voix basse et tremblante qui dégénéra presque en un murmure, — c'est que je n'ai ni amis pour prendre soin de moi, ni maison pour me recevoir !

— Mais cette dame ? — dit Woodfall en lançant un regard du côté de Madame Brace, qui était engagée dans une conversation sérieuse avec Grumley dans l'embrasure de la fenêtre.

— Cette dame est Madame Brace la marchande de modes, — répondit l'orpheline en essuyant de nouveau les larmes dont ses yeux s'étaient remplis. — J'étais à son service, mais certaines circonstances, que je ne puis mentionner maintenant... En un mot, je ne rentrerai pas dans son établissement.

Elle regarda en frissonnant du côté de Madame Brace ; car, bien qu'elle lui eût pardonné, bien qu'elle crût à la sincérité de son repentir au sujet du passé, bien qu'elle lui fût reconnaissante de la manière dont elle s'était conduite à l'occasion de l'épreuve dont elle venait de sortir, néanmoins la jeune fille reculait devant l'idée de rentrer dans une maison où elle avait eu tant à souffrir, et où elle pouvait encore se trouver exposée aux persécutions du Prince de Galles.

— Mademoiselle, — s'écria tout à coup George en rompant enfin le silence, qui durait depuis près

d'une minute, et il regarda la jeune fille bien en face en lui parlant. — Mademoiselle, pouvez-vous... voulez-vous... osez-vous vous confier à moi?... ou votre expérience du monde a-t-elle été assez cruelle pour ne pas vous permettre d'accorder votre confiance à un étranger?

— Monsieur, — répondit la jeune fille d'un ton ferme, — loin de moi la pensée de répondre à votre générosité par de l'ingratitude, ou même en vous laissant dans l'incertitude sur les sentiments que vous m'avez inspirés. Ces sentiments sont la plus entière confiance dans la noblesse de votre caractère, la croyance la plus absolue dans votre honneur. Ne sommes-nous pas orphelins tous les deux, — demanda-t-elle avec l'accent le plus touchant, — et ne devons-nous pas savoir trop bien ce qu'il y a de pénible dans notre sort, pour avoir le cœur d'en aggraver encore les douleurs?

— Que Dieu me préserve d'être capable d'une pareille iniquité! — s'écria George avec énergie. — Vous avez déclaré que vous placiez votre confiance en moi, et je vous en remercie. Vous avez dit que vous aviez foi en mon honneur, et vous pouvez compter que vous trouverez en moi le respect, les attentions, et la protection d'un frère pour une sœur chérie. Sachez donc, Mademoiselle, — ajouta-t-il, — que bien que je ne sois qu'un humble artiste, j'ai acquis récemment plusieurs amis dans l'aristocratie et le grand monde. Grâce au patronage du Comte

de Desborough et de la Comtesse, l'accueil que j'ai reçu dans de nobles familles ouvre devant moi l'avenir le plus brillant. — Et en disant cela, le visage du jeune homme s'était coloré, et ses yeux intelligents brillaient d'un vif éclat. — Parmi les relations que je dois au bienveillant intérêt du Comte et de la Comtesse de Desborough, nulles ne m'ont été plus agréables que celles qui se sont établies entre moi et la Marquise de Bellenden. Avez-vous entendu parler de cette excellente, de cette généreuse et aimable dame ?

— Oui, — répondit Rose ; — sa résidence, qu'on appelle le Prieuré, est dans Edgeware Road, à peu de distance de la maison qu'autrefois j'appelais la mienne.

— Vous avez entendu parler de la Marquise de Bellenden ? — dit Woodfall, — alors vous devez connaître l'admirable réputation dont elle jouit ?

— Mon père et ma mère avaient coutume d'en parler comme d'une dame qui faisait honneur à l'aristocratie et au monde auquel elle appartenait, au lieu de leur devoir son éclat, — dit Rose.

— Et vos parents appréciaient justement son caractère, — s'écria Woodfall. — Consentiriez-vous à accepter un asile au Prieuré ?

La jeune fille ne fit pas une réponse immédiate, mais elle fixa ses yeux sur l'artiste avec une expression de doute et de reproche, comme si elle eût voulu dire qu'il serait cruel à lui de se jouer ainsi

de ses sentiments, et que pourtant elle ne le croyait pas capable d'une conduite si peu généreuse.

— Mademoiselle, je parle sérieusement, — se hâta-t-il d'ajouter. — Vous ne seriez pas juste envers moi en concevant un soupçon...

— Oh! pardonnez-moi, Monsieur, — s'écria-t-elle, — mais je craignais que votre désir de m'être utile vous ait fait trop présumer de la possibilité que vous en avez, ou du moins que vous vous soyez trompé en supposant chez les autres un cœur aussi bon et aussi généreux que le vôtre, et capable d'offrir un asile à la pauvre orpheline.

— La Marquise de Bellenden vous recevra les bras ouverts, — interrompit Woodfall d'un ton sérieux et convaincu. — Votre infortune sera un titre à son affection, et il y a plus, c'est qu'avant de savoir votre nom, que je n'ai appris que ce matin seulement, je lui ai souvent parlé de vous.

— Parlé de moi! — s'écria l'orpheline en jetant de nouveau sur lui un regard qui, s'il n'exprimait pas le soupçon, exprimait du moins assez d'incrédulité pour lui être pénible.

— Oh! voilà encore que vous doutez de moi, — murmura-t-il d'un ton de reproche, — mais c'est bien naturel; je suis un étranger pour vous.

— Je vous supplie encore de me pardonner, — dit Rose, cédant au mouvement spontané de son cœur, qui lui reprochait de mal reconnaître les généreuses intentions manifestées à son égard; et en tendant la

main au jeune artiste, elle ajouta : — J'ai eu tort de douter de vous-même un seul moment, mais en vérité ce n'était pas du doute... c'était plutôt de l'étonnement... de la surprise...

— Que j'aie pu parler de vous à la Marquise? — s'écria Woodfall, en prenant la belle main que lui tendait l'orpheline et en la pressant doucement dans la sienne. — Mais ne vous ai-je pas déjà dit que votre image n'avait pas cessé d'être présente à ma mémoire depuis le moment où je vous ai vue chez le Comte de Desborough? Qu'y a-t-il de surprenant alors à ce que j'aie souvent parlé de vous, comme de ma belle inconnue, à une dame qui daignait m'exprimer l'intérêt qu'elle portait à mon bonheur?

— Monsieur, — dit Rose en baissant les yeux et en retirant sa main, qu'elle avait laissée quelques moments dans celle du jeune homme, — je ne sais comment j'ai pu mériter la bonne opinion que vous avez si généreusement conçue de moi...

— Nous n'aborderons pas ce sujet pour le moment, — interrompit l'artiste avec douceur. — Le temps se passe... il est déjà six heures, — ajouta-t-il en consultant sa montre, qui était un présent du Comte de Desborough; — vous devez être impatiente de quitter ce lieu, qui n'est pas fait pour vous rappeler d'agréables souvenirs...

Rose ne répondit pas immédiatement, mais portant la main à son front, elle envisagea rapidement sa situation. Retourner dans l'établissement de Ma-

dame Brace, il n'y avait pas à y penser. Recevoir l'argent qu'elle lui offrait, c'était accepter une faveur qui lui donnait une espèce de droit à venir lui rendre visite dans le lieu où elle pourrait s'établir. Cela n'entraînait pas dans les vues de l'orpheline, qui voulait rompre complètement avec le genre d'existence où elle avait été assez aveugle pour s'engager, et qui avait été si près de consommer sa perte. Mais Meagles et Melmoth étaient-ils oubliés par la jeune fille? Non, mais le premier n'était pas marié, elle ne pouvait donc se mettre sous sa protection, et elle ne pouvait pas un seul instant s'arrêter à l'idée d'être une seconde fois une charge pour le dernier. Il ne faut pas oublier qu'elle ignorait complètement tout ce qui était arrivé à tous deux.

A quelle résolution l'orpheline devait-elle s'arrêter, puisqu'elle ne voulait ni rentrer chez Madame Brace, ni recevoir d'elle un service pécuniaire, ni s'adresser à Meagles, ni retourner chercher un abri chez l'ouvrier? Elle ne pouvait que se résoudre à mettre sa confiance en Woodfall, cet ami que la Providence semblait lui avoir envoyé dans l'embarassante et cruelle extrémité où elle se trouvait. Le point important pour la pauvre jeune fille, c'était de se procurer un asile, un asile où elle pût jouir de sa sécurité personnelle et de sa tranquillité d'esprit. Cet asile ne venait-il pas de lui être offert?

— Mademoiselle, vous semblez hésiter, vous êtes indécise? — dit l'artiste. — Mon Dieu! douteriez-

vous encore de moi ? Oh ! si je ne ressentais pas un véritable, un sincère et saint intérêt pour votre bonheur, ce manque absolu de confiance de votre part me déciderait à vous adresser tristement mes adieux et à me retirer à l'instant.

— Combien de fois suis-je destinée à blesser vos généreux sentiments par l'apparence du soupçon qui se trahit malheureusement dans mes manières ! — s'écria Rose en tendant de nouveau sa main à l'artiste, qui s'en empara avec une joie qu'il ne put cacher ; mais cette joie était mêlée d'un si profond respect, que bien loin de blesser la sensibilité d'une âme délicate, elle ne pouvait que témoigner de son honnête et loyale sincérité.

— Alors vous acceptez la proposition que je vous ai faite ? — dit-il.

— Hélas ! je n'ai pas le choix, pauvre orpheline que je suis ! — murmura-t-elle.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— La Marquise de Bellenden vous accueillera aussi cordialement et aussi chaleureusement que si vous étiez sa sœur ou sa fille, — reprit Woodfall. — Et maintenant si vous voulez dire adieu à Madame Brace...

— Un mot, — s'écria Rose à voix basse et à la hâte, en jetant un regard presque effrayé sur la marchande de modes, qui continuait sa conversation avec Grumley dans l'embrasure de la fenêtre. — Je ne désire pas que Madame Brace sache où je vais.

Cela peut vous paraître singulier... mais dans une autre occasion... quand nous nous connaissons mieux... je vous expliquerai mes raisons...

— Jamais vous ne me verrez disposé à pénétrer plus avant dans votre confiance que vous ne le voudrez vous-même, — interrompit Woodfall. — L'amitié que je vous porte ne me crée pas des droits... ne prétend à aucun privilège... n'impose pas de conditions... C'est l'amitié... c'est l'amour... l'affection qu'un frère peut offrir à sa sœur!...

— C'est cette affection que j'accepte et à laquelle je réponds, — dit Rose, profondément touchée par le sentiment de tout ce qu'il y avait de noble, de généreux, de délicat et de respectueux dans le langage, dans le ton et dans la conduite du jeune artiste.

CHAPITRE IX

MADAME BRACE ET LE CONSTABLE

La pièce dans laquelle avait eu lieu l'entretien que nous venons de rapporter était spacieuse quoique peu élevée; aussi, pendant que Rose et Woodfall causaient près de la cheminée, rien de ce qu'ils avaient dit n'était parvenu aux oreilles de la marchande de modes et du constable, qui tenaient leur conférence dans l'embrasure de la fenêtre.

Nous allons maintenant voir quel était le sujet de conversation de ce digne couple.

— Eh bien, Madame, — dit Grumley à voix basse et d'un ton confidentiel à Madame Brace, quand elle l'eut accompagné auprès de la fenêtre, — je suppose que vous n'êtes pas fâchée que cette affaire se soit aussi bien terminée?

— Au contraire, — répondit la marchande de

modes. — C'est à peine si je puis contenir ma joie. Vous avez conduit l'affaire admirablement...

— En vérité, Madame, — interrompit Grumley, — je n'ai rien eu à conduire du tout. Les choses ont suivi leur cours régulier, et je n'ai eu besoin de recourir à aucun artifice, à aucun stratagème.

— Que voulez-vous dire? — s'écria Madame Brace en examinant le constable avec un air de profond étonnement. — L'inculpation d'Arthur Eaton...

— A été amenée par le cours naturel des événements, Madame, — répliqua l'officier de police. — Tout a été aussi tranquillement que possible, et la justice n'a pas été aidée dans une mesure extraordinaire; elle n'a pas rencontré l'ombre du plus léger obstacle.

— Je ne sais véritablement ce que je dois penser ou comprendre, Monsieur Grumley, — dit la marchande de modes. — En premier lieu, n'êtes-vous pas pour quelque chose dans la découverte de cette lame de couteau dans l'appartement de M. Eaton, chez son père?... N'avez-vous pas suscité cet incident dans le but d'obtenir l'acquittement immédiat de Mademoiselle Foster?

— Non! rien de pareil, Madame! — s'écria Grumley presque avec une expression d'indignation peinte sur son visage. — Je n'entends pas les affaires de cette façon, je vous l'assure. En outre de cela, comment pouvez-vous supposer qu'il m'ait été possible de me procurer une lame de couteau se rapportant

exactement avec ce qui restait de celle qui était briséo ?

— Bien... bien... Je m'aperçois qu'il ne vous convient pas de vous montrer communicatif, Monsieur Grumley, — dit Madame Brace en souriant de manière à faire voir ses dents blanches entre ses lèvres rouges et charnues. — Agissez comme vous l'entendrez. Je n'essayerai pas de pénétrer vos secrets. Quand vous vous chargez d'une affaire, vous la conduisez assez bien pour que ceux qui vous emploient se montrent satisfaits du résultat, sans rechercher les moyens que vous avez mis en œuvre pour l'obtenir. Je n'ai pas oublié ce que vous avez dit devant moi ; quand les moyens ne se présentent pas d'eux-mêmes, vous savez bien les créer et les inventer.

— Oui, Madame, c'est ce que font, dans une certaine mesure, ceux qui ont une tête bien organisée, — dit Grumley d'un ton radouci et en promenant avec plaisir ses yeux sur les charmes proéminents de la belle marchande de modes, qui avait quitté son écharpe à cause de la chaleur de la chambre.

— Mais je vois que vous ne vous rendez pas bien compte des incidents qui se sont produits cette après-midi, — continua Grumley en se rapprochant de Madame Brace et en se penchant pour lui parler à l'oreille d'un air confidentiel. — Le fait est que j'ai toujours été certain de l'innocence de Mademoiselle Foster, et que je savais que si quelqu'un était capable de la rendre bien évidente, c'était le conseiller

Sharply qui était l'homme qu'il fallait. Mais j'avouerai franchement que d'abord les choses allaient assez mal pour la pauvre jeune fille, jusqu'au moment où il a été établi qu'elle avait été arrêtée courant dans une direction opposée à celle suivie par la femme en noir dont avait parlé M. Eaton... Alors, voyez-vous, est né le soupçon que M. Eaton pourrait bien avoir inventé sa femme en noir... et immédiatement après a surgi l'incident extraordinaire du couteau et des initiales gravées sur le manche. Comme de raison, le conseiller Sharply s'est emparé de ces deux points et il a demandé un sursis pour nous permettre, à moi et à Mobbs, d'aller faire une perquisition dans l'hôtel de Lord Marchmont. Je ne dirai pas que je m'attendais à trouver là quelque chose d'important, quoique de semblables investigations amènent parfois de bien singulières découvertes; et c'est ce qui s'est présenté dans l'espèce présente; car jugez de ma stupéfaction! dans un des tiroirs de M. Eaton, sous une pile de chemises blanches, j'ai trouvé la lame que j'ai produite devant la cour.

— Et vous croyez réellement que c'est M. Eaton qui est l'assassin? — demanda Madame Brace en fixant ses yeux pénétrants sur la physionomie du constable.

— Dame!... Je n'ai pas l'habitude de me hâter d'exprimer mon opinion et de la donner à la légère, — dit l'agent de police d'un air pensif. — Car voyez-vous, Madame, il y a chez nous un certain point

d'honneur à ne jamais nous tromper dans nos appréciations. Si nous ne conservions pas notre réputation d'infailibilité, c'est le mot propre, Madame, nous perdriions toute la confiance qu'on a en nous. Aussi vous devez comprendre que nous n'aimions pas à donner une opinion avant d'être sûrs que c'est la bonne. Néanmoins, je ne me sens pas disposé à faire le réservé avec vous, car vous êtes une si charmante femme, que vous obtiendriez de moi tout ce que vous voudriez...

— Je suis réellement fort sensible à votre compliment, Monsieur Grumley, — s'écria Madame Brace en riant. — Mais vous alliez me faire connaître votre opinion d'une manière confidentielle? — ajouta-t-elle sur le ton de l'interrogation.

— Mon opinion, Madame, — reprit le constable, — c'est que M. Eaton aura bien de la difficulté à convaincre un jury qu'il est innocent. Mais il ne sera pas pendu, Madame... il ne sera pas pendu, — répéta Grumley d'un ton mystérieux et en affectant la grave solennité d'un prédicateur dans sa chaire. — Il y a quelque chose qui le tirera d'affaire, Madame... oui, il y a quelque chose là qui le tirera d'affaire...

Le constable se frappa le front d'une manière significative.

— Oh! je vous comprends, — dit Madame Brace, qui prenait un certain intérêt à la conversation; car elle n'avait pas manqué de remarquer, pendant le

moment où elle avait pénétré devant la cour, qu'Eaton était un jeune homme d'une beauté remarquable. — Il ne sera pas considéré comme responsable de ses actions... n'est-ce pas? — ajouta-t-elle.

— Précisément, — répondit Grumley.

— Par conséquent votre opinion est, — reprit Madame Brace, — qu'il a commis ce meurtre dans un accès de monomanie ou, dans tous les cas, dans un moment d'aberration d'esprit.

— C'est là, je suppose, qu'est tout le nœud de l'affaire, — dit le constable. — En tout cas, vous devez comprendre, Madame, que la découverte de la lame de couteau a été le résultat d'une opération aussi régulière que possible, tant de ma part que de celle de Mobbs. A vous parler franchement, quelques raisons que je puisse avoir pour désirer tirer quelque'un d'affaire, qu'il soit innocent ou coupable, néanmoins, pour rien au monde, je ne voudrais jouer le mauvais tour de faire peser le poids d'un crime sur les épaules d'un individu qui ne devrait pas le porter. Dans l'affaire de Mademoiselle Foster, j'ai laissé les choses suivre leur cours naturel pour voir la tournure qu'elles prendraient, et si quelque charge trop grave s'était présentée contre elle, j'aurais avisé alors au moyen de la sauver. Mais comme son innocence s'est manifestée d'une façon régulière, je n'ai pas eu besoin de faire faire fausse route à la justice. Ainsi donc, assez sur cette affaire et occupons-nous de l'autre.

— C'est de Caroline Walters que vous voulez parler? — s'écria Madame Brace, et son visage se rembrunit tout à coup. — Sur mon âme, je ne puis comprendre comment vous espérez sauver cette malheureuse fille.

— Ne vous ai-je pas promis qu'elle serait sauvée? — demanda Grumley avec ce ton de confiance en eux-mêmes que prennent si volontiers les gens de cette classe quand ils sont bien convaincus de leur habileté à atteindre le but qu'ils se proposent.

— Vous avez promis, certainement, — répondit Madame Brace; — mais...

— Une autre somme de cinq cents guinées ne doit-elle pas m'être payée si je réussis? — s'écria le constable.

— Oui, et cette somme vous sera comptée par moi avec autant de plaisir que de promptitude, — dit la marchande de modes.

— Alors ne conservez aucune appréhension, Madame, — dit Grumley. — Ce que j'ai entrepris de faire, je l'accomplirai et vous aurez à me payer les cinq cents jaunets demain soir. Mais je dois vous prévenir que les preuves sont si fortes contre Caroline Walters, qu'il sera impossible de la tirer d'affaire par les moyens réguliers.

— Peu important les moyens que vous emploierez, pourvu qu'elle échappe à l'action de la justice, — s'écria la marchande de modes. — Mais pourquoi son

affaire n'est-elle pas venue aujourd'hui devant la justice de paix de Lambeth?

— Parco que l'instruction de l'affaire avait été remise entre mes mains, — répondit Grumley. — et que, par suite de l'entente établie avec moi ce matin à Carlton House, j'ai envoyé immédiatement un de mes hommes prévenir les autorités de Lambeth que Caroline Walters ne pourrait pas être amenée devant elles avant demain et que j'espérais qu'alors j'aurais toutes les preuves de sa culpabilité.

— Alors vous avez pris ostensiblement une attitude hostile contre elle? — s'écria Madame Brace.

— Comment diable aurais-je pu faire autrement? — demanda Grumley. — Ne suis-je pas le chef constable de Bow Street, et dans notre position ne devons-nous pas au moins nous montrer conséquents avec nos fonctions? Mais ne craignez rien, chaque chose ira comme elle doit aller, et la jeune fille échappera à la justice, aussi sûrement qu'il est certain que je suis là debout devant vous.

— Et vous lui donnerez cinquante guinées, en lui disant de quitter le pays le plus vite possible, — dit Madame Brace.

— Non-seulement je lui donnerai l'argent, mais je lui fournirai un bon déguisement par-dessus le marché, — répliqua le constable. — Oh! je n'ai pas l'habitude de faire les choses à demi... Mais qu'allez-vous faire de cette aimable jeune fille qui est là-bas? — dit Grumley en regardant par-dessus son

épaule dans la direction où Rose était engagée dans une conversation sérieuse et à voix basse avec Woodfall.

— Je tiendrai ma promesse et je la laisserai libre d'aller où il lui plaira, — répondit la marchande de modes, qui ne se sentait nullement disposée à s'exposer de nouveau au risque d'une ruine complète, en servant les desseins du Prince de Galles sur la belle orpheline.

— Ce jeune gaillard me fait l'effet de devenir singulièrement tendre à son égard, — murmura Grumley, qui, en lançant un nouveau regard par-dessus son épaule, avait remarqué la respectueuse admiration et la tendre sollicitude avec laquelle le jeune artiste contemplait Rose. — Peut-être est-il en train de lui faire une offre de mariage.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi! — s'écria Madame Brace. — De cette manière il m'en débarrasserait complètement, et je ne serais pas obligée de prendre sur mes épargnes, péniblement amassées, de quoi lui fournir les moyens de se tirer d'affaire dans le monde.

— Eh bien, Madame, je vais vous dire adieu, — dit Grumley, — et si vous voulez vous trouver chez vous et seule, demain soir entre dix et onze heures, je prendrai la liberté de m'y présenter pour vous apporter des nouvelles de Caroline Walters...

— Et recevoir les cinq cents guinées qui vous restent à toucher, — ajouta Madame Brace avec un

sourire. — Vous serez le bienvenu, je vous l'assure.

Grumley jeta sur la marchande de modes un regard qui semblait dire qu'il trouvait sa personne fort désirable et que sa passion s'était singulièrement enflammée pendant le quart d'heure de conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble dans l'embrasure de la fenêtre; et Madame Brace, qui avait parfaitement pénétré ce qui se passait dans son esprit, riait sous cape, mais de bon cœur, à la seule idée d'avoir fait la conquête de cet homme laid, grossier, et commun, qui osait jeter sur elle des regards de convoitise.

Si c'eût été un beau et brillant gentilhomme, avec des gants jaunes et un mouchoir parfumé, Madame Brace aurait répondu à ses regards par des œillades pleines d'encouragements; mais l'élégante marchande de modes avait le goût trop délicat et ne pouvait que rire des ridicules prétentions de l'amoureux constable, dont elle n'osait pas se montrer ouvertement offensée.

Après avoir poussé un profond soupir, Grumley salua très-bas Madame Brace et sortit de la chambre; le bruit de la porte, en se refermant derrière lui, arracha Woodfall et Rose au profond intérêt de leur tête-à-tête, au moment où leur conversation était arrivée au point où nous l'avons laissée dans le précédent chapitre.

— Eh bien, ma chère enfant! — dit Madame Brace en se rapprochant de Rose avec l'apparence

d'une si maternelle affabilité et d'une si grande bonté, que Woodfall ne put s'empêcher de s'étonner de l'extrême répugnance que Rose avait manifestée à la seule idée d'être obligée de retourner dans l'établissement de la marchande de modes, — quelle résolution avez-vous prise?... et en quoi puis-je vous servir?...

— Ce gentleman, — dit Rose en indiquant l'artiste du regard et en s'exprimant avec une modeste fermeté qui convainquit immédiatement la marchande de modes que la jeune fille avait arrêté un plan de conduite, si toutefois ses dispositions n'avaient pas été prises de concert avec le jeune homme qui était là devant elle, — ce gentleman est Monsieur Woodfall, — dit-elle, — et, grâce à sa bonne et bienveillante protection, j'espère trouver un asile dans la maison d'une dame de sa connaissance.

— Je sais parfaitement que je n'ai aucun droit de vous demander compte de votre conduite, — dit Madame Brace, qui s'était sentie piquée de la précaution que la jeune fille avait prise de ne pas mentionner l'adresse de la dame chez laquelle elle avait l'intention de se rendre. — Mais cela n'empêche pas, — ajouta-t-elle en reprenant immédiatement sa bonne humeur, — que je ne sois comblée de joie par l'agréable nouvelle que vous m'annoncez, et que je ne vous souhaite tout le bonheur possible comme compensation des tourments que vous avez eus à souffrir aujourd'hui.

— Adieu, Madame, — dit Rose en tendant la main à la marchande de modes. — Je vous remercie encore pour la bonté que vous m'avez témoignée dans cette dernière circonstance.

— Et vous oublierez le passé, Rose, — murmura tout bas Madame Brace en se baissant pour embrasser la jeune fille sur la joue.

— Oui, je l'ai promis et je tiendrai parole, — répondit l'orpheline.

La marchande de modes partit, et, quelques instants après Woodfall et Rose montèrent dans une voiture de louage que, sur leur demande, on avait fait avancer.

Une foule immense était assemblée dans la rue pour apercevoir la charmante jeune fille, lorsqu'elle sortit du bureau de police, et de bruyantes acclamations l'accueillirent lorsque l'artiste lui offrit la main pour l'aider à monter en voiture.

Le véhicule s'éloigna rapidement, la multitude se dispersa, et, pendant que Rose était conduite à la demeure de la Marquise de Bellenden, l'Honorable Arthur Eaton entraît dans un sombre cachot de la prison de Newgate.

CHAPITRE X

L'AUDIENCE

Il était environ une heure vingt minutes de l'après-midi, quand, le jour suivant, une voiture s'arrêta à la porte de la prison de Horsmonger Lane et que deux hommes en descendirent.

Ces deux hommes étaient Grumley et son factotum Mobbs, et, lorsqu'ils pénétrèrent dans le parloir, ils furent salués en termes familiers par le geôlier de service.

— Vous venez pour la jeune femme, n'est-ce pas ? — dit ce fonctionnaire, quand ils eurent échangé leurs compliments en les accompagnant de quelques plaisanteries.

— Oui, comment s'est-elle comportée, mon vieux camarade ? — dit Grumley.

— Silencieuse... réservée... obstinée... — répondit le geôlier. — C'est une jolie fille... une bien jolie

filles... mais il y a des moments où elle a quelque chose de diabolique dans le regard. Je ne pouvais pas m'empêcher de l'examiner avec attention chaque fois que je faisais ma ronde pendant la nuit dernière ; et je me disais à part moi : « Que le diable m'emporte, si elle ne serait pas capable d'assassiner quiconque se trouverait sur son passage ! »

— Ainsi donc, elle n'a pas parlé du tout, n'est-ce pas ?

— Elle n'a rien dit, ni de bien, ni de mal, ni d'indifférent. La matrone a essayé hier de lui tirer quelques paroles, mais il n'y a pas eu moyen. Je suppose qu'elle réserve ses moyens de défense et qu'elle veut voir comment les choses tourneront avant de desserrer les lèvres.

— Très-bien ! Elle aura bientôt l'occasion de satisfaire sa curiosité ; car elle sera bien certainement renvoyée devant les assises, aujourd'hui même. J'ai réuni de terribles preuves contre elle, je puis bien vous le dire.

— Oh ! il n'y a pas de doute à avoir là-dessus, — répliqua le porte-clefs.

Puis il ouvrit la porte communiquant avec l'intérieur, et il donna l'ordre à l'un de ses subordonnés de faire sortir Caroline de son cachot.

Quelques minutes après, la jeune fille fit son apparition, sous la conduite de l'homme qui avait reçu l'ordre de l'amener, et, quand elle eut été remise à la garde de Grumley et de Mobbs, elle les accompa-

gna dans la voiture, où ils se placèrent tous les trois, et qui partit immédiatement.

Caroline était mortellement pâle, et, comme cette pâleur se répandait sur un teint brun, il en résultait une teinte livide qui lui donnait un aspect sinistre. Ses beaux yeux noirs, toujours en mouvement, brillaient d'un feu sombre qui avait un scintillement semblable à celui des étoiles, et ses dents blanches étaient cachées par ses lèvres serrées. Il y avait quelque chose d'effrayant dans son calme, que ses yeux inquiets démentaient, et qui semblait menacer quelqu'un, tout en indiquant chez elle la résolution la plus désespérée.

Au moment où la voiture s'éloigna de la porte de la prison, Grumley releva la glace de la portière du côté où il se trouvait, Mobbs en fit autant du sien, et le chef constable adressa la parole en termes laconiques à Caroline.

— Mademoiselle Walters, — dit-il, — nous n'avons que quelques minutes pour causer ensemble et il faut mettre le temps à profit.

— Que pouvez-vous avoir à me dire? — demandait-elle en levant les yeux et en fixant des regards soupçonneux sur la physionomie peu engageante de Grumley et sur le visage répulsif de Mohbs.

Les deux constables étaient en effet assis tous les deux sur la banquette en face d'elle.

— Écoutez-moi, et autant que possible ne m'interrompez pas, — reprit le chef constable. — Votre

affaire est très-mauvaise, et il est certain que vous serez renvoyée devant les assises. Si vous paraissiez devant le jury, il est positif que vous serez déclarée coupable et condamnée à être pendue.

— J'ai déjà compris toute l'importance des preuves accablantes qui se réunissent contre moi, — répondit Caroline à voix basse, mais d'un ton grave, — et je suis préparée à tout... Mais du moins j'aurai la satisfaction de dévoiler publiquement toutes les iniquités de l'infâme maison dirigée par Madame Brace et qui, depuis tant d'années, étaient la source d'un si grand profit pour l'établissement de Madame Lindley.

Ces paroles furent prononcées avec une amertume concentrée dénotant la ferme résolution, prise par cette jeune fille, de ne pas mourir sans se venger.

— De plus, — ajouta-t-elle après un court moment de silence, — je proclamerai, en présence du magistrat et de toute la cour, le nom de celui qui a été assez infâme pour me séduire et pour m'abandonner si cruellement... Oh! je ne subirai pas la honte de passer par Old Bailey pour être livrée au bourreau sans jeter de la boue à la face des autres et sans rendre publique leur infamie.

En ce moment le feu sinistre qui brûlait dans ses yeux semblait lancer des éclairs.

— Mademoiselle, — se hâta de dire Grumley, — il faut renoncer à vos plans et changer complètement votre politique.

— Que voulez-vous dire? — s'écria la jeune fille

en regardant le constable avec un profond étonnement.

— Je veux dire, Mademoiselle, que je suis votre ami... et que je veux vous sauver, si vous voulez bien me le permettre, — répondit vivement Grumley.

— Me sauver ! — répéta Caroline en se rattachant avec joie à l'espoir qui pénétrait si subitement dans son âme.

— Oui, vous sauver de l'échafaud, Mademoiselle, — répondit Grumley. — Maintenant écoutez-moi un moment : que vous soyez innocente ou coupable, vous reconnaîtrez que les charges qui s'élèvent contre vous sont accablantes, et vous vous convaincrez également que c'est moi-même qui ai réuni l'ensemble des preuves qui se présentent d'une façon si terrible contre vous...

— Comment alors osez-vous vous proclamer mon ami ? — demanda Caroline avec amertume.

— Parce que je suis obligé de faire mon devoir aux yeux du public, — répliqua Grumley en soutenant, sans fléchir, le regard pénétrant que la jeune fille dirigeait sur lui, — bien qu'en particulier je puisse servir en ami qui me convient.

— Je vous comprends, — dit Caroline qui reprenait confiance. — Mais d'où vient l'intérêt que vous me portez ?... Je vous suis complètement étrangère...

— C'est vrai, mais Madame Brace m'a recommandé de faire tout ce que je pourrais pour vous...

— Madame Brace! — répéta Caroline avec un indescriptible dégoût. — Ah oui! je comprends... Elle craint le scandale, et elle voudrait conjurer ma colère, n'est-ce pas?

— Ne vous inquiétez pas des raisons qu'elle peut avoir, Mademoiselle, — s'écria Grumley, — qu'il vous suffise de savoir qu'elle a pris votre affaire à cœur... que le conseiller Sharply a été chargé de votre défense, et que je suis décidé à vous sauver, quoi qu'il arrive. Mais, afin que nos efforts puissent être couronnés par le succès, il faut que vous me promettiez de faire exactement ce que je vous dirai et d'agir fidèlement d'après mes indications.

— Et à ces conditions me garantissez-vous ma sécurité? — demanda Caroline vivement.

L'espoir était rentré dans son âme, et elle désirait ardemment vivre, non pour la vie en elle-même, mais pour réaliser les sombres projets de vengeance qu'elle nourrissait au fond de son cœur.

— Mademoiselle, — dit Grumley d'un ton ferme, décisif, et auquel il n'y avait qu'à se soumettre, — il faut vous renfermer dans la voie que je vais vous tracer, et alors je garantis votre sécurité... autrement je ne m'engage à rien.

— Dites-moi ce que je dois faire, — répondit la jeune fille, — et vous me trouverez obéissante et docile.

— En premier lieu, — reprit Grumley, — il ne faudra pas vous étonner si vous voyez mon second,

celui que vous voyez là, entrer dans le banc des témoins et dire tout ce qu'il sera possible de relever contre vous... attendu que c'est le devoir de notre profession... et d'ailleurs il est nécessaire que nous paraissions plutôt un peu acharnés après vous que trop doux, sans cela on nous soupçonnerait d'avoir prêté la main à ce qui se passera après et qui doit paraître être arrivé sans qu'il y ait une faute à nous reprocher.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, — dit Caroline.

— Mais vous comprendrez avant que la journée soit passée, ma chère, — reprit Grumley, — et vous bénirez votre heureuse étoile qui vous a fait tomber sur une aussi bonne créature que moi. Car je vous le dis, ce soir même vers neuf heures, vous serez libre... au large... et en sûreté... en dépit de toutes les charges qui s'élèvent contre vous en ce moment. Pour cela voilà ce qu'il faut que vous fassiez : quand tous les témoignages auront été entendus et que le magistrat vous demandera ce que vous avez à dire pour votre défense, vous devrez énergiquement protester de votre innocence.

— Et je suis en effet innocente ! — s'écria Caroline avec un mélange de fierté et d'indignation.

— C'est précisément avec ce ton-là qu'il faudra le déclarer devant le magistrat, Mademoiselle, — fit observer Grumley avec autant de froideur que s'il ne s'agissait que d'une simple répétition de théâtre.

— Son Honneur vous demandera alors quelles sont les preuves que vous avez à fournir à l'appui de ce que vous avancez... et le conseiller Sharply vous invitera probablement à réserver vos moyens de défense, attendu qu'il sera dans l'ignorance de mes projets ultérieurs. Mais vous parlerez hardiment et vous demanderez au magistrat de vous permettre de visiter la maison de Fore Street où le crime a été commis, en disant que là, devant les constables chargés de vous conduire, vous donnerez les preuves les plus convaincantes de votre innocence. Maintenant croyez-vous pouvoir dire tout cela d'un ton ferme, résolu, et avec un air d'innocence, vous comprenez?

— Assurément je le pourrai, — répondit Caroline, — et d'autant plus facilement, que je suis innocente. Oh! mon Dieu! je suis réellement, véritablement innocente... Si je mens, que la mort me frappe à l'instant... Mais continuez... Qu'aurai-je à faire ensuite?

— Je me charge du reste, — répondit Grumley. — Faites seulement ce que je vous ai dit... Faites-le bien, et je garantis que vous ne coucherez pas cette nuit dans la prison. Bien plus, — ajouta le chef constable, — je vous donnerai cinquante guinées; car Madame Brace, qui est une aimable dame, porte le plus vif intérêt à ce qui vous concerne... Mais faites-y bien attention... pas un mot qui fasse entrevoir vos idées de vengeance contre Madame Lind-

ley, ni contre Madame Brace, ni contre votre séducteur; tout cela ne pourrait que gâter votre affaire... et empêcher le magistrat de consentir à la demande que vous avez à lui faire. Mais nous voilà arrivés à la maison de Son Honneur.

Au moment où Grumley prononçait ces paroles, la voiture s'arrêta.

À l'époque dont nous parlons, il n'y avait pas de tribunal de police dans le quartier de Surrey, et en conséquence les prisonniers étaient amenés à la demeure particulière des juges de paix résidant dans ces districts. Ce fut donc à la résidence d'un magistrat local que l'affaire actuelle devait être examinée; mais Son Honneur possédait une grande pièce aménagée, quoique dans des proportions réduites, exactement comme le tribunal de Bow Street; cette salle était remplie par une foule compacte quand Caroline fut introduite, au moment juste où sonnait une heure. C'était l'heure que le magistrat avait indiquée pour prendre connaissance des charges réunies contre l'accusée.

Le conseiller Sharply était assis dans l'étroite stalle réservée pour l'avocat chargé de la défense, et il fit un petit geste de connaissance à Grumley au moment où cet agent escorta Caroline jusqu'au banc des accusés, dont elle gravit les degrés d'un pas ferme et avec une résolution qui impressionna d'une façon différente ceux qui étaient présents. Car dans une assemblée la majorité est toujours du côté de

ceux qui sont plus enclins à regarder l'humanité sous son mauvais que sous son bon côté; aussi, pour la majeure partie des spectateurs, la manière dont se présenta Caroline fut attribuée à l'audace du crime cherchant à simuler la fière assurance que donne l'innocence, tandis que la minorité, obéissant à des sentiments plus humains et après tout plus clairvoyants, se dit en secouant la tête : —

— Cette jeune créature est une victime et non une criminelle !

La prisonnière jeta un regard rapide autour de la cour pour reconnaître s'il s'y trouvait des figures qui lui fussent familières, et ses yeux s'arrêtèrent sur les deux servantes de la défunte Madame Lindley, qui étaient assises sur un banc avec l'un des constables qui l'avaient arrêtée le soir du meurtre.

L'enquête s'ouvrit par la demande faite par le greffier à la prisonnière de son nom, de son âge et de sa profession. A ces questions, elle répondit d'un ton ferme mais respectueux; et le conseiller Sharply se présenta comme chargé de sa défense.

Grumley, qui avait la direction des formalités de l'enquête, fit signe à l'une des servantes de la vieille femme d'entrer au banc des témoins, et cette femme, après avoir prêté serment, déposa dans les termes suivants : —

— J'ai été pendant douze ans au service de la défunte Madame Lindley. Elle recevait les jeunes femmes qui venaient passer dans sa maison le temps de

leurs couches. Mademoiselle Walters, la prisonnière, était l'une des pensionnaires de l'établissement depuis quelques semaines. On avait reconnu chez cette jeune femme des dispositions extraordinaires, et, quand le moment de sa délivrance fut proche, elle manifesta les plus mauvais sentiments envers Madame Lindley. Le chirurgien qui était chargé de lui donner des soins lui fit même des remontrances au sujet de l'irritabilité qu'elle montrait à l'égard de Madame Lindley.

En ce moment Caroline, qui avait tenu ses yeux baissés depuis le commencement de la déposition, releva tout à coup la tête et s'écria : —

— Oh ! si je pouvais expliquer à Votre Honneur les motifs qui me faisaient haïr et abhorrer Madame Lindley.

— Vous pourrez parler dans un instant, — dit le magistrat.

Caroline s'arrêta court, et, en regardant autour d'elle avant de ramener ses regards vers la terre, elle saisit le coup d'œil désapprobateur que lui lançait le conseiller Sharply ; le savant avocat avait été naturellement terrifié par l'immense préjudice que la prisonnière venait de se porter en avouant les sentiments de haine et d'horreur qu'elle nourrissait contre la défunte.

La servante continua sa déposition.

— Je crois qu'une querelle, qu'une dispute devait avoir eu lieu entre la défunte et Mademoiselle Wal-

ters, dans la soirée qui précéda celle du meurtre ; car ce soir-là Madame Lindley enferma Mademoiselle Walters dans sa chambre à coucher ; et, pendant toute la journée suivante, elle fut retenue prisonnière dans sa chambre. Je lui montai ses repas, et, chaque fois que je pénétrai dans sa chambre, je la trouvai en proie à une vive agitation ; elle portait violemment sa main à son front et elle murmurait de sombres menaces contre Madame Lindley et contre son séducteur. Mais elle ne dit pas qui était son séducteur et jamais je ne lui ai entendu prononcer son nom. Dans la soirée du meurtre, il était environ neuf heures, quand je montai le souper dans la chambre de Mademoiselle Walters. Je posai le plateau sur la table, je lui souhaitai une bonne nuit, et je sortis de la chambre. Conformément aux ordres formels que j'avais reçus de Madame Lindley, je fermai la porte à double tour. A onze heures moins un quart, Madame Lindley nous dit, à moi et à l'autre servante, que nous pouvions aller nous mettre au lit, mais qu'elle avait l'intention de veiller encore quelque temps. Nous lui souhaitâmes le bonsoir et nous la laissâmes dans le parloir. C'est la dernière fois que je l'ai vue vivante. Il était environ onze heures vingt minutes quand moi et ma camarade, qui couchions dans la même chambre, nous fûmes effrayées par un bruit soudain qui semblait monter rapidement du bas de l'escalier vers le haut de la maison ; en ouvrant la porte, nous entendîmes

le chat qui miaulait d'une façon lamentable, et l'idée nous vint qu'il se passait quelque chose qui n'était pas naturel. Nous descendîmes ensemble l'escalier, et, en passant devant la chambre de Mademoiselle Walters, nous en vîmes la porte toute grande ouverte; sans nous arrêter pour nous rendre compte de la raison pour laquelle elle était ouverte, nous continuâmes à descendre l'escalier, quand tout à coup nous nous trouvâmes en présence de Mademoiselle Walters, qui s'élançait hors du parloir comme une folle. En nous apercevant, elle poussa un cri et s'évanouit. Ma camarade resta auprès d'elle, tandis que j'entrai dans le parloir, et là je trouvai ma pauvre maîtresse assassinée et baignant dans son sang. Je donnai l'alarme, des constables vinrent, et Mademoiselle Walters fut arrêtée.

La déposition de l'autre servante confirma les détails donnés par sa camarade, et le chirurgien, qui avait soigné Caroline pendant son accouchement, déposa de l'irritabilité et des mauvaises dispositions qu'elle avait manifestées envers Madame Lindley dans cette occasion. Le même chirurgien avait examiné le corps de la femme assassinée, et il déclara que le coup fatal avait été porté avec un poignard à pointe acérée, qui avait pénétré dans le cœur de telle manière, que la mort avait dû être instantanée et que la victime n'avait pas dû même faire entendre une plainte.

Nous devons constater que le conseiller fit subir

un contre-interrogatoire, à chacun des témoins, avec toute l'habileté et tout le tact qui distinguait ce célèbre avocat, mais qu'il ne parvint pas à les mettre en contradiction sur aucun détail.

Grumley invita alors Mobbs à passer au banc des témoins et ce digne personnage déposa de la manière suivante : —

— Je me rendis dans Fore Street hier matin au point du jour, en exécution des ordres que j'avais reçus de mon supérieur (*le témoin désigne Grumley*) dans la maison de la victime. J'examinai la chambre qui avait été occupée par la prisonnière, Mademoiselle Walters; et je constatai que la porte avait été ouverte en déposant la serrure. Les vis avaient été enlevées et la serrure avait été très-proprement démontée. Il était évident qu'un couteau avait fait l'office de tourne-vis.

— Cette affaire, — dit le magistrat au moment où Mobbs quittait le banc des témoins, — aurait pu être portée hier devant moi, mais elle a été renvoyée à aujourd'hui pour donner aux constables le temps de réunir les preuves... Y a-t-il d'autres témoignages à entendre?

— Je pense que Votre Honneur en a suffisamment entendu pour renvoyer cette jeune fille devant les assises, — dit Grumley.

— Avez-vous quelques observations à présenter en faveur de votre cliente, Monsieur Sharply? — demanda le magistrat.

— Je réserverai la défense pour une autre occasion, Votre Honneur, — répondit le savant avocat.

— Alors Caroline Walters, avez-vous quelque chose à dire qui serait de nature à détruire les présomptions qui s'élèvent contre vous et à raison desquelles je dois vous renvoyer devant les assises pour y subir votre jugement?

La jeune fille lança un coup d'œil rapide du côté de Grumley, et le regard d'encouragement qui répondit au sien dissipa en un instant les soupçons qui lui étaient venus, en le voyant diriger d'une manière si ferme la constatation des preuves accablantes réunies contre elle.

— Je désire dire quelques mots, s'il plait à Votre Honneur, — dit-elle d'un ton ferme. Et, sans tenir compte des signes que lui faisait le conseiller Sharply pour l'engager à la prudence, elle continua d'une voix plus haute et plus résolue, mais qui n'avait rien perdu de son charme féminin. — Je désire proclamer devant Votre Honneur et devant toutes les personnes présentes que je suis innocente. Oui... je suis aussi innocente qu'un ange du Seigneur du noir forfait qui m'est imputé! Je n'ajouterai qu'un mot, qu'un seul mot, — continua-t-elle au milieu du silence profond qui s'était établi dans l'auditoire, — et c'est pour expliquer quelque chose qui ne doit pas faire plus longtemps l'objet d'un doute ou d'un mystère... Vous avez entendu déclarer que j'étais enfermée à clef dans ma chambre, chez Madame Lind-

ley? Mais ce n'était pas à raison d'une querelle qui serait survenue entre moi et elle, c'était parce que j'avais exprimé le désir... non, je dis plus, la ferme résolution de quitter son établissement. Madame Lindley, pour me retenir plus sûrement prisonnière, avait enfermé mes hardes et mon argent dans un meuble de son parloir. Quel parti me restait-il à prendre?... Je résolus de m'enfuir furtivement, et voilà pourquoi j'ai dévissé la serrure de ma chambre à coucher, voilà pourquoi je suis descendue au parloir dans le but de reprendre, dans l'armoire où ils étaient enfermés, mes hardes et mon argent. Le reste se devine aisément, car il ne vous sera pas difficile de comprendre quelle fut l'horreur dont je fus saisie à la vue du spectacle qui s'offrit à mes regards et qui me fit m'enfuir avec la rapidité, l'émotion et le trouble d'une coupable.

Caroline s'arrêta un moment, et le silence de mort qui régnait dans la salle d'audience ne fut pas interrompu.

— Mais j'ai déclaré que je suis innocente, et je puis prouver la vérité de ce que j'avance. — s'écria-t-elle tout à coup avec un redoublement d'énergie et une brusquerie qui impressionna d'une manière étrange tout l'auditoire. — Oui, fournissez-m'en les moyens et j'entreprendrai de prouver mon innocence, et cela en moins d'une heure.

— Que demandez-vous pour arriver à ce résultat? — demanda le magistrat.

— Je demande la permission de visiter la maison où le meurtre a été commis, — répondit Caroline.

— Et au constable, qui sera chargé de m'y accompagner, je m'engage à fournir la preuve si évidente que le forfait dont on m'accuse a été commis par un autre, que je suis sûre que Votre Honneur ordonnera immédiatement ma mise en liberté.

— Ne pouvez-vous fournir au constable des instructions suffisantes pour qu'il se transporte à la maison et qu'il obtienne les témoignages que vous voulez invoquer? — demanda le magistrat.

— Non, Votre Honneur, — répondit la jeune fille d'un ton résolu. — Il est absolument nécessaire que je m'y rende moi-même.

Le magistrat paraissait embarrassé, et il se consulta avec son greffier pendant quelques minutes; enfin, se tournant vers le chef constable, il dit à haute voix : —

— Eh bien, Monsieur Grumley, que pensez-vous de la singulière demande formulée par la prisonnière?

— Il ne m'appartient pas d'exprimer une opinion en présence de Votre Honneur, — répondit le constable avec déférence. — Mais, si Votre Honneur veut renvoyer la cause à demain matin, je n'ai aucune objection à présenter.

— Et pendant ce temps vous aurez conduit la jeune femme à la maison de Fore Street, — dit le magistrat d'un ton qui tenait le milieu entre une question et un ordre.

— Les instructions de Votre Honneur seront exécutées, — dit Grumley en rejetant habilement sur le magistrat la responsabilité de la mesure proposée, quoique ses observations eussent tendu à la faire adopter.

— Alors l'affaire est renvoyée à demain matin, à onze heures, — dit le magistrat en se levant de son fauteuil.

— Évacuez la salle d'audience! — cria l'huissier.

Pendant que les spectateurs s'écoulaient par la seule porte destinée au public, Caroline sortait par une autre et passait avec Grumley et Mobbs dans une chambre où quelques rafraichissements étaient préparés.

— Vous avez joué votre rôle admirablement bien, ma jeune demoiselle! — dit Grumley, — quoique vous vous soyez un peu écartée de la ligne que je vous avais recommandée... Mais néanmoins, vous avez atteint le but, et c'est le principal. Il est maintenant six heures, — ajouta-t-il en consultant la grosse montre d'argent qu'il tira de son gousset. — Comme le temps passe dans ces cours de justice, mon Dieu! Mais nous allons rester ici jusqu'à huit heures et demie environ, sous le prétexte de donner le temps à la foule de se disperser et puis nous nous rendrons tranquillement tous les trois dans Fore Street... Dites donc, ami Mobbs, pour quelle heure le bateau doit-il se tenir prêt?

— À neuf heures moins un quart, heure militaire, — lui fut-il répondu.

— Le bateau! — s'écria Caroline. — Est-ce à l'intention de mon évasion? S'il en est ainsi, où voulez-vous m'envoyer? — demanda-t-elle sous l'empire d'une vague terreur.

— Ne vous alarmez pas, Mademoiselle, — dit Grumley d'un ton rassurant. — Un bateau est en effet nécessaire pour la réalisation de nos plans, c'est un des accessoires de nos arrangements, mais il sera complètement à vos ordres, et vous pourrez descendre à terre à l'endroit qui vous conviendra. Et maintenant, trêve aux questions pour le moment. Mangez un morceau et calmez-vous... Allons, Mobbs, nous allons fumer une pipe et nous faire passer par le bec l'ale de Son Honneur, jusqu'au moment où il nous faudra agir.

Conformément à l'avis émis par Grumley, les deux constables s'installèrent auprès du feu, et, pendant qu'ils fumaient leurs pipes, Caroline tomba dans une profonde rêverie qui embrassa le passé, le présent et l'avenir.

CHAPITRE XI

L'ÉVASION

Au moment juste où l'horloge du palais archiépiscopal de Lambeth sonnait huit heures et demie, Grumley et Mobbs firent sortir Caroline par la porte de derrière de l'habitation du magistrat.

La jeune fille n'avait ni chapeau ni châle, attendu que ceux qui l'avaient emmenée précipitamment de la maison où le crime avait été commis n'avaient pas songé à lui faire prendre autre chose que les vêtements qu'elle portait; en conséquence, elle n'avait rien que ses vêtements ordinaires pour se protéger contre le vent froid de la nuit.

Ni Grumley ni Mobbs n'avaient remarqué cette circonstance jusqu'au moment où ils se trouvèrent à quelque distance de la maison du magistrat, et, en s'apercevant tout à coup que la jeune fille tremblait de froid et que ses dents claquaient violemment pen-

dant qu'elle marchait entre lui et son compagnon, Grumley s'écria : —

— Par le Dieu vivant ! voilà qui est par trop dur, la malheureuse créature tombe en défaillance.

— Pourquoi n'a-t-elle pas touché au pain et au fromage que Son Honneur avait ordonné de lui donner, — grommela Mobbs.

Caroline avait, en effet, refusé ce qui lui avait été offert dans la maison du magistrat.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, damnée brute, — s'écria Grumley, — je veux dire qu'elle tombe en défaillance par l'effet du froid.

— Oh ! ne songez pas à cela, — dit la jeune fille en croisant les bras sur sa poitrine, — quand nous serons arrivés là-bas, je me procurerai des vêtements plus chauds.

— Eh bien, alors, dépêchons, — fit observer Grumley en hâtant le pas.

Et, invitant Caroline à prendre son bras, il la fit marcher avec une vitesse qui eut bientôt rétabli la circulation de son sang.

En dix minutes, ils atteignirent Fore Street, et la porte de la maison leur fut ouverte par l'une des servantes qui avaient déposé le matin contre Caroline.

— Ah ! vous osez revenir dans la maison que vous avez plongée dans le deuil, Mademoiselle, — dit la domestique d'un ton d'amer reproche, aussitôt que la lumière vint éclairer le visage de Caroline.

— Taisez-vous... je suis innocente! — s'écria la jeune fille d'un ton si ferme, que la servante comprit qu'il se pourrait bien que ce fût la vérité qu'elle invoquait d'une façon si solennelle.

— Oui, silence, et laissez-nous faire ce que nous avons à faire, sans observations et sans injures, — dit Grumley. — Allons, fermez la porte extérieure. C'est bien. Dans quelle chambre avez-vous besoin d'aller, Mademoiselle? — demanda-t-il en s'adressant à Caroline.

— Dites dans la vôtre, — murmura Mobbs à son oreille, de manière à ce que la servante ne s'aperçût de rien.

— Dans la mienne, — dit Caroline, — et je désire y être seule avec les constables, — ajouta-t-elle de son propre mouvement.

— Bien! — murmura Mobbs.

— Eh bien! alors, montons, — dit Grumley. — Héhé la fille, prêtez-nous votre chandelle, — ajouta-t-il en prenant la lumière des mains de la servante. — Quel est le parloir où la vieille repose?

— C'est ici, — répondit Mobbs, en désignant une porte ouvrant sur le couloir où avait lieu cette conversation. — Mais je ne pense pas que vous ayez le désir de la voir?

— Non, en vérité, — répondit Grumley. — Allons, Mademoiselle, montrez-nous le chemin, s'il vous plaît, et, moi et mon camarade, nous allons vous suivre.

Caroline monta l'escalier, qui craquait d'une manière sinistre sous ses pieds et sous ceux des deux hommes qui montaient derrière elle. L'atmosphère qu'on respirait dans la maison était lourd et l'air était imprégné de l'odeur qui dénote habituellement la présence d'un cadavre. Les murailles elles-mêmes distillaient une humidité visqueuse qui collait aux doigts qui s'en approchaient.

Tout était silencieux dans la maison où ne résonnaient que les pas de la jeune fille et des deux constables, car toutes les femmes qui se trouvaient dans l'établissement au moment du meurtre avaient, dès le lendemain matin, cherché un autre asile.

Au bout de quelques minutes, Caroline arriva à la chambre qui avait été la sienne; les deux constables y entrèrent à la suite, et Mobbs referma la porte derrière eux.

— Maintenant que faut-il faire? — demanda Caroline, incapable de contenir plus longtemps son impatience de connaître les moyens d'évasion qu'on avait promis de lui fournir.

— Ne vous effrayez pas, Mademoiselle, — dit Grumley, — tout sera prêt dans un moment. Regardez dehors, Mobbs.

Mobbs ouvrit doucement la fenêtre et se pencha pour mieux voir. La nuit était très-noire, la marée était haute, et l'on entendait la Tamise rouler rapidement ses vagues sous la fenêtre.

Une vague terreur s'empara de Caroline, et ses

regards inquiets se portèrent de Grumley, qui était debout au milieu de la chambre, une chandelle à la main, à Mobbs, qui continuait à se pencher en dehors de la fenêtre.

— Tout va bien, — dit Mobbs en quittant la fenêtre et en avançant dans la chambre. — Le bateau est à une distance d'une douzaine de pas d'ici.

— Encore le bateau ! — s'écria Caroline en jetant un regard effrayé du côté de la fenêtre ouverte.

— Maintenant, jeune fille, — dit Grumley, se mettant tout à coup à parler vite et d'un ton résolu, — le moment de votre évasion est venu. Ne voyez-vous pas ce que nous avons fait déjà et ce qui vous reste à faire ? Vous avez amené ici moi et mon associé, sous le prétexte de nous fournir les preuves de votre innocence, et, pendant que nous regardons d'un autre côté, vous ouvrez rapidement la fenêtre, vous la franchissez et vous vous précipitez dans la Tamise !

— Oh ! horreur ! — s'écria Caroline en joignant les mains d'un air suppliant. — Voudriez-vous m'assassiner ?

— Ne faites pas la sotte, jeune fille, — dit Grumley d'un ton qui la fit revenir à elle à l'instant. — Je vous disais donc que vous vous jetez par la fenêtre, sans donner à moi et à Mobbs le temps de vous sauver. Demain tout Londres croira que vous avez préféré le suicide à la mort par la main du bourreau ; mais personne, sauf les gens peu nombreux qui sont dans le secret, ne se doutera qu'un bateau est là

tout prêt sous la fenêtre, et que ce sera l'affaire d'un instant pour ceux qui le montent de vous saisir quand vous reparaitrez à la surface et de s'éloigner à force de rames quand ils vous auront recueillie. Nul ne se doutera non plus que, dans ce même bateau, il y a un déguisement consistant non-seulement en d'autres vêtements, mais dans une teinture qui vous permettra de changer la couleur de votre teint.

— Ah! maintenant, je vous comprends, Monsieur Grumley, et je vous remercie, mon Dieu, je vous remercie bien sincèrement! — s'écria Caroline en prenant la main de Grumley et en la pressant chaleureusement dans les siennes, comme si elle avait trouvé dans cet homme l'affection d'un père.

— Bien!... bien!... Mademoiselle, je désire que vous soyez heureuse, et que vous ayez bien soin de ne pas vous faire reprendre : c'est le principal, — dit le chef constable. — Mais, à propos, voilà cinquante guinées que Madame Brace vous envoie...

— Gardez-les pour vous, — dit Caroline, en repoussant doucement la bourse que le constable lui tendait et s'efforçait de lui faire prendre.

— Non, non, Mademoiselle, je vous remercie bien tout de même, — dit-il, — je suis juste et honnête à ma façon, et j'ai été bien payé pour toute cette affaire...

— Non, pour rien au monde, je ne voudrais rece-

voir cet argent, puisqu'il vient de Madame Brace! — s'écria Caroline d'un ton tout à fait décidé, — et maintenant adieu!

Alors Caroline s'approcha de la fenêtre et jeta un regard pénétrant à travers la profonde obscurité qui régnait sur la Tamise; néanmoins elle aperçut le bateau, elle vit même un visage tourné de son côté, et, confiante dans les assurances qui lui avaient été données par Grumley, elle franchit l'appui de la fenêtre, et, retenant sa respiration pour ne pas pousser un cri, elle s'élança avec courage.

L'eau rejaillit bruyamment; un instant après, on entendit le bruit des rames; Grumley et Mobbs n'attendirent pas davantage, et, ouvrant la porte avec fracas, ils s'élancèrent hors de la chambre en criant avec un accent de terreur parfaitement imité: —

— Elle s'est noyée!... elle s'est noyée!...

CHAPITRE XII

LE PRIEURÉ DE BELLENDEN

Nous devons maintenant changer le lieu de l'action pour quelques instants et introduire le lecteur dans cette noble maison où, comme Woodfall l'avait annoncé avec tant de confiance, Rose reçut un cordial accueil, et où elle trouva un asile.

A l'époque dont nous parlons, le Prieuré de Belenden était une des curiosités les plus remarquables du West End de la métropole, non-seulement au point de vue architectural, mais encore à raison de sa grande antiquité. Il se dressait à peu de distance à l'ouest d'Edgeware Road, et ses jardins étaient enclos par un grand mur dont le revêtement extérieur était formé avec des cailloux; au milieu de cette rude et grossière clôture, se trouvait un porche gothique dont la porte massive était garnie de gros clous, et une forte chaîne de fer, terminée par un

pied de daim, pendait à l'un des côtés de cette imposante entrée.

Ce porche franchi, on pénétrait dans un grand jardin magnifiquement entretenu, et dont le dessin moderne présentait un contraste frappant avec le style moyen âge des spacieux bâtiments qui en occupaient le centre. Sur une petite pièce d'eau, entourée de grottes pittoresques, se distinguaient deux beaux cygnes et un grand nombre d'oiseaux aquatiques d'espèces rares et étrangères.

Le Prieuré lui-même était un grand édifice composé de nombreux corps de logis d'architectures diverses, selon les différentes époques auxquelles ils avaient été ajoutés à la construction primitive. Le bâtiment formant façade était de construction comparativement moderne, il était élevé de trois étages, et les fenêtres hautes, mais étroites, s'ouvraient chacune sur un balcon rempli d'arbustes toujours verts. La principale entrée consistait en une grande porte en chêne, à deux battants, ouvrant sous un portique auquel on accédait par une rampe d'escalier composé d'une douzaine de marches; la grande salle de marbre était ornée de trophées d'armes et de statues. Le parapet qui surmontait la façade était crénelé et à chaque angle s'élevait un petit toit pointu couvert en ardoises.

Ce bâtiment avait vue sur Edgeware Road; mais l'aile gauche du Prieuré était la plus ancienne et celle qui avait le mieux conservé son aspect monas-

tique, avec ses murs massifs, ses hautes fenêtres profondément enfoncées, ses portes basses et ses toits élevés et pointus. L'aile du nord n'avait que deux étages et rappelait le style d'architecture du temps d'Élisabeth. Vers l'ouest, se trouvait une succession confuse de vieilles tours, de constructions de bois, une portion du cloître, et de spacieuses écuries.

Un aussi vaste ensemble de constructions, assez mal reliées entre elles, avait nécessairement de nombreuses portes ouvrant sur les jardins, et était desservi par de nombreux passages et un grand nombre d'escaliers; mais l'intérieur était très-bien distribué et les pièces de l'habitation principale étaient meublées dans le style moderne approprié, avec autant de goût que possible, à l'architecture particulière des fenêtres avec leurs profondes embrasures et des hautes cheminées. Le Prieuré était donc une résidence où l'élégance et la splendeur étaient heureusement combinées pour assurer un luxueux confort sans détruire l'effet produit sur l'imagination par la majestueuse grandeur des constructions elles-mêmes.

Tel était le Prieuré de Bellenden, dont les premières fondations remontaient, disait-on, au règne de Richard I^{er}. Depuis les premiers temps de son existence, il avait appartenu à la famille Bellenden, dont l'origine était plus ancienne encore, car son arbre généalogique la faisait descendre d'un des aventuriers Normands venus en Angleterre avec

Guillaume le Conquérant. Mais, bien que le Prieuré fût resté pendant tant de siècles entre les mains des Bellenden, des alliances avec une autre famille, également ancienne, celle des Montgomery, avaient donné naissance à des prétentions litigieuses au sujet de la propriété du domaine lui-même et de ses dépendances, et les procès avaient commencé une trentaine d'années avant l'époque où s'ouvre notre récit. Il y avait aussi, dans le comté de Warwick, des propriétés domaniales appartenant depuis des siècles à la famille Bellenden, qui donnaient lieu, de la part de la famille Montgomery, à des prétentions plus dangereuses encore que celles que soulevait le Prieuré. Nous aurons à revenir plus tard sur ce sujet, en entrant dans de plus grands détails; pour le moment, nous nous bornerons à dire que c'était la Marquise de Bellenden qui possédait le Prieuré.

Cette dame était alors dans sa trente-septième année et elle était renommée pour sa beauté, ses nobles qualités et sa bonté. Un coup d'œil rétrospectif sur son histoire est nécessaire pour l'intelligence des événements postérieurs. Elle appartenait à la famille Montgomery, et, restée orpheline en bas âge, elle fut confiée aux soins d'une tante, femme ambitieuse et intrigante, qui résolut d'assurer à sa nièce une brillante position au moyen d'un bon mariage. Aussi, à peine avait-elle atteint sa dix-septième année, que la belle Laura reçut l'ordre d'accueillir la recherche du Marquis de Bellenden, vieillard qui

comptait soixante-deux hivers ! Une scène triste, terrible même, se passa alors entre l'orpheline et sa tante, la Douairière de Montgomery, et, quoique personne n'eût été présent à cette scène, le bruit courait que Laura s'était jetée aux pieds de sa tante et qu'elle lui avait fait l'aveu qu'elle était déjà engagée par les liens d'une autre affection. Quelles que fussent les raisons que Laura put faire valoir pour se défendre du mariage qui lui était proposé, ce qu'il y a de certain, c'est que la Comtesse Douairière de Montgomery fut inexorable, et qu'il fut déclaré à la malheureuse Laura que des raisons de famille de la plus haute importance rendaient indispensable le terrible sacrifice qu'on exigeait d'elle, attendu que cette nouvelle alliance entre les deux familles devait mettre fin au procès qui durait déjà depuis dix années. En somme, Laura fut traînée à l'autel, et la jeune créature de dix-sept ans devint la femme du vieillard de soixante-deux ans ! La lune de miel, s'il exista une lune de miel, fut passée dans les domaines du comté de Warwick, et le Marquis ramena sa nouvelle épouse au Prieuré. Mais il ne survécut pas longtemps à l'union inégale à laquelle il avait contraint sa jeune victime, et sa mort, qui survint d'une façon subite, sembla comme le châtement de la cruauté avec laquelle il avait broyé toutes les plus pures affections de son jeune cœur. Le médecin de la famille déclara que sa mort était le résultat d'une apoplexie, et les restes du dernier Lord Bellenden furent trans-

portés en grande pompe dans le comté de Warwick et ensevelis dans les caveaux de la vieille église où reposaient ses aïeux.

La mort du Marquis de Bellenden, sans descendance mâle, fit revivre immédiatement le procès relatif à l'héritage de ses domaines. Néanmoins, la Marquise en conserva la possession, contre les prétentions de ses adversaires, qui étaient les descendants mâles de la famille de Montgomery, dont elle était elle-même issue. Vainement, la Comtesse douairière fit-elle tous ses efforts pour arriver à un arrangement amiable avec sa nièce, la jeune veuve se montra inébranlable dans ses refus, car elle n'oubliait pas qu'elle avait été bassement sacrifiée dans le plus important des événements de la vie d'une femme, et elle ne voulait pas que ceux qui avaient fait d'elle la victime de leur égoïsme, pussent arriver à leurs fins. Le temps passa, les années se succédèrent, et le procès suivit lentement son cours devant ce tribunal de l'inquisition moderne, qu'on appelle la Cour de Chancellerie. La Comtesse Douairière de Montgomery se lassa de faire d'inutiles ouvertures à sa nièce, ou sa fierté l'empêcha de les renouveler, et, à l'époque où nous présentons la Marquise de Bellenden aux lecteurs, elle était veuve depuis vingt ans, elle était toujours en possession du Prieuré et des domaines du comté de Warwick; la vieille Douairière existait encore, et le procès était toujours fort loin d'arriver à une solution.

La Marquise de Bellenden avait alors trente-sept ans, et, pendant son long veuvage de vingt années, elle n'avait pas un seul jour quitté ses vêtements de deuil. La ténacité dont elle faisait preuve à ce sujet était des plus remarquables, des plus inexplicables. Que ce fût l'effet de la persistance de ses regrets pour le sexagénaire qui avait été son mari pendant quelques mois, jamais un seul instant, elle n'avait eu la prétention de le faire croire. En réalité, elle ne l'avait jamais aimé, elle avait été enchaînée à lui, contre son inclination, en dépit de ses plus ardentes prières : il était donc évident qu'elle devait ne pas le regretter du tout. Le respect dû à sa mémoire ne pouvait pas non plus fournir l'explication de sa persévérance à porter son deuil, et, par conséquent, il y avait là un mystère, dont elle gardait le secret pour elle seule.

Riche, belle, accomplie, d'une réputation que le souffle de la médisance n'avait jamais effleurée, la Marquise de Bellenden avait naturellement reçu bien des offres de mariage, pendant la durée de son long veuvage ; mais toutes avaient été repoussées, et cependant dans le nombre il y en avait qui semblaient ne pas pouvoir être accueillies par un refus.

Lorsqu'une de ces occasions se présentait et qu'on la pressait de changer sa condition, elle jetait tristement, mais sans hypocrisie, ses regards sur ses vêtements de deuil, et elle disait qu'elle avait fait

vœu de les porter jusqu'au moment où elle descendrait dans la tombe.

De sa personne, la Marquise de Bellenden était une femme qui ne pouvait manquer d'inspirer un sentiment d'intérêt, même à ceux qui sont le moins accessibles aux séductions du beau sexe. Elle était grande, bien faite, avec une légère tendance à l'embonpoint, et elle se distinguait par tant d'élégance et de grâce que chacun de ses mouvements avait un charme tout particulier. Son buste était développé dans de ravissantes proportions, la ligne courbe que décrivaient ses épaules était admirable, et ses bras, quoique robustes, étaient d'une forme exquise et d'une blancheur éblouissante; mais un corsage montant et de longues manches cachaient sa superbe poitrine et ses bras polis comme l'ivoire; néanmoins la beauté de son cou et la forme parfaite de ses mains blanches comme la neige, aidés par la coupe de sa robe noire qui dessinait les riches contours de sa taille, suffisaient pour fournir à l'imagination l'idée des charmes que sa modestie dérobait aux regards.

Le visage de la Marquise de Bellenden était très-beau, et sa beauté était si bien conservée, qu'en dépit de ses vêtements de deuil, qui ne contribuaient pas à lui donner une apparence de jeunesse, elle ne paraissait pas avoir plus de trente ans. Ses yeux étaient grands et d'un bleu limpide plein de douceur; ses cheveux, qu'elle portait en bandeaux et que son

bonnet de veuve strictement ajusté ne parvenait pas complètement à cacher, étaient d'un châtain foncé; sans être d'une abondance luxuriante, ils étaient brillants et la lumière s'y jouait avec éclat; ses dents étaient blanches comme l'ivoire, admirablement rangées, et la couleur vermeille de ses lèvres était si fraîche, qu'un admirateur du beau sexe devait être irrésistiblement amené à penser que c'était une grande pitié qu'il ne fût plus permis d'y cueillir une ample moisson de tendres baisers.

Les manières de la Marquise de Bellenden n'étaient ni trop élégantes pour être cordiales, ni trop raffinées pour être engageantes; assurément, elles étaient élégantes et raffinées, mais sans ce glacial formalisme, cette froide réserve, cette hauteur cérémonieuse qui semblent calculer le degré de politesse et de froide contrainte qu'il faut montrer pour tenir les gens à distance. Lady Bellenden savait parfaitement manifester cette gracieuse condescendance qui met les inférieurs à leur aise, et se montrer pleine d'une affable amabilité avec ses égaux, et, quoique ses traits fussent toujours empreints d'une expression de mélancolie, néanmoins elle était chère à ses amis comme à ceux qui n'étaient pour elle que de simples connaissances.

Telle était la Marquise de Bellenden, telle était la femme à laquelle Woodfall avait présenté Rose.

Comme il l'avait prédit, l'accueil que reçut la pauvre jeune fille de cette bienveillante dame fut

cordial, on ne peut plus cordial. Une élégante chambre fut assignée à Rose dans l'aile gauche du Prieuré, et, quand elle s'éveilla le lendemain matin, une marchande de modes, apportant avec elle une grande quantité de vêtements tout faits, fut introduite auprès d'elle. L'orpheline se trouva ainsi pourvue d'un habillement convenable pour son usage immédiat, et les mesures furent prises et les ordres donnés pour tout ce qui était nécessaire pour compléter sa toilette.

Dans l'après-midi, Woodfall vint faire visite à la Marquise et s'informer de l'état de la santé de Rose. Sa Seigneurie insista pour qu'il restât à dîner, et, pendant que la pauvre Caroline subissait son interrogatoire devant le magistrat de Lambeth, Rose causait avec la Marquise et le jeune artiste dans un élégant salon du Prieuré.

CHAPITRE XIII

L'AMOUR D'UN CONSTABLE

Les horloges du West End sonnaient onze heures, quand Grumley et son fidèle Mobbs s'arrêtèrent à la porte de l'établissement de Madame Brace.

— Maintenant je vais vous souhaiter une bonne nuit, mon vieux camarade, — dit le chef constable à son factotum, — attendu que j'ai promis de rendre visite à Madame Brace, et de lui faire connaître si la jeune fille avait réussi à s'échapper. En outre, — ajouta Grumley en baissant le ton au diapason d'un simple murmure, — cette Madame Brace est diantrement belle femme, et je ne suis pas fâché de passer une heure avec elle.

— Eh bien, alors, je vous souhaite bonne chance, Monsieur Grumley, — dit Mobbs, — nous nous trouverons demain matin au bureau. Bonsoir!

— Bonsoir! — répéta Grumley, qui frappa à la

porte pendant que Mobbs s'éloignait à la hâte dans la direction de sa demeure.

Presque immédiatement la discrète femme de chambre de Madame Brace, Henriette, vient ouvrir auchefconstable, et elle l'introduisit dans le parloir, où la marchande de modes attendait son arrivée avec impatience.

Henriette se retira, et au moment où la porte se refermait, Madame Brace s'écria vivement : —

— Quelles nouvelles?... Avez-vous réussi?...

— Tout a été comme sur des roulettes, — lui répondit immédiatement le constable, qui vit bien qu'elle était travaillée par l'inquiétude.

— Caroline est en liberté? — s'écria-t-elle.

— Aussi libre que vous et moi, Madame, — répondit-il, — et elle doit être aussi en sûreté que nous le sommes, si elle a fait bon usage du déguisement que j'avais préparé pour elle.

— Ce qu'elle a fait, sans aucun doute, — fit observer Madame Brace, dont la poitrine était déchargée d'un grand poids par la nouvelle qui lui était donnée. — Mais, je vous prie, asseyez-vous, et servez-vous selon votre goût, — dit-elle en lui montrant un siège et en dirigeant ses regards vers la table sur laquelle étaient posés des flacons de vins et de spiritueux.

— Merci, Madamel — dit Grumley. — Avec votre permission je vais me préparer un grog chaud pour me réchauffer l'estomac.

— Faites, — répondit Madame Brace, — et contez-moi tout ce qui s'est passé.

— Les choses ont été conduites aussi adroitement que possible, — dit Grumley; et après avoir pris deux ou trois gorgées de la boisson qu'il s'était préparée, et avoir fait claquer sa langue contre son palais, en signe de satisfaction, il continua ainsi : — Dès le principe je savais que les charges qui s'élevaient contre elle étaient si accablantes, qu'il était impossible de la tirer d'affaire par les moyens naturels, et c'est ce que je vous avais déjà dit hier au bureau de Bow Street. Aussi j'avais mon plan tout tracé pour la sauver à l'aide d'un stratagème. Pour arriver tout de suite au fait, j'avais résolu qu'elle demanderait la permission de se rendre à la maison de Fore Street, dans le but de fournir la preuve de son innocence, et une fois là, j'étais déterminé à l'inviter à se jeter de bonne grâce par la fenêtre, ou, en cas de refus, à l'y jeter moi-même.

— Grand Dieu ! — s'écria Madame Brace en faisant un effort pour respirer, — vous ne voulez pas dire... c'est-à-dire... vous ne voulez pas me faire croire que vous... que vous l'avez assassinée ?

— Il n'y avait pas de nécessité à cela, Madame, — répondit Grumley, — la fenêtre, vous le savez peut-être, donne sur la Tamise, et mon plan était d'avoir un bateau tout prêt pour recueillir la jeune fille quand elle reparaitrait à la surface, et dans ce

bateau un déguisement qu'elle mettrait immédiatement.

— Et ce plan extraordinaire a été réalisé? — demanda Madame Brace en frissonnant encore à la pensée de la pauvre Caroline luttant contre le courant rapide de la rivière.

— Il a été réalisé, et avec un succès triomphant, comme on l'annonce dans les affiches de spectacle, — répondit Grumley. — Mademoiselle Walters a effectué son saut périlleux avec le courage d'un plongeur et la légèreté d'un chat, et elle a été immédiatement recueillie dans le bateau. Alors moi et mon homme, nous nous sommes élancés hors de la chambre, nous avons donné l'alarme, en ayant l'air tout abasourdis par cet effroyable événement; nous nous sommes empressés de nous procurer une barque, nous avons ordonné au batelier d'explorer les deux rives du fleuve dans tous les sens. Naturellement nous n'avons trouvé aucune trace de la jeune fille, et, en désespoir de cause, nous avons renoncé à prolonger nos recherches.

— Et l'impression sera qu'elle s'est noyée? — demanda Madame Brace.

— Précisément, ma chère dame, — répondit Grumley, en jetant des regards amoureux sur la marchande de modes, tout en dégustant son grog. — Les journaux feront un long et pathétique récit de l'affaire, et dans le fait, la chose paraîtra assez naturelle. Une jeune fille réduite au désespoir se voit

sûre d'être envoyée devant les assises... Si elle passe en jugement, elle sait qu'elle sera reconnue coupable... Si elle est reconnue coupable, elle est bien convaincue qu'elle sera pendue... et pour échapper à cette perspective peu agréable, elle imagine le tour de se faire conduire dans Fore Street, où elle sait trouver un moyen de suicide, attendu que la Tamise coule sous les fenêtres. Voilà toute l'affaire dans une coquille de noix, et c'est une histoire tout à fait pathétique et intéressante.

— Mais ne serez-vous pas compromis? — demanda Madame Brace.

— Pas le moins du monde, — répondit Grumley, avec un rire malicieux, — j'ai trop bien pris toutes mes précautions pour laisser une porte ouverte au moindre soupçon contre moi. Quand j'ai été chercher la jeune fille à la prison aujourd'hui, un peu avant une heure, j'ai eu soin de dire au porte-clés, d'un air indifférent, qu'il était certain qu'elle serait renvoyée devant les assises, attendu que j'avais réuni des preuves accablantes contre elle. Aussi je suis bien certain qu'il ne me croira pas du tout bien disposé pour elle. Et puis, j'ai en réalité produit des témoignages terribles contre elle, et j'ai été le premier à demander au magistrat de l'envoyer devant les assises, avant que lui ni son greffier eussent exprimé leur opinion à ce sujet. Bien plus, quand Mademoiselle Walters a demandé la permission de visiter la maison de Fore Street, je n'ai rien dit pour appuyer sa demande,

au contraire, j'ai fait retomber sur le juge toute la responsabilité de sa décision. En somme, j'ai si bien conduit mon jeu, qu'il est impossible que je sois blâmé.

— Pas même de l'avoir laissée tromper votre surveillance, pendant qu'elle était sous votre garde? — dit Madame Brace.

— Bien certainement non, — s'écria Grumley. — Supposez que nous l'ayons laissée s'enfuir pendant le trajet de la résidence du magistrat à la maison de Fore Street, alors certainement on pourrait dire que nous nous sommes laissé corrompre, ou que nous nous sommes rendus coupables d'une impardonnable négligence. Mais quand nous avons amené la jeune fille dans la maison, qui aurait pu se douter qu'elle ouvrirait la fenêtre et qu'elle se précipiterait dans la Tamise qui coule au-dessous? Vous voyez bien la différence, Madame?

En faisant cette question, il cligna de l'œil d'un air fin.

— Je comprends maintenant parfaitement toute la force et toute la portée de vos précautions, — dit la marchande de modes. — Et pendant l'enquête, il n'a été rien dit qui soit de nature à compromettre...

— Vous et votre établissement, Madame? — s'écria Grumley, qui s'était aperçu que Madame Brace hésitait à finir sa phrase. — Pas un mot, pas une syllabe, je puis vous l'assurer. En réalité, j'ai mis empêchement à tout cela, ma chère Madame,

pendant que je conduisais la jeune fille à la demeure du magistrat.

— Ah ! elle a fait entendre des menaces alors ? — s'écria Madame Brace, sur le ton de l'interrogation, car elle était bien inquiète de savoir jusqu'où avaient été les révélations faites par Caroline.

— Dame !... elle a menacé de dire pas mal de choses, Madame, — dit Grumley, en jetant sur la marchande de modes des regards si significatifs dans leur grossièreté, que Madame Brace commençait à se sentir choquée et presque alarmée. — Mais il est inutile de vous tourmenter à ce sujet, ma chère créature, — ajouta le constable.

— Oh ! non, pas du tout, — s'écria Madame Brace. — Mais je vais maintenant vous remettre la seconde moitié de la récompense promise, — dit-elle en se levant de son siège.

Pendant qu'elle traversait la chambre pour ouvrir le pupitre qui était placé sur une table contre le mur, Grumley la suivit des yeux, et le bruissement de sa robe de soie, le regard qu'il jeta sur le bas de sa jambe robuste mais bien faite, et sur ses pieds cambrés, l'éclat de son cou blanc et de ses bras nus éclairés par la lampe, et le bonnet coquet qui coiffait si admirablement la marchande de modes, tout cela produisit un effet indescriptible sur Grumley, et son sang, enflammé par des désirs lubriques et par le puissant breuvage qu'il venait d'absorber, se mit à bouillonner dans ses veines.

Madame Brace prit dans son pupitre un certain nombre de banknotes, et quand elle revint s'asseoir à sa place, elle fut frappée tout d'abord et plus sérieusement alarmée encore, par l'expression de physionomie avec laquelle Grumley la regardait; et quoiqu'elle eût trop d'expérience pour ne pas savoir lire dans tous les regards les indices des passions éveillées dans l'âme d'un homme, néanmoins sa vanité se refusait à croire que ce grossier constable, mal vêtu et mal appris, pût aspirer à voir ses tendres hommages accueillis avec complaisance.

— Voilà votre argent, Monsieur Grumley, — dit-elle en affectant un sourire aimable et protecteur; et pour lui faire comprendre qu'elle le considérait comme un inférieur qu'elle payait à raison de ses services, elle ajouta : — et c'est réellement de l'argent bien gagné; j'ai tout lieu d'être extrêmement satisfaite de votre conduite, il m'eût été impossible d'employer un meilleur agent,

— Je suis heureux que vous soyez satisfaite, ma chère créature, — répondit le constable en pressant la main qui lui tendait les banknotes, en accompagnant cette action de regards passionnés.

Madame Brace retira vivement sa main et prit un air sévère et offensé, qui n'échappa pas à Grumley; mais il ne fit qu'en rire, et il se mit tranquillement à compter les banknotes.

— Le compte est parfaitement exact, — s'écria-t-il, après avoir procédé méthodiquement à cette vé-

rification ; et lorsqu'il eut empoché la somme, il dit, en regardant la marchande de modes en plein visage : — vous êtes une très-belle femme... une très-belle femme, — répéta-t-il ; — et je ne sais pas de femme qui ait produit sur moi une aussi forte impression que vous... En réalité, je suis tout sens dessus dessous, que Dieu me confonde si ce n'est pas la vérité !

— Monsieur Grumley, vos paroles me surprennent, — dit la marchande de modes, dont les joues étaient écarlates. — Mais elles ne peuvent être que le résultat d'une plaisanterie, — s'écria-t-elle tout à coup, en recouvrant sa présence d'esprit, et en se forçant à sourire.

— Jamais, je vous jure, je n'ai été moins disposé à plaisanter, ma chère créature, — s'écria Grumley. — J'ai le diable au corps, le feu de l'enfer me brûle les veines et me pousse à tout ce qu'il y a de plus désespéré ; aussi...

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? — s'écria la marchande, en se levant de son siège tout effrayée, car le constable la dévorait des yeux avec une ardente concupiscence.

— Je veux dire, chère et belle créature, — dit Grumley en se levant également de sa chaise, et en étendant les bras vers elle, — qu'il me faut et que j'aurai un baiser, quand je devrais le payer de ma vie !

Et avant que Madame Brace eût pu opposer la moindre résistance, ou même fait entendre un seul

mot de remontrance, elle était saisie par les bras herculéens du constable, qui appuyait rudement ses lèvres sur la bouche vermeille de la marchande de modes.

— Voulez-vous me laisser, maintenant? — dit-elle, quand enfin il se décida à lui rendre la liberté de parler.

Et tremblante de tout son corps, le visage couvert d'une mortelle pâleur, malgré la légère couche de rouge, à l'aide de laquelle elle ravivait les fraîches couleurs de ses joues, elle alla s'appuyer sur la tablette de la cheminée.

— Vous laisser! non, de par le ciel, je ne partirai pas d'ici avant demain matin! — s'écria Grumley, que le contact des lèvres de la marchande de modes avait rendu fou, et qui brûlait du désir de la presser de nouveau contre sa poitrine.

— C'est une insolence... insupportable... intolérable!... — s'écria Madame Brace, dont les yeux égarés trahissaient la crainte et l'horreur qu'elle éprouvait, en lisant sur la physionomie du constable l'expression des instincts de bestiale férocité qui dominaient son âme.

Par un mouvement soudain elle étendit la main vers le cordon de la sonnette.

Mais Grumley, prévenant ce mouvement, la saisit de nouveau dans ses bras et réussit à imprimer une douzaine de baisers sur ses lèvres frémissantes de rage et sur ses joues brûlantes d'indignation.

Accablée par l'intolérable dégoût qu'elle ressentait pour ces odieuses caresses, et par les terribles appréhensions qu'elle éprouvait à la vue du monstre horrible dont les regards lascifs et l'audace confondaient son esprit, la marchande de modes tomba haletante et épuisée sur un siège.

— Écoutez-moi, maintenant, — s'écria Grumley, dont la respiration était brûlante, et dont la langue était desséchée par l'ardeur de ses désirs. — J'ai un caprice pour vous, et je suis déterminé à satisfaire ma fantaisie. Je sais que vous n'êtes pas farouche à l'excès. Je sais aussi qu'un homme passant la nuit dans votre maison n'est pas chose rare. Ainsi donc, ne faisons pas tant de façons...

— Ah! — s'écria la misérable Madame Brace, à laquelle l'excès de son désespoir avait rendu la parole. — Cette ingrate Caroline m'a traînée dans la boue, moi et mon établissement. Je comprends tout maintenant!

— Eh bien! oui, elle m'a fait connaître quelques bonnes vérités, ma chère créature, mais elle ne m'en a pas appris beaucoup plus que ce que j'avais antérieurement deviné. Car, dès le moment où vous m'avez emmené avec vous devant le Prince, quand j'ai vu tout l'intérêt particulier qu'il vous portait, quand je l'ai trouvé si anxieux de voir les jeunes filles hors d'affaire... Oh! oh!... me suis-je dit à moi-même...

— Assez! assez! — s'écria Madame Brace d'un

ton presque suppliant. — Dites-moi la somme que vous exigez pour partir d'ici à l'instant.

— Mon Dieu, mon cher cœur, — répliqua Grumley, — quelle âme mercenaire me supposez-vous! Mais je serai honteux de recevoir un seul souverain de plus de vos mains que je ne veux que couvrir d'innombrables baisers.

— N'ayez pas l'audace de m'approcher, ou je donne l'alarme dans la maison!... — dit Madame Brace d'un ton rapide, et en serrant ses mains fermées avec tant de force que ses ongles lui entraient dans la chair.

— Mon cher ange, un gaillard accoutumé à avoir affaire aux voleurs et aux vagabonds ne peut guère se laisser effrayer par la colère d'une jolie femme, — dit Grumley. — Ainsi donc, assez de paroles inutiles, elles ne font que retarder mon bonheur, et je suis résolu à passer la nuit ici...

— Mon Dieu!... Est-ce possible? — gémit Madame Brace, en se renversant sur le dossier de sa chaise.

Mais avant qu'un mot de plus eût été prononcé, la porte s'ouvrit précipitamment, et Henriette, la femme de chambre, entra.

— Qu'y a-t-il, — s'écria Madame Brace tout à coup rappelée à elle-même par l'apparition subite de sa fidèle servante.

— Une personne désire vous voir, Madame, bien plus elle insiste pour être introduite auprès de vous, — répondit Henriette. — Cette femme n'admet pas la possibilité d'un refus...

— Mais qui est-ce? — s'écria Madame Brace, rassurée contre la crainte qu'elle avait eue d'abord, que ce ne fût son mari qui demandait ainsi à l'entretenir.

— C'est cette femme, vous savez bien, Madame, celle qui est venue un matin vous apporter une lettre, pendant que vous étiez en conversation avec Lord Florimel, vous vous souvenez, — ajouta la femme de chambre, qui hésitait à parler à cause de la présence de Grumley.

— Je viens m'expliquer en personne, — dit une voix de l'autre côté de la porte.

Immédiatement une femme, vêtue très-simplement, pénétra dans la chambre.

— Potence!... par Dieu!... — s'écria Grumley, en s'élançant sur elle.

Une exclamation de surprise et de terreur échappa à Élisabeth Marks, car c'était elle en effet, et elle fit des efforts désespérés pour échapper à l'étreinte vigoureuse du constable; mais celui-ci lui serrant les poignets avec violence, la fit presque tomber à genoux, et s'écria d'un ton farouche : —

— Restez tranquille, ou il vous arrivera malheur.

La femme, réduite à l'impuissance, n'essaya plus d'opposer la moindre résistance.

CHAPITRE XIV

UN COMPROMIS

Madame Brace n'avait pas manqué de reconnaître Élisabeth Marks, à l'instant où ses regards étaient tombés sur le visage pâle, mais qui était loin d'être désagréable, de cette femme qu'elle savait être la maîtresse de son mari. Ici nous devons faire remarquer que Potence n'était pas vêtue de ces habillements de deuil qu'elle avait coutume de porter, elle avait quitté ce costume qui la rendait trop facile à reconnaître, depuis qu'elle avait été impliquée dans l'affaire de l'évasion de Joe Warren de la prison de Newgate. Néanmoins, comme le voile qui cachait son pâle visage était levé, Madame Brace l'avait immédiatement reconnue, et une mortelle terreur s'était emparée d'elle quand elle avait vu Grumley fondre sur Potence et la faire sa prisonnière.

La marchande de modes s'était aussitôt rendu

compte de tout ce qu'il y avait de difficile et de menaçant dans la position où elle se trouvait tout à coup placée. Élisabeth savait que son vrai nom était Warren, et qu'elle était en réalité la femme du redoutable Magsman ; et ces faits, elle pouvait les révéler devant Grumley. Bien plus, elle pouvait même proclamer la complicité de Madame Brace dans l'évasion de Magsman de la prison de Newgate, et par là, la réputation, l'honneur, et même la sécurité personnelle de la malheureuse marchande de modes étaient si complètement au pouvoir du constable qu'elle n'oserait plus ni refuser les tendres faveurs qu'il pourrait demander, ni repousser les exactions pécuniaires auxquelles il lui plairait de la soumettre.

Grumley ne manqua pas non plus de remarquer l'expression de consternation qui s'était peinte sur le visage de la marchande de modes, quand ses yeux s'étaient arrêtés sur Potence, et, lors même qu'il n'aurait pas remarqué l'impression que sa vue avait produite sur elle, le fait seul de la visite d'une pareille femme suffisait pour lui faire tirer des conséquences fort peu favorables pour celle qui en était l'objet.

— Eh bien ! voilà une bien étrange interruption de la très-agréable conversation que nous avons ensemble, Madame, — dit l'officier de Bow Street en lançant un coup d'œil moitié tendre, moitié malicieux à Madame Brace.

— De quel délit cette jeune femme est-elle accusée? — demanda Madame Brace, en faisant appel à tout son courage et à toute sa fermeté.

— Il est bien connu, Madame, — répondit le constable, qui continuait à tenir solidement sa prisonnière, — qu'elle est depuis longtemps affiliée à une bande de malfaiteurs, et j'ai deux ou trois méfaits à mettre en avant contre elle; mais je n'ai pas besoin de me montrer trop dur pour elle, aussi je ne l'accuserai que d'avoir facilité l'évasion de Joe Warren de Newgate.

— Il met en avant cette affaire, Madame, — interrompit Potence, en jetant un regard de haine et de mépris sur le constable, — parce qu'il y a une récompense de cinquante guinées offerte pour l'arrestation de la femme qui a intimidé les gens du vieux Shrubsole, le marchand de tableaux, dans la nuit où Warren a accompli l'exploit qui a rendu son nom aussi célèbre que celui de Jack Sheppard. Et cette femme, pour la capture de laquelle on offre cinquante guinées...

— C'est vous-même, Lizzy Marks, — dit Grumley; — il est inutile d'essayer de le nier.

— Au contraire, je m'en fais gloire, — répliqua Potence. — Mais prenez garde à vous, Monsieur Grumley, dans le cours de la longue guerre que vous faites à la bande à laquelle j'appartiens, une mauvaise journée peut se rencontrer pour vous.

— Nous verrons cela, ma chère, — répondit le

constable avec l'air satisfait de lui-même. — Allons, en marche maintenant.

— Madame Brace, — s'écria Potence, — payez à cet homme cinquante guinées, et il me laissera partir.

— Non pas, en vérité! — s'écria Grumley.

— Vraiment! cela sera cependant, — répliqua Élisabeth. — Madame Brace, vous savez que je puis parler de certaines choses, si cela me convient...

— Silence! — s'écria la marchande de modes vivement, mais d'un ton plus effrayé qu'impérieux. — Monsieur Grumley, — dit-elle immédiatement en se tournant vers le constable, — je voudrais éviter le scandale qui résulterait pour mon établissement de l'arrestation de cette femme venue pour me faire visite. Mais en même temps, — ajouta Madame Brace, — je ne voudrais pas qu'il vous restât dans la pensée que je suis le moins du monde intimidée...

— Bien! bien! — s'écria le constable, en saisissant au passage le sourire empreint de triomphe et de malice qui avait plissé la lèvre de Potence. — Je comprends que ce serait fort peu agréable si le monde venait à savoir qu'Élisabeth Marks, plus connue sous le nom de Potence, était dans des termes d'intimité familière avec Madame Brace, la fashionable marchande de modes de Pall Mall, et qu'elle pouvait se présenter à toute heure chez elle comme une amie.

Madame Brace écouta avec un sentiment de malaise les paroles que le constable débitait d'un ton calme et mesuré, car elles suffisaient à lui faire comprendre qu'elle, la fashionable marchande de modes de Pall Mall, était complètement au pouvoir de Pierre Grumley, le constable; et Élisabeth, qui avait trop de finesse naturelle pour ne pas comprendre qu'un compromis en sa faveur était au moment d'être proposé par l'officier de Bow Street, fit entendre le petit ricanement qui lui était habituel et qui glaçait le sang dans les veines de tous ceux dont il venait frapper les oreilles.

— Oui, — reprit Grumley, — après une courte pause, pendant laquelle il avait observé avec satisfaction l'effet produit par ses paroles sur la marchande de modes, — il ne serait vraiment pas agréable que le monde vint à connaître l'intimité de Potence dans la maison de Pall Mall, et le magistrat pourrait même faire appeler Madame Brace pour en donner l'explication.

— Assez! assez!... Monsieur Grumley, — s'écria la marchande de modes, — dites les conditions auxquelles vous consentirez à rendre la liberté à cette femme.

— Et vous les accepterez? — demanda l'officier.

— Elle n'osera pas refuser, — dit Potence de ce ton tranquille qui, dans la situation actuelle, donnait plus de poids à ses paroles que si elles avaient été accentuées par la passion.

— Parlez, Monsieur, parlez vite, et mettons fin à cette scène, — dit Madame Brace, d'une voix tremblante d'émotion, en dépit des efforts qu'elle faisait pour conserver son empire sur elle-même.

Chaque regard qui était dirigé sur elle, soit par Potence, soit par Grumley, chaque mot qui tombait de leur bouche, portaient plus profondément dans son âme l'accablante conviction qu'elle était complètement à la merci de tous deux.

— Madame, — fit observer Élisabeth, toujours de son ton calme et tranquille, — il est évident, d'après ce que Monsieur Grumley a dit, qu'il est disposé à consentir à un compromis en ma faveur. Par conséquent les retards, les empêchements, s'il s'en présentait, ne pourraient venir que de vous.

— C'est assez vrai, — s'écria l'officier de Bow Street. — Arrivons maintenant aux conditions que j'ai à proposer.

— Parlez ! — s'écria Madame Brace, avec une irritabilité nerveuse qui trahissait la violence des sentiments qui l'agitaient.

— En premier lieu, Madame, — dit Grumley, — vous me payerez les cinquante guinées que je perds en laissant cette jeune femme s'échapper.

— Accepté, — dit Madame Brace. — Après ?

— Après, — reprit le constable, — vous consentirez à m'accorder la petite faveur que je vous demandais au moment même où votre femme de chambre est entrée pour annoncer Potence.

Le clignement des yeux lascifs de Grumley et la rougeur de honte et d'indignation qui monta au visage de Madame Brace révélèrent à la perspicace Élisabeth la nature de la petite faveur à laquelle il était fait allusion; et l'expression de joie méchante et d'étonnement qui se peignit tout à coup sur le pâle visage de cette femme frappa à son tour la marchande de modes, en lui faisant comprendre que Potence avait pénétré la nature des prétentions du constable.

— Mon Dieu! — s'écria la malheureuse marchande de modes, exaspérée par son désespoir, — je voudrais être morte... oui, mortel...

Et elle répéta ce mot avec une effrayante énergie.

— Calmez-vous, Madame, — dit Élisabeth avec une froideur marquée, — ce n'est plus maintenant à Monsieur Grumley que vous pouvez reprocher de prolonger inutilement cette désagréable scène.

— Mettons-y fin à l'instant, — s'écria Madame Brace avec la fermeté d'une personne qui a pris un parti désespéré, — Monsieur Grumley, j'acquiesce à vos conditions.

— Parfait! — s'écria le constable, en lâchant Élisabeth, qu'il n'avait pas cessé de tenir pendant toute cette scène.

— Je vous remercie, Madame, d'avoir payé ma liberté, — dit Potence d'un ton tranquille et posé où il y avait plus de sarcasme que de reconnaissance.

— L'affaire qui m'avait amenée ici n'est pas d'une grande importance : j'avais seulement besoin d'un peu d'argent, mais puisque vous avez pris si généreusement l'engagement de payer les cinquante guinées exigées par ce cormoran de constable, je ne demanderai rien de plus, surtout lorsque je considère que votre empressement à me servir vous a fait accepter une autre condition, qui, je le vois, n'est en aucune façon de votre goût. Néanmoins, — ajouta-t-elle, en donnant une plus libre carrière à son humeur satirique, — quand la fashionable marchande de modes de Pall Mall disait, en parlant de moi : « Cette femme », elle ne prévoyait pas à quel point elle était destinée à être humiliée devant cette même femme, qu'elle traitait avec tant de dédain et de mépris. Adieu, Madame. Puissiez-vous passer une agréable nuit!

Potence quitta la chambre, et son petit ricane-ment retentit d'une manière sinistre aux oreilles de Madame Brace, qui, déjà accablée par la cruelle ironie dirigée contre elle, tomba à demi évanouie dans un fauteuil.

CHAPITRE XV

LE VERRE DE LIQUEUR

Dix minutes s'étaient écoulées depuis le départ de Potence, et un profond silence régnait dans l'établissement de Pall Mall.

La porte du parloir s'ouvrit alors avec précaution et Madame Brace, une lumière à la main, sortit suivie par Grumley.

Le visage de la malheureuse femme était d'une mortelle pâleur, qui se distinguait sous la teinte rosée artificiellement étendue sur ses joues. Mais dans son front contracté, dans le froncement de ses sourcils, dans la fixité de son regard, et dans le gonflement de sa poitrine immobile, se lisait une fermeté de résolution qui aurait pu donner à penser au constable, si ses idées n'étaient pas devenues un peu confuses par suite de la forte absorption de grog à

laquelle il s'était livré immédiatement après le départ de Potence. Sa figure était rouge, ses yeux injectés de sang, et sur ses lèvres était stéréotypé ce sourire de satisfaction produit par l'ivresse. Son aspect présentait un contraste frappant avec celui de la femme résolue et désespérée qui le guidait avec autant de précaution que possible pour lui faire monter l'escalier conduisant à sa chambre.

Mais, en dépit du tapis qui recouvrait les marches, les pas lourds et mal assurés du constable faisaient craquer l'escalier ; il se heurtait bruyamment à la rampe, et, à voix basse mais d'un ton sévère, Madame Brace lui recommandait de prendre garde de jeter l'alarme dans la maison.

Enfin la chambre à coucher fut atteinte et Grumley introduit dans ce sanctuaire où la marchande de modes avait coutume de recevoir ceux qu'elle admettait à jouir de ses faveurs.

Grumley se jeta sur une chaise et promena autour de lui ce regard hébété que produit une demi-ivresse chez l'homme qui a bu un peu plus qu'il ne convient ; mais quand ses yeux s'arrêtèrent sur un lit peu élevé, dont les draps blancs comme la neige et les oreillers moelleux invitaient à la volupté, toute la fureur de ses passions bestiales se réveilla avec une brûlante ardeur.

Se levant de sa chaise, il saisit la marchande de modes dans ses bras et la contraignit à subir ses odieux embrassements ; il pressa ses lèvres brûlantes

sur les siennes, et, lorsqu'il reprit sa place sur sa chaise, il la força à s'asseoir sur ses genoux, pendant que ses mains se promenaient sur les trésors de sa poitrine.

— Vous êtes doublement belle, ma chère! — murmura-t-il d'une voix plus enrouée encore par le feu des désirs qui le brûlaient. — Et je savais que vous ne vous montreriez pas cruelle une fois que nous serions parvenus à nous entendre ensemble.

— Vous paraissez altéré... vos lèvres sont sèches... votre langue est desséchée... — dit Madame Brace qui s'abandonnait aux amoureuses privautés du constable, parce qu'il entraînait maintenant dans ses desseins de paraître docile et résignée.

— Oui, j'ai soif, — répondit-il en promenant sa langue sur ses lèvres brûlantes.

— J'ai du vin, des spiritueux, et des liqueurs dans ce buffet, — dit la marchande de modes en s'arrachant doucement de ses bras et en réparant les désordres de son corsage.

— Vous êtes excessivement bonne, ma chère, — dit Grumley en fixant sur elle des regards enflammés d'une grossière lasciveté. — Si vous me donniez d'abord du vin et de l'eau pour calmer ma soif, je prendrais ensuite une goutte de... des dernières choses dont vous avez parlé.

— De liqueur! — répondit la marchande de modes d'un ton aussi glacial que ses manières étaient froides et indifférentes. — J'ai là du curaçao, de

l'eau de noyau, de l'eau d'or, et de l'eau-de-vie de Dantzig.

— Bon, bon, ma chère. Je vous laisse libre de me choisir la meilleure, — répondit le constable; — car je ne puis pas dire avoir jamais goûté une seule de ces liqueurs... Donnez-moi donc d'abord un verre de vin et d'eau; vous me donnerez ensuite l'autre chose... et puis après...

Madame Brace ouvrit le buffet, composa vivement un mélange de sherry et d'eau qu'elle offrit au constable, puis elle retourna vers le buffet, où elle resta près d'une minute, et, quand elle revint auprès de Grumley, elle tenait à la main un petit verre d'eau de noyau, qui répandit une odeur d'amande dans toute la chambre.

— Comme cela sent bon! — s'écria Grumley en remplaçant sur la table le verre qu'il avait vidé et en prenant le verre de liqueur de la belle main de la marchande de modes.

— Le noyau a toujours un parfum d'amande, — dit-elle.

Ses lèvres décolorées tremblèrent légèrement.

— A votre santé, mon amour! — dit le constable en regardant Madame Brace et en élevant son verre de son côté. — Allons, vous pouvez commencer à vous déshabiller, — ajouta-t-il avec une grossière amabilité.

— Je suis votre esclave pour ce soir, conformément aux engagements pris, — répondit la mar-

chande de modes en quittant le bonnet coquet qui couvrait sa tête.

— A chaque moment, vous me paraissez plus belle! — s'écria le constable. — Une fois encore, mon amour, à votre santé!

Grumley engloutit le verre d'eau de noyau dans les profondeurs de son estomac.

Mais, dans le mouvement qu'il avait fait pour porter le verre à ses lèvres, il avait observé la physionomie de Madame Brace et il avait vu une soudaine expression diabolique de méchanceté et de triomphe se peindre sur son visage.

Cette pensée fut vive et rapide comme l'éclair, et ce fut la dernière qui traversa l'esprit de l'agent de police.

Car à peine la liqueur avait-elle traversé sa gorge, que le verre lui échappa des mains, qu'un spasme violent secoua tout son être, et la vie était déjà éteinte en lui, lorsqu'il retomba sur le dossier de sa chaise et que son cadavre glissa lourdement sur le tapis!

Pendant près d'une minute Madame Brace resta les yeux fixés sur le corps de cet homme, qu'elle avait sacrifié à l'horreur qu'il lui inspirait dans le moment présent et à la terreur qu'il lui faisait concevoir pour l'avenir; car ce n'était pas tant pour échapper aux odieux embrassements qu'elle lui avait promis que pour ne pas être exposée à subir

plus tard toutes les fantaisies de cet être abject, qu'elle l'avait assassiné.

Pendant près d'une minute elle contempla le corps de cet homme naguère si plein de force et de santé et qui maintenant gisait à ses pieds comme un paquet de hardes... La comparaison n'est pas juste, car l'image terrible de la mort n'était-elle pas empreinte sur ses traits?

Une effrayante consternation commençait à s'emparer de cette misérable femme, et l'horloge de Saint James, qui vint à sonner une heure, sembla lui rappeler qu'à cette heure solennelle de la nuit elle se trouvait seule dans sa chambre avec le cadavre de sa victime!

Alors elle regretta amèrement, profondément, l'acte qu'elle avait commis, non-seulement à cause de l'énormité du crime en lui-même, mais à cause des innombrables embarras qu'il faisait naître sous ses pas, et contre lesquels elle ne voyait pas la possibilité de se défendre. Elle aurait mieux fait... bien mieux fait, se disait-elle alors, de se livrer aux embrassements répugnants de ce misérable, et même de courir le risque d'avoir encore à se prostituer ainsi au gré de ses caprices! Oui, mieux aurait valu se faire l'esclave de ses appétits brutaux, la victime de son odieuse passion, que de franchir ce pas terrible et irrévocable qui la mettait en face de l'échafaud.

Telles étaient ses réflexions, mais elles étaient

inutiles ; car sur le tapis gisait à ses pieds le cadavre de l'homme assassiné !

Pendant un instant, elle eut l'idée de recourir au suicide ; mais son âme se révolta à la pensée d'attenter à sa vie. Et pourtant elle en avait les moyens sous la main. Il restait encore une grande quantité d'acide prussique dans la fiole, d'où elle avait tiré les quelques gouttes qu'elle avait versées dans ce fatal verre de liqueur ! Les moyens étaient tout prêts, son inclination même la poussait à y avoir recours, mais le courage lui manqua pour accomplir l'horrible tragédie.

Et pourtant que faire ? . Le cadavre était là... et il fallait le faire disparaître... Mais où le cacher?... où lui trouver une sépulture?... Madame Brace pouvait-elle, même sans assistance, prendre un parti quelconque ? Aussi la misérable femme, cachant son visage dans ses mains, s'abandonna-t-elle à toute la cruelle amertume de ses réflexions.

Seule avec un cadavre !... Voilà la pensée qui revenait à chaque instant à son esprit. Au bout de quelques minutes, elle sentit un frisson glacial parcourir tout son corps, et le délire de son imagination lui fit voir un terrible fantôme se dresser sans bruit et la regarder de ses yeux éteints. Elle ôta ses mains de son visage : ses regards effrayés se promenèrent autour de la chambre et vinrent se fixer sur le cadavre qui gisait étendu sur le tapis.

Elle se releva sur ses pieds. Était-elle le jouet d'une

horrible vision, la victime de quelque hideux cauchemar? ou était-il vrai qu'elle avait tué un être humain et que le cadavre était là à ses pieds? De nouveau elle porta ses mains à sa tête, mais ce n'était pas pour se couvrir le visage, c'était pour presser son front dans ses mains et chercher à ramener du calme et de l'ordre dans ses pensées. Car son cerveau était pris de vertige, ses idées se confondaient, et il lui semblait que son crâne avait été scalpé, que sa cervelle était mise à nu, et qu'on y versait du plomb fondu... Juste ciel! son châtement avait déjà commencé sur cette terre, et le bras de Dieu était déjà étendu pour venger le meurtre horrible qu'elle avait commis!

Seule avec le cadavre de sa victime!... C'était cette conviction qui l'enfermait dans un mur de diamant et qui exerçait sa maligne influence sur toutes les pensées qui se pressaient dans son esprit, sur toutes les émotions qui assiégeaient son cœur. Était-il possible qu'elle eût été assez folle, assez insensée, assez privée de raison pour avoir commis le forfait qui créait autour d'elle des myriades de périls, semblables à une horde de démons furieux déchainés contre elle et aspirant à sa perte? Mais quel est le bruit qui vient de la faire tressaillir?... Est-ce un gémissement sorti de la poitrine du cadavre étendu à ses pieds?... est-ce une plainte de l'esprit inquiet qui vient de quitter la terre?... ou est-ce la voix de quelque être surnaturel qui vient

se moquer de ses tourments ou compatir à la silencieuse angoisse qui torture le cœur de la coupable? Elle écoute... Tout est calme... une profonde tranquillité règne dans toute la maison, et, dans la chambre, c'est réellement un silence de mort!

Alors c'est son imagination qui l'a trompée; aucun bruit n'a frappé ses oreilles. Mais cette tranquillité, ce silence, lui deviennent intolérables... Quelque chose pèse sur son cœur comme une masse de plomb; ce n'est pas seulement l'absence complète de tout bruit, c'est une influence trop mystérieuse pour être décrite et trop terrible pour être supportée. Tous les objets qui frappent ses yeux à la pâle lueur de sa lampe de nuit lui semblent revêtir un aspect sépulcral... Elle dirige ses regards vers le lit et elle pâlit à la vue des draps blancs qui lui apparaissent comme des linceuls!... Ses yeux se portent vers les fenêtres, et les sombres rideaux qui les cachent lui font l'effet de tentures funéraires!... Sa vue s'arrête sur un coffre de palissandre destiné à renfermer des robes, et elle croit voir un cercueil contenant un squelette!... Elle détourne encore les yeux et les ramène vers la fenêtre, où ils se fixent avec une muette horreur; car, entre les deux rideaux, elle croit voir le pâle visage d'un fantôme qui la regarde. Pendant près d'une minute, Madame Brace reste les yeux fixés sur ce fantôme créé par son imagination, et, pendant cette contemplation, sa langue est comme paralysée, ses membres sont privés de mou-

vements ; elle ressemble à une statue qui aurait la faculté de sentir. Mais à la fin sa terreur arrive à un tel point, qu'il faut ou qu'elle crie ou qu'elle détourne les yeux ; elle parvient à chercher un soulagement dans ce dernier parti, et ses regards, en se détournant du visage de ce fantôme idéal, tombent sur la face bien réelle du cadavre étendu sur le tapis et qui semble la regarder avec des yeux fixes et vitreux !

Un gémissement d'angoisse indescriptible s'échappa alors de la poitrine de cette malheureuse femme, et de nouveau elle cacha son visage dans ses mains pour dérober cet horrible objet à sa vue. Mais pendant les quelques moments qu'elle reste ainsi les yeux voilés par ses mains, ses hallucinations, produites par la fièvre qui la dévore, deviennent dix fois plus actives et son imagination enfante des myriades de spectres hideux et toute l'horrible fantasmagorie de la tombe. Alors, incapable de supporter cette nouvelle torture, elle rouvre les yeux et une puissance irrésistible ramène ses regards sur le visage de ce cadavre avec lequel elle est seule !

Presque folle, sentant sa raison prête à l'abandonner et n'osant ni s'enfuir, ni appeler du secours, la misérable femme revient de nouveau à l'idée du suicide, et, se précipitant vers le buffet, sa main saisit la fiole d'acide prussique, quand sa conscience inquiète la pousse à jeter un regard autour d'elle, au moment de commettre un nouveau crime, et

alors, avec un redoublement d'horreur qui la pétrifia, ses yeux se fixent de nouveau sur la fenêtre, entre les rideaux de laquelle elle croit revoir encore ce visage de spectre qui la regarde !

L'illusion fut si forte, que pendant que frappée d'immobilité, incapable de faire un mouvement, de pousser un cri, mais conservant une activité de pensée qui ne fait qu'accroître son supplice, les yeux de Madame Brace restent irrésistiblement fixés sur l'objet horrible qui l'attire et qui la fascine, elle distingue avec une netteté désespérante chacun des traits de ce visage qui semble sorti du tombeau ; elle voit ses chairs d'un ton verdâtre et cadavéreux, ses yeux fixes, vitreux, ternes, mais non sans expression ; ses lèvres minces, décolorées et bleuâtres, et cette vision terrible enfantée par son imagination la glace d'horreur. Enfin, incapable de supporter plus longtemps la contemplation d'un objet qui présente pour elle tous les caractères de la réalité, elle fait un dernier effort pour échapper à l'état de catalepsie qui la tient enchaînée, elle y parvient. D'un mouvement frénétique elle porte la main à son front, un cri s'échappe de sa poitrine, et elle tombe sans connaissance à côté du cadavre.

CHAPITRE XVI

UNE NUIT AVEC UN CADAVRE

La lampe qui était posée sur la table commença à baisser, sa lumière diminua peu à peu, puis elle finit par s'éteindre tout à fait, laissant la chambre plongée dans la plus complète obscurité.

Madame Brace était toujours étendue sur le tapis, sous l'influence d'une invincible rigidité qui ne lui permettait pas de faire un mouvement. Une effroyable terreur agissait sur elle, mais elle était retombée sous l'empire de cette catalepsie qui tenait ses dents serrées, qui enchaînait ses membres, tout en lui laissant la faculté de penser et de sentir. La paralysie qui la condamnait à l'immobilité d'une statue était aussi complète que sa pensée était active, que ses perceptions étaient vives; et c'est au moment où elle se rendait compte de toute l'horreur de sa position qu'elle se trouva subitement plongée dans

ces épaisses ténèbres qui, comme un nuage étouffant, avaient envahi la chambre.

Tout ce qui s'était passé pendant la première partie de la soirée, elle se le rappelait fort bien ; lentement, méthodiquement, elle repassa dans sa mémoire les incidents qui avaient marqué chaque heure. Enfin elle arriva au terme fatal où devaient l'amener ses réflexions, et qui devait avoir pour résultat de lui rappeler qu'elle était maintenant seule dans sa chambre à coucher avec le cadavre de l'homme qu'elle avait assassiné !

Cette terrible vérité ne lui était que trop démontrée, et elle se dit à elle-même : —

— Le cadavre est là gisant sur ce même tapis où je suis étendue ; une distance de quelques pieds seulement m'en sépare, et, si j'étendais le bras, je pourrais le toucher avec ma main. Dieu me préserve d'un si horrible contact, lors même qu'il me serait possible de faire un mouvement ! Mais, si le cadavre lui-même étendait ses bras...

La malheureuse marchande de modes s'arrêta au milieu de ses réflexions qui étaient devenues trop horribles pour qu'elle osât en poursuivre le cours, et un frisson glacial parcourut tout son corps. Mais ce ne fut pas elle qui trembla, cet horrible frisson passa sur elle comme un serpent dont elle aurait subi l'impression glacée, mais sans qu'un de ses muscles trahît, par un tressaillement, l'impression de dégoût qu'elle ressentait.

Ensevelie au milieu de cette effrayante obscurité, étendue immobile et sans voix sur ce tapis, mais avec toute sa connaissance et un développement de sensibilité plus grand que jamais, en face de cette conviction qu'elle avait à quelques pieds d'elle le cadavre de l'homme qu'elle avait assassiné; n'était-ce pas une position suffisamment horrible pour priver cette misérable femme de sa raison et pour la rendre folle?

Mais il ne rentrait pas dans sa destinée qu'elle dût même trouver un soulagement dans la perte de sa raison; elle ne succomba pas à la violence de sa terreur et de ses angoisses, et, malgré les terribles épreuves auxquelles elle était soumise, sa raison résista.

Depuis combien de temps était-elle dans cette situation?... Elle ne le savait pas. Quelle heure de la nuit était-il?... elle n'en avait aucune idée. Elle était également incapable de se rendre compte des causes qui paralysaient ainsi ses mouvements. Elle n'était pas attachée à l'aide de cordes ou de chaînes, elle en sentirait la pression sur sa personne, et cependant elle était dans l'impossibilité de remuer un de ses membres. Elle ne pouvait imprimer à sa tête le plus léger mouvement, soit à droite, soit à gauche, et, ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que ses yeux étaient tout grands ouverts, et que ses paupières restaient immobiles.

La paralysie était complète; mais quelle en était

la cause? Était-elle le résultat de quelque infernal enchantement ou était-ce la vengeance de Dieu qui s'étendait sur elle? Ces réflexions étaient horribles, et chaque instant lui apportait une succession de pensées terribles qui auraient suffi pour remplir un siècle de tortures et d'angoisses.

La malheureuse femme revenait sans cesse sur cette pensée qu'elle était seule avec le cadavre, et sans cesse elle se demandait si le même miracle, la même puissance incompréhensible qui la tenait enchaînée ne pouvait pas rendre à ce cadavre qui gisait près d'elle la faculté de se mouvoir et la volonté de lui faire du mal ou de la terrifier; elle se demandait si elle devait subir ce comble d'horreur sans sortir de son immobilité, sans pouvoir lever un doigt pour se défendre, et sans pouvoir articuler un son pour appeler à son secours.

Pour la centième fois, ces horribles réflexions traversaient l'imagination de la marchande de modes, comme des pointes d'acier qui auraient été chercher dans sa cervelle les endroits les plus sensibles; pour la centième fois elle endurait la torture que lui causaient ces cruelles pensées, lorsqu'une horloge sonna trois heures.

Trois coups retentirent dans l'espace, et leur tintement résonna d'une manière sinistre aux oreilles de Madame Brace. Sans qu'elle sût pourquoi, il lui semblait que cette heure qui sonnait était fatale. Le silence qui avait succédé était plus terrible et

plus sépulcral que jamais, c'était la calme tranquillité du tombeau.

Mais! quel est ce bruit qui parvient aux oreilles de la coupable et vient glacer son cœur? C'est un frôlement de vêtements, le bruit léger à peine perceptible d'un corps qui se traîne doucement sur le tapis, et ce bruit se produit à quelques pieds de-la malheureuse femme, dans la direction où git le cadavre.

Dire qu'elle retint sa respiration serait faire supposer qu'elle avait conservé la faculté de respirer, et elle en était privée depuis que l'état cataleptique qu'elle subissait avait commencé. Sa poitrine ne s'élevait ni ne s'abaissait, elle restait immobile comme celle d'une statue de marbre; si le jeu de la respiration n'avait été suspendu chez elle, bien certainement il se serait arrêté, et son sang se serait glacé dans ses veines en entendant ce bruit se rapprocher graduellement de son oreille.

Figurez-vous cette femme réduite à un état d'immobilité absolue par la force invincible d'une effrayante torpeur qui enchaînait ses membres en lui laissant toute la netteté de ses perceptions, figurez-vous cette misérable créature étendue sur le dos, immobile comme une statue, mais cependant vivant, et vivant pour souffrir, Dieu sait quelles souffrances! Figurez-vous qu'elle dut être sa position, lorsqu'elle fut torturée par la conviction que le cadavre de cet homme assassiné non-seulement avait repris la fa-

culté de se mouvoir, mais qu'il se rapprochait d'elle!

On parle des horreurs de la nuit dans un cimetière! On parle des spectres qui viennent visiter les croix qui marquent sur les grandes routes l'endroit où un suicide a été commis! On parle des ombres terribles qui hantent le gibet où blanchissent les os du meurtrier! on parle des terreurs enfantées par le cauchemar! Eh bien! toutes ces choses terribles combinées ensemble ne pourraient arriver à donner une idée de la nature effroyable des sentiments qui torturaient cette misérable criminelle.

Était-il possible que cet homme n'eût été plongé que dans une léthargie et qu'il fût revenu à la vie? Cette supposition était absurde, car la dose du poison qu'il avait absorbée était suffisante pour tuer une douzaine d'hommes, aussi vigoureusement constitués qu'il pouvait l'être. D'ailleurs, ne l'avait-elle pas vu tomber comme foudroyé, et n'avait-elle pas vu sur son visage tous les signes caractéristiques de la mort, avant que la lampe se fût éteinte?

Il fallait donc qu'un miracle lui eût rendu la vie, et elle se demandait s'il était possible que ses craintes se réalisassent, s'il était possible qu'il eût recouvré la facilité de se mouvoir, avec la volonté de lui faire du mal ou de la terrifier. Tout était possible, car elle avait bien la conviction qu'une puissance surnaturelle la retenait étendue par terre, immobile, et dans l'impuissance de faire un mouvement pour se défendre.

Pendant que ces pensées se succédaient dans sa tête, ce bruit, cet effrayant indice de mouvement de la part du mort se rapprochait de plus en plus ! Un serpent qu'elle aurait entendu se glisser vers elle, et que son imagination lui aurait représenté prêt à l'étreindre dans ses anneaux glacés, n'aurait pas produit sur elle un effet plus horrible que le bruit produit par les mouvements lents, mais incessants, opérés par le cadavre pour se rapprocher d'elle, au milieu de l'obscurité de la nuit.

Malgré sa terreur et les horribles sentiments qui la torturaient, elle se rendait un compte exact des mouvements exécutés par le mort ; il était toujours étendu sur le dos, et, dans cette position, il se glissait sur le tapis, ou il était poussé vers elle.

Cette terrible partie du drame surnaturel dans lequel elle jouait son rôle dura cinq minutes, cinq terribles minutes, longues comme des siècles, et, à l'expiration de ce temps, la malheureuse femme en arriva à cette conviction, que le cadavre était maintenant tout près d'elle, et pourtant elle ne pouvait reculer de l'épaisseur d'un cheveu pour fuir son horrible contact, elle ne pouvait remuer un de ses membres. L'impulsion naturelle d'une horrible terreur eût été de la faire se contracter de manière à rentrer pour ainsi dire en elle-même, mais cette faculté lui était refusée, tant était puissant et invincible le charme magique qui la tenait esclave.

Le moment terrible était venu... moment plus

terrible que celui où le criminel attaché au gibet sent le plancher se dérober sous ses pieds,... où le marin enlevé par une vague se voit prêt à devenir la proie d'un horrible requin... Madame Brace était arrivée à l'un de ces horribles moments, celui où elle allait sentir le contact de la main glacée du cadavre.

Ce fut sa main qui eut à subir ce premier contact, sa main droite qui reposait inerte le long de son corps. Lentement, lentement, le cadavre promena sa main glacée sur celle de la marchande de modes, qui frissonna intérieurement, mais sans qu'un seul de ses muscles se contractât. Ce frisson fut une sensation et non un mouvement, une impression et non un tremblement réel.

De sa main, la main du cadavre glissa sur son bras, qui était nu jusqu'au-dessus du coude, et, pendant que cet attouchement se faisait sentir sur ses chairs fermes et grasses, elle sentait sa chaleur vitale se retirer sous ce contact qu'elle était condamnée à subir. N'était-ce pas l'enfer sur la terre ! n'était-ce pas son châtiment qui commençait ici-bas, et n'était-ce pas un avant-goût des tortures qui l'attendaient dans le royaume de Satan !

Malgré sa révolte intérieure contre cette atroce punition, contre l'infamante torture qu'elle avait à subir, elle continuait néanmoins à rester dans un état de complète immobilité ; elle ne pouvait ni faire un mouvement, ni changer de position, elle était toujours à l'état de statue vivante.

Alors la main pesante du cadavre glissa sur le corsage de sa robe, atteignit sa poitrine, et se promena sur les fermes et puissants contours de ce sein qui avait servi d'oreiller à la tête de plus d'un amant favorisé, de ce sein que la passion avait tant de fois fait palpiter, mais qui, cette fois, restait immobile sous les plus odieux contacts. C'est en ce moment que la malheureuse femme s'aperçut que le corps de sa victime continuait toujours à se rapprocher d'elle. .

Un cri lui monta à la gorge, mais il fut arrêté entre ses dents serrées, et l'impuissance où elle se trouvait d'exprimer ses angoisses ne fit que les rendre plus intolérables.

De sa poitrine, la main remonta lentement, en laissant après elle l'impression du passage d'un serpent, jusqu'au cou de la malheureuse femme qui gisait immobile sur le parquet. Cette main passa sur son menton et effleura sa joue gauche, tandis que le corps continuait à se rapprocher de son côté droit! Enfin la main quitta son visage et le bras alla peu à peu se nouer autour de son cou, entraînant le corps, qui exécuta un mouvement de rotation sur lui-même.

Alors le cadavre se souleva suffisamment pour mettre son visage en contact avec celui de la marchande de modes, et le bras qui s'était enroulé autour de son cou sembla le presser amoureusement. Qui pourrait décrire ce qu'il y avait de hideux, de

révoltant, dans ces abominables caresses ! Mais, comme si la coupe d'amertume, de fiel, et d'abomination devait être remplie jusque par-dessus les bords, comme si rien ne devait être oublié pour rendre ce drame horrible aussi complet que possible dans tous ses affreux détails, comme si le châtiment de la coupable devait être couronné par un excès d'horreur fait pour confondre l'imagination humaine, lentement, mais sûrement, les lèvres du cadavre vinrent se coller sur la bouche de Madame Brace, et, sous cette effroyable caresse, le sang de la malheureuse femme se figea dans ses veines.

La terrible épreuve avait été poussée jusqu'à un point extrême au delà duquel il n'y avait pas de résistance possible. Une terrible réaction s'opéra tout à coup, les membres de la malheureuse femme reprirent la faculté de se mouvoir, ses mâchoires se desserrèrent, et, poussant un cri d'horreur et d'angoisse, elle se dressa sur ses pieds.

Le jour commençait à poindre, et un filet de lumière glissait entre les rideaux, lorsque la marchande de modes promena ses yeux égarés autour d'elle ; ses regards rencontrèrent la face pâle de Grumley, dont le cadavre gisait étendu par terre, à la même place et dans la même position qu'au moment où il était tombé de sa chaise.

Alors Madame Brace comprit qu'elle avait été le jouet d'un horrible cauchemar, d'un rêve entouré de si effroyables incidents qu'elle devait inévitable-

ment en garder la mémoire jusqu'au tombeau, lors même que sa vie devrait atteindre les plus extrêmes limites de l'existence humaine !

En réalité, lorsque, sous l'influence de la terreur que lui avait causé l'aspect de ce spectre qu'elle avait cru voir se dresser entre les rideaux de la fenêtre, elle était tombée à demi évanouie sur le tapis, l'état d'épuisement physique et moral dans lequel elle se trouvait avait déterminé chez elle l'invasion d'un invincible et profond sommeil. Rien d'étonnant, alors, à ce que son imagination, surexcitée par l'horrible tragédie de cette nuit terrible, ait enfanté ce rêve, dont nous avons minutieusement décrit tous les effroyables détails.

Mais, bien que soulagée des terreurs de son affreux cauchemar, Madame Brace se trouvait néanmoins en face des redoutables embarras créés par son crime. Elle regarda à sa montre, il était six heures et demie du matin ! La nuit était passée, et rien n'avait été fait pour se débarrasser du cadavre. Telle fut la réflexion qui se présenta à son esprit, et elle arriva bientôt à cette cruelle conviction, qu'il lui était de toute impossibilité de rien faire sans l'assistance d'un ou de plusieurs de ses domestiques. Oui, mais se mettre complètement à leur discrétion... Oh ! mieux aurait valu rester à la merci de Grumley et s'épargner les remords et les dangers qu'un meurtre entraîne à sa suite !

Que faire ? quel parti prendre ? les regrets étaient

maintenant inutiles, il n'y avait plus à revenir sur le passé, et il y avait une nécessité impérieuse à prendre des mesures de sécurité pour l'avenir. Pendant que ces pensées se succédaient dans son esprit, ses yeux s'étaient arrêtés sur le cadavre, mais elle n'éprouvait plus de terreur. Ce n'est pas à la lumière du jour que les meurtriers se laissent dominer par la frayeur.

Mais que faire? cent fois dans une minute elle se posait cette question, sans pouvoir trouver une réponse satisfaisante. A la fin, elle arriva à cette conclusion, que rien ne pouvait être entrepris avant quelques heures, qu'il lui fallait cacher le cadavre comme elle pourrait d'ici à la nuit prochaine, et que, pendant toute la journée, elle aurait amplement le loisir de réfléchir au plan qu'elle trouverait le plus prudent d'adopter.

Après avoir réussi à examiner sa position avec plus de calme et de sang-froid qu'elle n'avait été en état de le faire depuis le moment où l'agent de Bow Street était tombé à ses pieds, la marchande de modes prit la détermination de cacher le cadavre dans sa salle de bain. Ce n'était pas une tâche facile que de traîner cette lourde masse dans l'endroit qu'elle avait choisi; mais, néanmoins, elle y réussit, et, lorsqu'elle eut refermé la porte, elle commença à respirer plus librement.

Elle se hâta alors de quitter les vêtements qu'elle avait portés toute la nuit; mais, quand elle s'appro-

cha du miroir, elle recula avec épouvante devant le visage pâle et livide qui s'offrit à sa vue, et pourtant ce visage c'était le sien, ce n'était pas celui d'un spectre qui se réfléchissait dans cette glace.

Quels ravages une nuit de souffrance, de terreur, de crime et d'angoisse avait produits sur la marchande de modes ! Ses yeux étaient creux et enfoncés dans l'orbite ; ses lèvres étaient livides, son visage était cadavéreux dans toutes les parties qui n'étaient pas couvertes d'une couche de rouge, et, sur ses joues, cette coloration artificielle ne faisait que rendre sa pâleur plus horrible.

— Je ne puis rester ainsi, — murmura Madame Brace, — mon aspect ferait naître d'étranges soupçons. Il n'y a que mon bain accoutumé qui puisse me ranimer.

Pour prendre ce bain, il fallait retourner dans l'endroit où elle avait trainé le cadavre ; mais les rayons de soleil pénétraient alors dans la chambre, toutes ses terreurs superstitieuses s'étaient dissipées ; elle quitta ses vêtements, passa dans la salle de bains, jeta un drap sur le visage du mort et se plongea dans l'eau, selon son habitude de tous les jours.

En sortant de la salle de bain, elle en referma la porte avec soin, et lorsqu'elle se contempla dans la glace, elle murmura avec un mélange de triomphe et de satisfaction : —

— La nuit que j'ai passée a été terrible... mais

elle n'a pas laissé de traces qu'un œil humain puisse découvrir !

La marchande de modes procéda alors à sa toilette, et, une demi-heure après, elle descendit dans la pièce où les jeunes filles attachées à son établissement étaient assemblées.

Personne n'aurait imaginé, personne n'aurait même voulu croire, si le fait avait été révélé, que Madame Brace, dans l'intervalle de huit heures qui s'était écoulé depuis la veille au soir, avait, non-seulement commis un meurtre, mais passé toute la nuit seule avec le cadavre de sa victime !

Celui qui aurait passé le matin devant la maison, celui qui aurait vu faire les préparatifs habituels du commerce de la journée, celui qui aurait vu les étalages se garnir de bonnets, de chapeaux coquets, et de riches dentelles, celui qui aurait jeté un coup d'œil dans l'intérieur du magasin, sur cet essaim de jeunes femmes charmantes vêtues toutes avec une simplicité pleine de goût exquis ; celui, dis-je, qui aurait ce matin-là observé l'établissement de Madame Brace, aurait-il pu soupçonner que le cadavre d'un homme assassiné se trouvait dans la maison ?

CHAPITRE XVII

LE BARONNET ET LA FILLE DU ROI

Il nous faut prendre un instant congé de Madame Brace, attendu qu'avant de continuer le récit de ses aventures, nous avons à rendre compte d'un épisode dont l'intérêt et l'importance méritent d'appeler notre attention.

La scène se passe dans les environs de Windsor, où Sir Richard Stamford occupe un appartement garni dans une maison convenable mais retirée, tenue par un vieux et digne couple qui a toujours eu pour principe de ne pas s'occuper des affaires des autres. Il n'y a pas d'autres locataires dans la maison, et le Baronnet jouit non-seulement d'une retraite si nécessaire pour lui après les cruelles épreuves par lesquelles il vient de passer, mais il se trouve en même temps délivré de l'espionnage et des impertinentes observations que suscite la manière d'être

de tout individu qui vient établir sa résidence dans une ville de province.

Vers le milieu de la journée qui suivit l'épouvantable nuit dont les incidents ont fait le sujet du précédent chapitre, Sir Richard Stamford était assis dans son salon et fort absorbé par la lecture des lettres qu'il venait de recevoir de son homme d'affaires d'Aylesbury. Ce que lui annonçaient ces lettres semblait lui causer de la satisfaction, et ce fut avec un mélange de joie et de triomphe que ses yeux se portèrent sur les totaux de deux longues colonnes de chiffres alignées dans le compte courant qui était placé devant lui.

Il fut interrompu au milieu de cette occupation par un coup doucement frappé à la porte, et lorsqu'il eut invité la personne qui se présentait à entrer, il bondit de son siège en poussant une exclamation de joie et d'étonnement à la vue de la Princesse Amélie !

Son Altesse Royale était habillée avec une élégante simplicité, bien plus en harmonie avec le caractère de sa beauté que les plus riches costumes ; le modeste chapeau qui couvrait sa tête faisait admirablement ressortir la douceur et la charmante amabilité qui caractérisaient son délicieux visage, et les admirables contours de son beau corps étaient plutôt accusés que cachés par la simple robe qui se modelait sur ses belles formes.

Le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres laissait aper-

cevoir ses dents d'une éblouissante blancheur, et ses joues, brillantes de santé et de fraîcheur virginale, empruntaient encore un éclat plus vif à la course rapide qu'elle venait de faire pour traverser le parc.

— Princesse! — s'écria Sir Richard en se jetant à genoux devant elle, et en couvrant de baisers la main qu'elle lui tendait, — comment vous exprimer toute ma gratitude pour l'honneur... pour le plaisir inespéré...

— Si vous considérez ma visite comme un honneur, Sir Richard, — dit la Princesse, — vous allez jeter sur la démarche que je fais un caractère de froide cérémonie qui dénaturera complètement le sens et la portée que j'entendais lui donner... En un mot, c'est comme amie que je suis venue vous voir...

— Et c'est comme mon bon génie, comme mon ange gardien que je vous reçois.

Et de nouveau le Baronnet imprima ses lèvres sur les belles mains de la Princesse Amélie; puis, se relevant lentement, il la conduisit vers un sofa, où il prit place à côté d'elle en disant : —

— C'est le plus heureux moment que j'aie connu depuis bien longtemps; le bonheur que j'éprouve dépasse de beaucoup toutes les espérances que je me croyais réservé à concevoir encore...

— Maintenant vous vous exprimez d'une manière qui me fait plaisir, — dit la Princesse; et sentant une vive rougeur lui monter au visage, elle se hâta d'ajouter : — Nous nous sommes engagés l'un à l'autre

par les liens d'une durable, d'une indestructible amitié, et c'est ce sentiment qui m'a poussée à faire une démarche qui, dans toute autre circonstance, eût été jusqu'à un certain point inconséquente et peu convenable. Dites-moi donc qu'en venant ainsi vous surprendre chez vous, je n'ai rien perdu dans votre estime.

— Oh ! ma chère amie, car vous m'avez permis de vous donner ce titre, et vous avez prouvé que vous étiez bien réellement mon amie, — s'écria le Baronnet, en contemplant la Princesse avec une sainte adoration, dans laquelle il n'y avait rien d'impur ou de sensuel, — comment pouvez-vous me demander si je suis offensé de cette preuve de confiance qui vient couronner toutes vos bontés pour moi ? Quand nous nous promenions ensemble pendant des heures dans le parc, et que le vent était trop froid pour que vous puissiez vous asseoir et vous reposer, j'ai bien souvent pensé à vous prier d'honorer mon humble demeure de votre présence, ne fût-ce que pendant quelques minutes. Mais j'étais retenu par la crainte de vous offenser. Et cependant bien des fois j'ai songé au bonheur que j'éprouverais si vous pouviez consentir à franchir le seuil de cet appartement, dans lequel je passe tant d'heures seul... mais en pensant à vous, — ajouta-t-il avec une vive et profonde émotion.

— Alors je suis bien aise d'avoir cédé à la fantaisie soudaine qui s'est emparée de moi pendant que je

traversais le parc, — dit la Princesse Amélie d'une voix tremblante. — J'étais sortie pour ma promenade plus tôt que de coutume, et sachant que vous ne songeriez pas à venir à ma rencontre avant midi et demi, je résolus de vous surprendre par cette visite, qui témoigne de mon amitié, plus que de ma discrétion, — dit-elle avec un certain embarras et les joues couvertes d'une vive rougeur.

— Mon angélique amie, — s'écria Sir Richard, en prenant la main d'Amélie, — ne gâtez pas, par un regret, ou par un repentir, le plaisir que votre visite me fait éprouver. Jusqu'à présent, aimable Princesse, vous avez joué vis-à-vis de moi le rôle du bon Samaritain. Vous avez versé l'huile et le vin de la sympathie et de la consolation sur les blessures de mon esprit. Vous m'avez arraché à la sombre misanthropie à laquelle j'étais condamné, en me guidant doucement à travers les ruines désolées de mes tristes pensées; vous m'avez amené à voir refleurir sur cette terre les roses de l'espérance que je croyais flétries à tout jamais pour une créature qui avait eu autant à souffrir que moi. Sans vous, excellente Princesse, je me serais abandonné au désespoir; peut-être même aurais-je succombé à cette horrible tentation qui attire les êtres désolés, et dont la pensée seule me fait frissonner. Oh! comme elle est grande la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous, et comme elle est encore augmentée par la manière franche et amicale avec laquelle vous

venez aujourd'hui me rendre visite ! Désormais cette chambre prend à mes yeux charmés un aspect tout autre, et quand j'y serai seul, occupé à contempler votre image, il me restera ce souvenir délicieux, que vous-même en personne, vous êtes venue embellir par votre radieuse présence cette humble et triste demeure.

— Vous parlez avec une exaltation qui me réjouit l'âme, — dit la Princesse Amélie. — Car je vois qu'il m'a été donné de vous rendre quelque peu de bonheur.

— Chère dame, quand je suis en votre présence, — s'écria le Baronnet en la contemplant avec admiration, — le passé, quelque effrayant qu'il soit, ne m'apparaît que comme un rêve, que comme le souvenir de choses trop éloignées pour laisser une trace sombre dans mon esprit.

— Et quand je ne suis pas avec vous, les sombres nuages reviennent envelopper votre esprit et vous replonger dans vos tristes pensées ? — dit la princesse avec une intonation si pleine de tendresse, que ses accents produisaient, sur les sens de Sir Richard, l'effet d'une musique céleste, et le plongèrent dans une extase qui pénétra jusqu'au plus profond de son âme.

— Hélas ! quand je suis seul, — dit-il après un silence de près d'une minute et en poussant un soupir, — votre image est ma seule consolation ! Mais alors je repasse chacun des mots qui sont tombés de

vos lèvres pendant les instants que nous avons passés ensemble, et je me répète mille fois la douce assurance que vous m'avez donnée en partant, que je vous reverrais le lendemain et les jours suivants. Alors il me semble qu'il s'est opéré en moi un tel changement dans mon existence, qu'elle est entrée dans une phase si complètement nouvelle, qu'il y a des moments où je cesse même de regretter mon ancien temps de prospérité.

— Pour vous maintenir dans cette heureuse disposition d'esprit, — dit la jeune fille à voix basse, et en baissant la tête pour cacher sa rougeur, — et pour empêcher le retour de vos humeurs chagrines, je voudrais pouvoir ne jamais vous quitter.

— Grand Dieu ! quelles paroles venez-vous de prononcer ! — s'écria le Baronnet en tressaillant de surprise et de crainte à la pensée qui venait de s'éveiller dans son esprit, ou plutôt à la lumière qui venait de l'éclairer sur ses propres sentiments.

— Pourquoi cette émotion ? — demanda la Princesse en le regardant avec inquiétude.

— C'est que la pensée que vous venez d'exprimer m'a ouvert les yeux sur une vérité que je n'avais pas soupçonnée jusqu'ici, et que cette révélation soudaine a produit sur moi un sentiment de surprise mêlé de terreur.

— Et cette vérité quelle est elle ? — demanda la Princesse Amélie d'une voix tremblante, et en main-

tenant fixés sur le Baronnet ses yeux d'azur noyés dans une molle langueur.

— Je n'ose répondre à votre question, — répondit Sir Richard, chez lequel se trahit alors un embarras plein de confiance.

— S'il y a des secrets entre nous, Richard, — murmura la Princesse Royale, — que devient l'amitié que nous nous sommes jurée l'un à l'autre ?

— Oh ! que dire... que faire?... — s'écria le Baronnet, tremblant d'émotion, tandis que sa main pressait tendrement la main de la Princesse, et que ses yeux contemplaient son beau visage couvert d'une vive rougeur ; car c'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi de son nom de Richard, et cette douce familiarité équivalait presque à un aveu échappé à ses lèvres.

— Ce que vous devez dire ? — s'écria la Princesse, s'abandonnant à la joie céleste qui inondait son cœur. — Ce que vous devez dire?... Vous devez me répondre franchement et sans détour... Vous devez m'apprendre la nature de cette vérité qui s'est fait jour subitement dans votre esprit...

— Mais je puis vous offenser, chère Princesse, je risque de perdre votre amitié... Cette amitié qui a plus de prix pour moi que ma vie ! — s'écria le Baronnet, ne sachant ce qu'il devait faire.

— Aucun des sentiments auxquels vous êtes capable de donner accès dans votre cœur ne peut m'offenser, Richard, — dit Amélie, dont la voix trahis-

sait les émotions qui agitaient son âme, et qui se peignaient dans ses yeux chargés de langueur et dans la vive rougeur qui couvrait ses joues.

— Alors vous m'ordonnez de parler franchement, chère Princesse, — dit le Baronnet.

— Je ne vous l'ordonne pas, — répondit-elle avec l'accent d'un reproche, — je vous en prie avec instance.

— Alors apprenez la vérité, chère Amélie, — s'écria Sir Richard Stamford, en se jetant de nouveau à ses pieds, et élevant des regards empreints de la plus ardente adoration vers le visage rougissant de la Princesse, il ajouta : — Je vous aime, Amélie... Oui, je vous aime de toutes les forces de mon âme reconnaissante... je vous aime avec toute la force de mon cœur!...

— Vous m'aimez... vous m'aimez!... — murmura la Princesse, sous l'empire de la plus grande joie qu'elle eût connue de sa vie.

Puis, jetant ses bras autour du cou du beau cavalier qui était agenouillé à ses pieds, elle lui rendit les baisers ardents qu'il imprimait sur ses lèvres, sur ses joues et sur son front.

— Oh! oui, je vous aime!... la douce sympathie que vous m'avez témoignée ne pouvait manquer de faire naître l'amour dans mon cœur! — s'écria Sir Richard.

— Je vous remercie, mon Dieu, il m'aime... il m'aime!... — murmura la Princesse Amélie, qui

parut s'abandonner tout entière à l'extase du bonheur dans laquelle l'avait jeté l'aveu du Baronnet.

— Et est-il bien possible que vous répondiez à mon amour? — demanda-t-il en se relevant lentement, et en reprenant la place qu'il occupait auprès d'elle, mais sans cesser de la tenir tendrement embrassée.

— C'est plus que possible, cela est... la vérité pure c'est que je vous aime... c'est que je voudrais passer ma vie à vous servir! — s'écria la jeune fille avec une véhémence passionnée, et en continuant de prodiguer ses caresses au Baronnet.

— Votre amitié, Amélie, était une faveur sans prix à mes yeux, — dit-il en lui rendant ses baisers. — Mais votre amour... Oh! c'est un bonheur si inespéré... si inattendu....

— Est-il donc possible que vous ayez pu vous méprendre sur mes sentiments pour vous, Richard? — demanda la Princesse avec le ton d'un tendre reproche. — Ne vous étiez-vous pas aperçu que je vous aimais?

— Je n'osais pas m'arrêter à cette pensée, — répondit le Baronnet. — Mais la nature de mes propres sentiments ne m'a révélé que tout à l'heure, quand vous avez prononcé ces paroles qui ont réveillé et fait vibrer dans mon cœur les cordes de tendresses qui y étaient cachées. Alors mon intelligence s'est éclairée, et j'ai compris à l'instant que je vous aimais!

— Oh ! quel bonheur il y a à aimer et à être aimé ! —
s'écria la Princesse.

Elle laissa tomber son chapeau, et chercha un appui pour sa tête sur l'épaule du Baronnet, puis fermant les yeux comme pour s'isoler de tous les objets extérieurs, et s'absorbant plus complètement dans l'ivresse de son bonheur, elle dit : —

— Ainsi, j'ai donc fait revivre l'amour dans votre cœur, Richard. Vous êtes bien sûr de ne pas vous tromper sur la nature de vos propres sentiments... Car mon cœur se briserait si vous veniez me dire demain... dans quelques semaines... ou même dans quelques années, que nous n'avions fait que céder à un moment d'enthousiasme. .

— Oh ! ne conservez pas une méfiance sur la nature de la passion que j'éprouve pour vous, — interrompit le Baronnet en plongeant son regard dans le limpide azur des yeux de la Princesse qui reflétaient une idolâtrie égale à la sienne. — Ne gardez pas un soupçon, un doute, sur la sincérité d'un sentiment qui devient le culte, la foi, l'enthousiaste adoration de mon âme. Rien de merveilleux, Amélie, à ce qu'une créature, naguère si abandonnée, si désolée, si accablée par le malheur, ait réappris si vite à aimer avec tant de tendresse. Car tout ce qui est arrivé s'explique avec une excessive facilité. Il aurait fallu que je n'eusse rien d'un homme, si je n'avais pas cédé à la céleste influence qui s'exerçait sur moi. Toutes les espérances qui pouvaient m'attacher à la vie étaient mortes, le

manque de foi d'une femme, la trahison d'indignes amis les avaient tuées. Dans mon sein étaient ensevelies toutes les brillantes promesses de la vie, toutes les aspirations qui peuvent donner du charme à l'existence. Mon cœur était le tombeau où reposait le souvenir de mes affections trompées, de mes espérances détruites, de mes amitiés indignement trahies, et sur ce cœur passé à l'état de sépulcre, le démon du désespoir avait placé une pierre pour en défendre l'entrée à toute tendre sympathie. Mais vous êtes venue, Amélie, vous avez déplacé cette pierre, et vous vous êtes établie dans mon cœur comme un ange radieux chargé d'y faire reflourir l'espérance.

— Oh ! qu'il est délicieux de vous entendre ainsi expliquer votre amour, sur lequel il ne me reste plus le moindre sentiment de doute ou de méfiance, — s'écria la Princesse en se jetant dans les bras du Baronnet et en restant pressée contre sa poitrine. — Je remercie Dieu, — ajouta-t-elle avec une exaltation toujours croissante, — d'avoir servi d'instrument au réveil, dans votre cœur, de ces sentiments qui sont la joie et la bénédiction de la vie !

— Le monde s'offre tout à coup à ma vue semblable à un paradis, — répondit Sir Richard. — Et pourtant au milieu de cette félicité si immense qu'elle m'apparaît comme un rêve, même en ce moment si délicieux, je sens une cause d'alarme qui vient agiter mon cœur...

— D'alarme ? — s'écria la Princesse en s'arra-

chant à ses embrassements et en fixant ses regards sur son visage.

— Oh! cette alarme, à laquelle je fais allusion, prend sa source dans l'amour que je vous porte, — s'empressa de s'écrier le Baronnet. — Elle est la conséquence naturelle de ma passion.

— Je ne vous comprends pas encore, Richard, — dit la Princesse. — Par grâce, expliquez-vous... ne me laissez pas dans l'incertitude...

— Je veux dire, chère Amélie, — reprit le Baronnet, en la regardant avec une tendresse ineffable, — que l'amour que j'éprouve n'a pas pour objet une personne dans des conditions ordinaires, mais une femme placée au rang le plus élevé, une femme à la main de laquelle je ne puis aspirer, et avec laquelle un mariage clandestin ne pourrait m'unir légalement.

— L'amour que je ressens pour vous n'est pas de nature à s'arrêter à des considérations de cérémonies et de formalités, — interrompit la Princesse Amélie, avec la décision que comportait son caractère et avec toute l'exaltation de la passion qui la dominait en ce moment. — C'est un amour, — reprit-elle, en fixant ses regards sur celui qu'elle aimait, — qui ne reconnaît ni les lois ni les conventions humaines... un amour qui n'attache de prix qu'aux plus tendres liens du cœur... qu'à l'union sacrée des âmes... Si c'est là l'amour que vous pouvez accepter et qui doit vous rendre heureux, si vous

pouvez répondre à cette passion, aussi tendrement, avec autant de dévouement que...

— Oh! pouvez-vous en douter, ma bien-aimée, mon adorable Amélie! — s'écria Sir Richard, en l'attirant dans ses bras et en la pressant contre sa poitrine. — Cette journée est bien réellement une heureuse journée pour moi. Je me suis éveillé avec le pressentiment que la nuit ne reviendrait pas avant que des circonstances fortunées ne soient venues marquer le jour qui se levait pour moi. Et je n'ai pas été trompé dans mon espoir! Regardez ces lettres, — dit-il en montrant les papiers placés sur la table, — ces lettres sont de mon homme d'affaires d'Aylesbury, et elles sont arrivées ce matin. Leur contenu m'apporte des nouvelles qui vont au delà de mes plus chères espérances. Toutes mes propriétés sont vendues, et le prix en est réalisé. Le Comte de Desborough s'est rendu acquéreur, moyennant un grand prix, de mon manoir, et non-seulement tous les créanciers de la maison de banque dans laquelle j'étais intéressé sont payés, mais il me reste un beau revenu. Ce compte que vous voyez là, Amélie, me permet de relever haut la tête et de regarder le monde en face.

— Oh! c'est sincèrement... bien sincèrement que je vous en félicite, mon bien-aimé Richard, — s'écria la Princesse. — Dieu sait que vous avez assez souffert, et qu'il est temps que votre destinée change.

— Elle a changé, et un nouvel horizon s'ouvre

devant mes yeux, — dit le Baronnet. — Oh ! comment ne pas être heureux, complètement heureux, aussi heureux du moins que peut l'être un homme qui a eu autant à souffrir que moi, quand l'honorabilité de mon caractère est hors de toute atteinte, quand mes engagements sont remplis, quand je reprends ma place parmi les honnêtes gens, et quand votre amour, mon Amélie bien-aimée, vient mettre le comble à ma félicité ! Oh ! cet amour, je l'accepte comme vous me l'avez offert... Je l'accepte comme le pur encens de votre cœur affectueux, et je m'en montrerai digne jusqu'à ce que la mort nous sépare.

— De mon côté, — dit la Princesse, — je m'engage par les serments les plus sacrés, et à la face du ciel que je prends à témoin, à rester fille par amour pour vous...

— Oh ! ne vous engagez pas aussi imprudemment, — s'écria le Baronnet en l'interrompant avec véhémence.

— Non, ne m'arrêtez pas, — dit la Princesse avec une indomptable résolution, — ne m'interrompez pas et n'ayez nulle crainte que je me repente jamais des paroles qui me restent à prononcer. Écoutez-moi patiemment et attentivement lorsque je vous déclare, à la face du ciel, que par amour pour vous je renonce à me marier, que je repousserai toutes les négociations qui pourront être faites par d'autres pour disposer de ma main, et que je veux vivre et

mourir votre femme devant Dieu, si je ne puis l'être devant les hommes.

— Le langage humain n'a pas d'expressions assez fortes pour rendre la reconnaissance que me fait éprouver un amour aussi désintéressé, — dit Sir Richard en pliant le genou et en pressant la belle main de la Princesse dans les deux siennes. — Votre serment est enregistré, solennellement enregistré, Amélie. Et je ne vous demande pas de revenir sur votre résolution. Votre amour m'est engagé, et en retour je vous engage le mien ! Oui, ô la plus belle et la plus adorée des femmes ! acceptez les plus tendres affections de mon cœur reconnaissant, et croyez que j'aimerais mieux mourir que de jamais vous causer un chagrin.

— Les serments que nous venons d'échanger sont irrévocables ! — dit la Princesse Amélie d'un ton solennel, et en forçant son amant à se relever ; puis se jetant dans ses bras, elle dit : — Richard, je suis ta femme, ta femme devant Dieu, et tu es mon mari.

CHAPITRE XVIII

TERREURS

Bien qu'elle continuât à garder l'air souriant en présence de ses jeunes auxiliaires, bien qu'en recevant ses pratiques elle réussît à conserver l'apparence d'une personne en possession de la plus complète tranquillité d'esprit, pourtant, en réalité, pendant toute la journée, Madame Brace souffrit le martyre, elle eut à endurer toutes les tortures réservées aux damnés.

Les pénibles sentiments qu'elle éprouvait prenaient moins leur source dans ses remords que dans ses regrets et son désespoir de s'être placée elle-même dans une position si pleine de périls. A chaque minute elle s'adressait cette question : « Que faire du cadavre ?... » et, chaque fois qu'elle se posait cette question, son embarras augmentait.

Puis la nécessité de garder un extérieur agréable

n'était pas une tâche facile, et en effet c'était avec beaucoup de peine qu'elle arrivait à retenir le sourire sur ses lèvres pendant qu'un vautour lui dévorait le cœur.

Dans le cours de la matinée, Henriette descendit lui demander la clef de la salle de bains, pour s'acquitter de ses soins journaliers, et Madame Brace fut obligée d'imaginer je ne sais quelle excuse dont la trivialité la fit rougir jusqu'à la racine des cheveux, puis cette rougeur disparut aussi rapidement sous l'impression de terreur qui l'avait frappée au cœur. Mais Henriette ne s'aperçut pas de ce qu'il y avait de ridicule dans l'excuse trouvée par sa maîtresse et ne remarqua rien de particulier dans ses manières. C'était la conscience troublée de la malheureuse femme qui la rendait lâche, qui la faisait se défilier d'elle-même et des interprétations qu'on pouvait donner à ses actions.

Dans l'après-midi, un individu de mauvaise mine se présenta dans l'établissement de Pall Mall et insista pour avoir un entretien particulier avec Madame Brace. Il ne voulut ni expliquer le motif qui l'amenait, ni faire passer son nom, et, quand cette étrange façon d'agir fut communiquée par une domestique à la marchande de modes, elle se sentit prise d'un frisson mortel; car cette pensée terrible se présenta à son esprit, que son crime, d'une manière ou d'autre, avait éveillé des soupçons, et qu'un officier de justice venait faire une perquisition dans

sa maison ! Mais elle rejeta aussitôt cette idée qui ne pouvait être enfantée que par ses terreurs, et, reprenant immédiatement sa présence d'esprit à l'aide d'un effort presque surhumain, elle ordonna à la domestique d'introduire cet étrange visiteur en sa présence.

Au moment où il fit son apparition dans le parloir où elle l'attendait, elle reconnut aussitôt l'homme qu'elle avait vu avec Grumley dans Bow Street, et de nouveau elle se sentit accablée par le sentiment de mortelle terreur qu'elle avait déjà éprouvé. Retombant sur le siège d'où elle venait de se lever, elle lui demanda quelle affaire l'amenait d'une voix qui ne parvint à puiser un peu de fermeté que dans la violence de son désespoir.

Il n'était pas vraisemblable que son émotion pût échapper aux yeux exercés et vigilants d'un individu tel que Mobbs, car ce visiteur c'était lui ; mais comme par un effet du hasard il se trouva qu'il y avait des flacons de vins sur la table ; l'idée lui vint à l'instant qu'elle en avait fait usage d'une façon un peu trop libérale, en un mot qu'elle était grise ; et il se dit à lui-même : —

— Grumley avait raison, c'est une bien belle femme ; mais c'est dommage qu'elle boive autant...

Puis, après cette réflexion faite à la hâte, Mobbs se mit en devoir d'expliquer qu'il était agent de police et que c'était la raison pour laquelle il n'avait

pas voulu faire transmettre son nom et sa profession ; il avait pensé que Madame Brace préférerait lui accorder un moment d'entretien particulier pour ne pas le forcer à échanger des messages par l'intermédiaire d'une domestique.

L'extrême civilité dont Mobbs réussit à faire preuve et la manière toute naturelle dont il expliquait sa conduite, non-seulement rassura Madame Brace, mais lui permit de reprendre tout son empire sur elle-même, et, frappée par l'idée qu'elle avait laissé voir une émotion incompréhensible ou qui pouvait prêter aux plus fâcheuses interprétations, elle se hâta de faire observer qu'elle était fort indisposée et qu'elle souffrait surtout d'un violent mal de tête. Puis elle demanda de nouveau à Mobbs quel était le motif qui l'avait amené chez elle, et Mobbs s'expliqua de la manière suivante : —

— Voilà ce que c'est, Madame : hier au soir, moi et mon supérieur M. Grumley, le chef des agents de Bow Street, nous nous sommes séparés à votre porte ; j'ai continué mon chemin, et M. Grumley est resté avec l'intention de monter chez vous pour vous présenter ses respects. Mais il n'a pas paru ce matin au bureau, il n'est pas rentré à son logement, et l'idée m'est venue que vous pouviez bien l'avoir chargé de quelque affaire particulière.

— Il est parfaitement exact que votre camarade m'a fait une visite hier au soir, — dit Madame Brace qui avait repris toute sa présence d'esprit. — Mais

il n'est pas resté chez moi plus de dix minutes ou un quart d'heure, et il est parti.

— Tiens, c'est étrange! — dit Mobbs évidemment perplexe. Puis, après un moment de profonde réflexion, il ajouta : — Peut-être ne me trouverez-vous pas trop indiscret, Madame, si je vous demande si vous ne lui avez pas remis une certaine somme d'argent?

— Oui, cinq cents guinées, conformément à nos conventions, — répondit-elle aussitôt. — Je sais que je puis avoir autant de confiance en vous qu'en M. Grumley lui-même, — ajouta Madame Brace avec un sourire.

— Bien certainement, Madame, — dit Mobbs. Puis, revenant au sujet qui absorbait toutes ses pensées, il ajouta d'un air pensif : — J'aurais de la peine à comprendre que Grumley se soit exposé à se trouver en dangereuse compagnie avec une aussi forte somme sur lui... Il est trop expérimenté pour cela... et qu'il ait été attaqué... volé et assassiné en pleine rue, c'est bien improbable.

— Croyez-moi... votre ami reparaitra dans le cours de la journée, — dit Madame Brace. — Peut-être a-t-il bu un petit coup de trop dans la société de joyeux amis avec lesquels il a passé la nuit, et il aura fait un somme pour dissiper son mal de tête.

— Non, Madame... ceci ne rentre pas dans la manière d'agir de M. Grumley, — dit Mobbs en secouant la tête d'un air peu satisfait. — S'il n'a

pas été assassiné... alors c'est qu'il a pris la fuite... voilà tout... — s'écria le constable frappé par une idée soudaine. — Et maintenant que j'y pense, je ne suis pas éloigné de croire qu'il s'est sauvé, non-seulement pour échapper aux conséquences de l'affaire d'hier soir, l'évasion de la jeune fille, mais aussi pour me faire tort de ma part dans les cinq cents guinées qu'il a reçues de vous.

— Je ne serais pas du tout étonnée que vous ayez enfin rencontré juste, — dit Madame Brace qui avait peine à contenir la joie qu'elle éprouvait à voir l'agent s'engager ainsi sur une fausse piste, — car hier M. Grumley me disait qu'il craignait fort que les cinq cents guinées qu'il recevait de moi ne lui coûtassent bien cher.

— Ah!... s'il vous a dit cela, — s'écria Mobbs, — il ne reste plus de doute à avoir... Il a pris la fuite et il m'a laissé toute la responsabilité sur le dos.

— Eh bien! puisque vous étiez son associé dans une affaire à laquelle j'avais plus ou moins d'intérêt, — dit Madame Brace, — je ne souffrirai pas que vous soyez complètement frustré de toute récompense, et je vous prie d'accepter ces cinquante guinées.

Les yeux de Mobbs brillèrent de joie, lorsqu'il vit la marchande de modes compter les pièces d'or sur la table, et, quand il les ramassa et qu'il les soupesa dans sa grosse main, il se confondit en remerciements.

— Comme de raison, — dit Madame Brace au moment où il allait sortir, — mon nom ne doit être prononcé dans aucune circonstance, quoi qu'il arrive.

— Pour cela, vous pouvez compter sur moi, — répondit Mobbs en sortant.

Madame Brace respira alors plus librement qu'elle ne l'avait fait depuis plusieurs heures, et cette visite de Mobbs, si menaçante d'abord et qui lui avait causé une si vive terreur, eut ainsi pour résultat de diminuer sensiblement ses appréhensions. Elle vit que la disparition de Grumley pouvait recevoir une explication toute naturelle et être considérée comme une fugue pour éviter les conséquences de l'évasion de la prisonnière confiée à sa garde, et cette conviction lui inspira un sentiment de sécurité qui lui donna le courage d'envisager avec calme et résolution les embarras qui résultaient pour elle de la présence du cadavre dans sa maison.

Plus elle approfondissait tout cela et plus il lui paraissait impérieusement nécessaire de mettre quelqu'un dans sa confidence; et finalement, lorsqu'elle vit la nuit approcher, elle s'arrêta à la résolution de confier son secret à Henriette, sa fidèle femme de chambre. Mais elle recula ce cruel moment le plus possible, et ce ne fut que quand les jeunes filles du magasin se furent retirées pour aller se coucher et que l'horloge du quartier sonna onze heures, que la marchande de modes, qui était

seule alors dans son parloir, trouva assez de courage pour aborder ce terrible sujet.

Pour ne pas laisser à l'agitation toujours croissante qui la dominait le temps de détruire sa résolution et de replonger ses idées dans le chaos, elle s'empessa de sonner, et, lorsque la femme de chambre parut, elle lui dit immédiatement de monter avec elle dans sa chambre.

En arrivant, la marchande de modes posa sa lumière sur la table de toilette et ferma la porte à clef derrière elle. Puis, fixant ses yeux hagards sur la physionomie de sa femme de chambre, elle lui dit d'une voix qui trahissait une profonde émotion : —

— Henriette, je vais vous révéler un terrible secret!...

— Ah! Madame... est-ce bien possible?... Seriez-vous au moment de donner le jour à...? — dit la servante qui, connaissant la légèreté de mœurs de sa maîtresse, avait été à l'instant frappée de l'idée qu'elle venait d'exprimer.

— Plût au ciel qu'il ne s'agît pas de quelque chose de plus grave, Henriette! — répondit Madame Brace d'une voix éteinte. — Mais, je vous en supplie, préparez votre esprit à recevoir, avec autant de calme que possible, une révélation bien faite pour vous remplir d'horreur.

— Miséricorde! Madame... que voulez-vous dire? — s'écria Henriette qui subit tout à coup l'influence

de la terreur qui agitait la marchande de modes.

— Je veux dire, — répondit Madame Brace en baissant encore la voix, tandis que ses regards exprimaient l'angoisse et la frayeur qui s'étaient réveillées dans son cœur, — je veux dire qu'il y a un cadavre dans la salle de bains.

— Oh! horreur! — fit la femme de chambre en étouffant un cri prêt à lui échapper.

Elle recula en chancelant et dirigea des regards effrayés vers la porte de la chambre voisine.

— Silence et courage, je vous en conjure! — dit Madame Brace en joignant les mains d'un air suppliant. — Si vous donnez l'alarme dans la maison, vous me perdez... Mais, si vous me prêtez assistance... je vous comblerai de faveurs et de bienfaits!

— Parlez, Madame; que dois-je faire? — demanda la femme de chambre en luttant de toute sa force contre le sentiment d'horreur qui s'était emparé d'elle.

— Écoutez-moi pendant un moment, ma chère Henriette, — dit la marchande de modes, qui se mit à parler vite et avec une agitation nerveuse. — Vous vous rappelez cet agent de police qui est venu me faire visite hier soir. Eh bien, il s'est grisé... il m'a poursuivie de ses propositions amoureuses... J'ai été obligée de céder... Mon Dieu! que pouvais-je faire?... Je l'ai conduit ici, et tout à coup il est

tombé mort à mes pieds... frappé par un accès d'apoplexie foudroyante...

— Mort, à vos pieds !... — répéta Henriette en frissonnant.

— Oui, tout d'un coup je me suis trouvée placée dans ce cruel embarras, — dit Madame Brace. — Et pendant toute la nuit, je suis restée ici... seule avec le cadavre ! Maintenant, Henriette, vous connaissez cet horrible secret.

— Oh ! Madame, je voudrais bien ne l'avoir jamais connu ! — s'écria la jeune fille en se couvrant le visage de ses mains comme pour dérober à sa vue quelque objet hideux.

— Ah ! vous me mettez au désespoir, Henriette ! — dit en gémissant la marchande de modes. — Que faire maintenant ?..

— Je ne sais ! — répondit la femme de chambre en ôtant ses mains de son visage, mais pour les agiter en l'air. — Il me semble déjà qu'un meurtre été commis et que j'en suis la complice.

— Un meurtre !... — répéta Madame Brace en frissonnant ; puis, fixant ses regards sur le visage de sa servante, elle dit : — Vous ne pensez pas... vous ne pouvez pas supposer que ce soit moi... moi... qui ai donné la mort à cet homme ?

— Je n'ose pas réfléchir... Mes pensées me font peur, — répondit Henriette ; puis, d'un ton plus ferme et comme si par un puissant effort elle était parvenue à vaincre sa répugnance et à appeler à

son aide toute sa résolution, elle s'écria : — Mais il n'y a pas de temps à perdre et il nous faut envisager cette embarrassante situation face à face.

— Oh! merci... merci, ma chère Henriette, pour ce changement de conduite envers moi, — s'écria la malheureuse Madame Brace. — Dites-moi ce que nous devons faire... Je me fie entièrement à vous... et votre récompense dépassera tout ce que vous pouvez espérer...

— Il est impossible que vous et moi, nous réussissions seules à nous débarrasser du cadavre, — reprit Henriette qui semblait avoir reconquis tout son courage et toute sa présence d'esprit, à mesure qu'une réaction en sens contraire se faisait sentir chez sa maîtresse. — Il faut mettre dans la confiance l'un des domestiques, — dit-elle d'un ton décidé.

— Oh! Henriette! — murmura Madame Brace à laquelle répugnait la pensée de se mettre ainsi à la merci de ses domestiques; mais au même instant une idée subite la frappa et elle s'écria : — Si je ne me trompe pas, vous êtes en assez bons termes avec Frédéric?

— Nous avons quelques rapports ensemble, Madame, — répondit Henriette.

L'individu auquel Madame Brace avait fait allusion était un des valets de pied que son service attachait à l'établissement qui donnait sur Saint James Square.

— Écoutez-moi, ma chère enfant, — continua la marchande de modes, qui avait repris tout son sang-froid aussitôt qu'elle avait vu un moyen de s'assurer la coopération et le silence de la femme de chambre et de son valet de pied. — Sur la personne du mort, il y a une somme qui n'est pas moindre de cinq cent cinquante guinées, qu'il a reçue tout entière de moi.

Le lecteur doit se rappeler qu'en outre de la somme promise à Grumley pour l'affaire de Caroline, celui-ci avait encore demandé cinquante guinées pour rendre la liberté à Potence.

— Et cette somme dont vous parlez, Madame? — dit Henriette dont les yeux brillaient de cupidité et sollicitaient ardemment une réponse.

— Elle est à vous tout entière... Ce sera votre dot, — répondit Madame Brace. — Et je donnerai encore à Frédérick une centaine de guinées par-dessus le marché. Ne pensez-vous pas qu'il sera heureux de vous épouser dans ces conditions?

— Laissez-moi le soin de tout arranger, — s'écria la femme de chambre dont le joli visage brillait de la joie la plus vive. — Cette nuit même nous nous serons débarrassés du cadavre d'une manière... Mais le temps se passe, — s'écria-t-elle en s'interrompant et en jetant un regard où reparaisait un peu d'inquiétude du côté de la porte de la salle de bains. — Je vais à l'instant chercher Frédérick et le décider à nous prêter assistance.

— Mais vous allez revenir le plus vite possible?... Vous ne me ferez pas attendre trop longtemps... seule... ici?... — dit la marchande de modes qui frissonna au souvenir des épouvantables incidents qui avaient marqué son rêve diabolique de la nuit dernière.

— Dans cinq minutes, je serai de retour ici avec Frédérick, Madame, — dit la femme de chambre en se hâtant de quitter la chambre.

Mais à l'instant où Madame Brace se retrouva seule dans le voisinage du cadavre de sa victime, elle éprouva une terrible oppression, l'atmosphère lui parut chaude et étouffante comme si on y respirait une odeur de sang humain. Un étrange bourdonnement assaillit ses oreilles, comme si des spectres eussent causé à voix basse, et il lui sembla que dans tous les coins obscurs de la chambre elle apercevait de pâles visages de fantômes dont les yeux restaient obstinément fixés sur elle.

Pendant près d'une minute, elle resta debout au milieu de la chambre, luttant contre le sentiment d'effroyable malaise qui s'emparait d'elle. Mais cela devint si intolérable qu'elle ouvrit la porte donnant sur le corridor et qu'elle écouta avec anxiété, s'attendant à chaque instant à entendre le bruit des pas de Henriette et de son amant. Mais tout était tranquille; un silence de mort régnait dans la maison, et alors Madame Brace eut peur d'être surprise par quelqu'un. Elle rentra dans la chambre, se

dirigea vers le buffet et se versa un grand verre de brandy. Mais le craquement que fit entendre la porte du buffet en tournant sur ses gonds fit trembler sa main et une partie du liquide se répandit pendant qu'elle le portait à ses lèvres. Néanmoins elle en but une suffisante quantité pour y puiser ce courage bâtard qui protège, comme une armure, un cœur criminel, et elle revint à la charge pour, augmenter encore l'excitation produite par l'absorption du premier verre. Elle avait trouvé dans le feu brûlant de l'alcool une cuirasse et un bouclier pour se défendre contre les spectres et les démons enfantés par sa terreur et par ses remords. La notable quantité de spiritueux qu'elle avait ingurgitée lui avait composé une armure à l'épreuve, sous le poids de laquelle elle chancela.

Éprouvant alors un sentiment de chaleur étouffante, la marchande de modes quitta sa robe, se délaça et ôta son corset; puis, passant un large peignoir, elle se sourit avec complaisance dans son miroir, pendant qu'elle en nouait la ceinture flottante autour de son corps.

Mais ce sentiment de contentement d'elle-même, qui était produit par les fumées alcooliques qui lui montaient à la tête, céda bientôt à celui de l'inquiétude, et elle se demanda avec effroi ce qui pouvait retenir Henriette si longtemps.

CHAPITRE XIX

CE QU'ON FAIT DU CADAVRE

Pendant ce temps, Henriette s'était rapidement et sans bruit dirigée vers la chambre de Frédérick Dray, le plus jeune des deux valets de pied au service de Madame Brace.

C'était un homme jeune, beau, grand, bien fait, possédant une belle chevelure, de beaux yeux, de belles dents, et qui était loin d'avoir une mauvaise opinion de ses avantages physiques et intellectuels. Egoïste et libertin, extravagant et sans moralité, perfide et hypocrite, Frédérick était en réalité un être dangereux, bien que ses mauvais penchants n'eussent pas encore eu l'occasion de se manifester dans la maison de Madame Brace. Aussi, bien que Henriette fût dans les termes de la plus complète intimité avec lui, elle était loin de soupçonner à quel point il était sans cœur et capable de toutes les

infamies, de toutes les turpitudes qui pouvaient servir ses intérêts ou ses desseins.

Dans la soirée dont il s'agit, il n'y avait pas longtemps qu'il était monté à sa chambre, quand un petit coup frappé à sa porte lui annonça la présence de la femme de chambre que nous avons dépeinte dans la première partie de notre histoire comme une belle jeune femme de vingt ans environ.

Frédérick, qui n'avait pas encore commencé à se déshabiller, ne fut en aucune façon surpris de sa visite, et par conséquent le lecteur peut être certain que ce n'était pas la première fois qu'il était favorisé par la présence de la femme de chambre dans sa chambre à coucher, à une heure où sa modestie aurait pu avoir à en souffrir.

— Eh bien, ma chère fille, — dit-il avec une amabilité où se mêlait beaucoup d'arrogante fatuité, — tu ne peux donc pas te passer de moi. Il faut que tu viennes dans les bras de ton Frédéric; tu ne pourrais vivre une semaine loin de lui...

— Tu sais que je t'aime, Frédéric, — dit-elle en allant vers le lit sur lequel il était assis, et en passant ses bras autour de son cou.

— Je ne suis nullement étonné que tu m'aimes un peu, — s'écria-t-il, — car je ne suis pas l'homme le plus laid et le plus stupide qu'il y ait au monde. Mais qu'as-tu, Henriette? — demanda-t-il en remarquant qu'il y avait quelque chose de singulier dans son air et dans ses manières.

— Frédérick, — dit-elle sans répondre positivement à sa question, — tu sais qu'il me sera impossible de cacher bien longtemps la position dans laquelle je suis. Ne veux-tu pas tenir ta promesse et m'épouser sans plus de retard ?

— C'est bien facile, ma fille, de parler de mariage, — répondit l'arrogant valet de pied. — Mais où prendre l'argent qui est nécessaire pour se mettre en ménage ? Il est vrai que je gagne de bons gages et que je réalise d'assez beaux profits dans cette maison ; mais je ne sais comment diable il se fait que l'argent file si vite...

— Parce que tu es véritablement bien extravagant, Frédérick, — interrompit Henriette. — Mais je n'ai pas l'intention de t'adresser des reproches, — ajouta-t-elle de l'air le plus aimable et le plus engageant, — car je suis folle de toi, et je sais que si tu en avais les moyens, tu tiendrais ta promesse, et que tu m'épouserais.

— Dame ! je ne sais pas trop ce qui pourrait arriver, — dit le jeune homme, — surtout, — ajouta-t-il avec une insolente grossièreté, — si j'étais bien sûr que l'enfant que tu es sur le point de mettre au monde est réellement de moi.

— Je prends Dieu à témoin du serment que je fais, que c'est la vérité ! — s'écria Henriette, dont le visage s'anima d'une vive rougeur.

— Allons, il est inutile de te mettre en rage, ma chère, — dit l'aimable amant de Henriette avec une

fière indifférence, — car tu sais bien que je n'ai été ni le premier... ni le second...

— Mais tu sais aussi que je t'ai été fidèle depuis le moment où tu t'es occupé de moi, — s'écria Henriette, dont les yeux se remplirent de larmes; — et ce n'est pas généreux à toi de me reprocher le passé, alors surtout que je n'ai jamais essayé de te tromper sur ce point. J'ai reconnu que c'était Lord Montgomery qui m'avait séduite, et qu'après, j'avais eu des rapports intimes avec Lord Florimel; mais depuis, jamais aucun autre, excepté toi...

— Bien... bien... ne nous querellons pas à ce sujet, Henriette, — s'écria le valet de pied. — Allons...

— Mais tu n'as pas répondu à ma question, — interrompit la jeune femme avec impatience. — Je désire savoir si tu voudrais m'épouser dans le cas où j'aurais assez d'argent pour que nous puissions nous mettre en ménage?

— Tu commences réellement à me faire soupçonner que tu as ramassé une bourse ou découvert un trésor dans quelque coin, — dit le domestique, — ou bien qu'un de tes premiers amants a promis de te donner une dot... Allons, parle... qu'y a-t-il de vrai dans tout cela?

— Et en supposant qu'il arrive quelque chose de semblable? — demanda Henriette avec un malin sourire qui montra ses belles dents et qui fit briller ses yeux bleus naturellement effrontés.

— La vérité est, ma chère fille, — dit l'avantageux personnage en caressant ses favoris, — et je ferai tout aussi bien de te tirer à l'instant d'incertitude, c'est que je me suis juré à moi-même de ne donner ma main qu'à une femme possédant une dot de cinq cents guinées. Ceci posé, il ne peut plus y avoir de malentendu entre nous.

— Aucun! — s'écria la femme de chambre en laissant éclater sa joie. — Pour aller droit au but, je puis te fournir les moyens d'obtenir cinq cent cinquante guinées ce soir même. Et si tu tiens ta promesse, si tu m'épouses, Madame Brace te donnera en plus cent guinées.

— Madame Brace! Qu'a-t-elle à voir dans cette affaire? — demanda Frédérick en jetant un regard incrédule à sa maitresse.

— Oh! je vais t'expliquer tout dans un instant, — répondit-elle, — mais fais-moi la promesse...

— Eh bien, je jure de t'épouser aux conditions que tu viens d'énoncer, — s'écria le valet de pied. — En vérité, je serai trop heureux de tenir ma promesse, et je ne regretterai pas le sacrifice de ma liberté. Mais qu'est-ce qui est exigé de moi pour gagner ces cinq cent cinquante guinées, et quel diable de rôle Madame Brace joue-t-elle dans cette affaire?

— Écoute-moi, ne te laisse pas surprendre par ton étonnement, car tu me ferais perdre mon courage, et n'élève pas la voix, car tu répandrais l'alarme

dans la maison. La vérité, — continua la femme de chambre en baissant tout à coup la voix et en prenant un ton solennel, — c'est qu'un homme est mort d'apoplexie dans la chambre à coucher de Madame Brace, et qu'il faut faire disparaître son cadavre cette nuit même.

— Allons donc... ce n'est pas possible, Henriette.

Telle fut l'exclamation que l'étonnement arracha à Frédérick; mais comprenant aussitôt la terrible prise que la connaissance d'un pareil secret lui donnait sur Madame Brace, il se hâta d'ajouter : —

— Ma chère Henriette, je suis prêt à me dévouer corps et âme à notre pauvre maîtresse... qui promet cinq cent cinquante guinées...

— Ne perdons pas de temps à bavarder, Frédérick, — s'écria la femme de chambre. — Voilà en vérité plus d'un quart d'heure que je suis absente, et j'avais promis d'être de retour dans cinq minutes. Suis-moi donc en silence!

Frédérick se mit joyeusement sur pied, et Henriette retourna avec précaution dans la chambre à coucher de Madame Brace, où elle introduisit son compagnon, en prenant soin de refermer la porte avec précaution.

La marchande de modes, que l'impatience rendait nerveuse, en dépit de l'influence exhilarante du brandy, fut on ne peut plus heureuse de voir réparer sa fidèle femme de chambre, accompagnée du valet de pied. Henriette, qui connaissait bien sa

maîtresse, s'aperçut tout de suite qu'elle avait puisé du courage dans la bouteille; mais Frédéric ne fut pas peu étonné de voir Madame Brace faire si belle contenance dans l'horrible situation où elle se trouvait placée.

Mais il n'eut pas le loisir de faire de longues observations, et encore moins de les exprimer, car Henriette s'empressa d'informer Madame Brace que Frédéric savait ce qui était arrivé, et qu'il était prêt à rendre tous les services dont il était capable. Sur cette déclaration, Madame Brace ouvrit la porte de la salle de bains, et prenant une lumière, elle entra dans l'endroit où gisait le cadavre de Grumley.

Un frisson glacé passa sur le corps de Henriette, et elle détourna les yeux lorsque Frédéric, avec un calme plein de résolution, enleva le drap qui couvrait le visage du cadavre.

— Mais c'est l'agent de police! — s'écria le valet de pied après avoir examiné la face livide de l'homme assassiné.

Puis il dirigea ses yeux avec une expression d'étonnement et d'incrédulité sur Madame Brace, d'un air qui semblait impliquer chez lui le soupçon qu'il y avait dans cette affaire quelque chose de plus que ce qui lui avait été communiqué.

— Allons, nous n'avons pas de temps à perdre, — dit Madame Brace, qui avait été reprise de cette trépidation nerveuse qu'elle avait chassée au moyen de la forte dose de brandy qu'elle avait absorbée. —

L'argent que je vous ai promis est dans les poches de cet homme, vous pouvez le mettre en sûreté immédiatement, — se hâta-t-elle d'ajouter, car elle n'aimait pas les regards que Frédérick avait jetés sur elle, et sa conscience coupable lui suggérait naturellement l'idée qu'il avait pénétré le secret du meurtre.

— Voici l'argent, — dit-il après avoir fouillé les poches du mort.

Lorsqu'il eut mis les bank-notes en sûreté sur sa personne, il demanda à Madame Brace si elle avait un plan arrêté sur ce qu'il fallait faire du cadavre.

— Mon idée est de l'enterrer sous les dalles de la cuisine du sous-sol, — répondit la marchande de modes.

— Parfait ! — s'écria Frédérick. — C'est le meilleur parti à prendre ; et ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que l'homme chargé de l'enlèvement des ordures a oublié sa pelle il y a plusieurs jours, et qu'il n'est jamais revenu la chercher. Allons, donnez-moi un coup de main pour enlever le corps, et nous allons lui faire descendre l'escalier aussi doucement que possible.

En disant cela, Frédérick souleva le cadavre pour le mettre sur son séant, et se baissant, il entoura de ses bras le buste puissant du constable, pendant que Henriette, qui avait repris toute sa présence d'esprit, le tenait par les pieds. Madame Brace remit le drap sur la tête de sa victime, et ouvrant la

marche, une lumière à la main, elle sortit de la salle de bains.

Le cadavre ainsi porté traversa la chambre à coucher et descendit l'escalier avec aussi peu de bruit que possible. Frédérick était un jeune homme d'une vigueur peu commune, et il supportait presque tout le poids de cette dépouille humaine, Henriette ne faisait que soutenir les pieds. Souvent ils s'arrêtèrent pour écouter si personne ne bougeait dans la maison, et plus d'une fois, lorsque l'escalier craquait, ou lorsque Frédérick venait à heurter la rampe de l'escalier, une mortelle terreur assaillit le cœur des deux femmes, qui redoutaient que l'alarme fût donnée dans la maison. Quant au valet de pied lui-même, il procédait à son opération avec le plus grand calme et la plus grande habileté; un résurrectionniste de profession n'aurait pas montré plus d'indifférence en maniant un cadavre. Mais, quoique cet imperturbable sang-froid fût une qualité fort digne d'être appréciée dans les circonstances présentes, néanmoins il ne laissait pas de faire concevoir des craintes pour l'avenir, et cette idée se présenta à l'esprit de Madame Brace pendant qu'elle éclairait la route, sa lumière à la main.

A la fin le pied de l'escalier fut atteint, et il ne restait plus à descendre que les quelques marches conduisant à la cuisine. C'était l'endroit difficile, attendu que la descente était très-raide, mais en quelques minutes cette tâche ardue fut accomplie

et le corps fut déposé sur les dalles de la cuisine. Une bouteille de vin fut tirée du cellier, et Frédérick, après avoir puisé une nouvelle vigueur dans le jus de la grappe, se remit à l'ouvrage. Au moyen d'un vieux tisonnier rendu pointu par l'usage, il réussit à enlever les dalles qui recouvraient la cuisine, et la pelle lui servit à creuser une fosse dans la terre. Le jeune homme travaillait avec ardeur, la sueur ruisselait sur tout son corps, et Madame Brace et Henriette, qui suivaient tous ses mouvements avec intérêt, étaient étonnées des progrès rapides qu'il faisait. De temps en temps il s'arrêtait pour reprendre haleine et pour se rafraîchir, en buvant un verre de vin, puis, animé d'une nouvelle ardeur, il reprenait sa tâche et travaillait comme un ouvrier ayant à gagner son salaire.

Pendant le cours de ce pénible labeur, la pensée de Frédérick était aussi active que ses bras. Il savait qu'il suffirait d'une occasion dans la vie d'un homme pour faire sa fortune, et cette occasion se présentait à lui cette nuit même. La marchande de modes était riche, et elle était maintenant complètement en son pouvoir, car il avait pénétré aussi avant dans la terrible vérité qu'elle le craignait et qu'elle le soupçonnait. Mais il n'épargnait pas sa peine pour faire disparaître toutes les traces du crime, car il n'était en aucune façon de son intérêt qu'il fût découvert; au contraire, c'était un secret qu'il lui importait de défendre le mieux possible, pour pouvoir seul s'en

faire une arme redoutable, qu'il tiendrait suspendue au-dessus de la tête de la malheureuse femme.

Telles étaient les réflexions auxquelles il se livrait pendant qu'il maniait la pelle avec toute la vigueur de ses bras musculeux. La tâche n'était pas facile, car la terre était dure; il n'avait ni pioche ni bêche pour la remuer avant de l'enlever avec la pelle, et il était pourtant nécessaire de creuser à une grande profondeur pour que la couche de terre qui devait recouvrir le cadavre pût absorber les miasmes qui, par la suite, pourraient se dégager.

Trois heures se passèrent ainsi avant que la fosse fût assez profonde pour recevoir le corps de l'homme assassiné. Trois mortelles heures pendant lesquelles Madame Brace et Henriette passèrent par toutes les phases de la plus vive terreur et de la plus effroyable inquiétude. Parfois elles s'imaginaient entendre du bruit dans la maison, les pas de quelqu'un qui descendait l'escalier, la respiration d'une personne dans le corridor conduisant à la cuisine, ou une fenêtre qui s'ouvrait aux étages supérieurs, et alors leurs cheveux se dressaient sur leurs têtes, et de grosses gouttes de sueur coulaient sur leurs fronts. Dans d'autres moments elles se sentaient prises de désespoir à l'idée que Frédéric ne pourrait pas avoir achevé sa tâche avant le jour, ou que s'il y parvenait, toutes les traces de ce qui s'était passé ne pourraient pas être tout à fait effacées, qu'il resterait des indices qui conduiraient inévitablement à la

découverte de la vérité. Alors Madame Brace se voyait trainée devant la justice comme meurtrière, et Henriette se voyait en imagination accusée de complicité comme ayant contribué à dissimuler le meurtre commis. Car, bien qu'elle ajoutât foi à l'explication qui lui avait été donnée par sa maîtresse, néanmoins elle savait bien que si le cadavre, pour lequel Frédérick creusait une fosse, était découvert, le terrible cri : « Au meurtre ! » ne pouvait pas manquer de se faire entendre.

Trois mortelles heures s'écoulèrent, pendant lesquelles la coupable arrivée à l'âge mûr, et la jeune femme à la fleur de son âge, eurent à souffrir toutes les tortures enfantées par le désordre que la fièvre jetait dans leur imagination. Elles n'osaient pas se communiquer l'une à l'autre leurs terreurs, encore moins laisser deviner à Frédérick les horribles pensées qui venaient les assaillir. Elle avaient peur de lui faire partager leurs frayeurs et de paralyser le seul bras qui pouvait les sauver ; mais les regards furtifs qu'elles jetaient l'une sur l'autre suffisaient pour leur révéler ce qu'elles souffraient toutes deux.

Enfin la fosse était creusée, et les deux femmes aidèrent Frédérick à sortir du trou dans lequel il disparaissait presque entièrement. Le cadavre de l'agent de police fut roulé dans la fosse, et le jeune homme s'occupa de rejeter, avec la pelle, la terre qu'il avait amoncelée de chaque côté de la fosse ; de temps en temps il sautait dans le trou pour tasser la

terre avec ses pieds, et à mesure que le niveau de la terre qui comblait la fosse se rapprochait de la surface du sol de la cuisine, Madame Brace et Henriette sentaient leur respiration devenir plus libre.

L'horloge sonnait quatre heures lorsque Frédérick foula aux pieds la dernière couche de terre; la fosse était pleine, et il restait encore une forte quantité de terre amoncelée sur les côtés. Mais il était préparé à surmonter encore cette dernière difficulté, qu'il avait prévue tout d'abord. S'étant procuré un grand drap, il l'étendit sur le sol, y jeta ce qui restait de terre, en réunit les quatre coins, et en fit ainsi une espèce de sac qu'il pouvait emporter sur son épaule. Alors il passa avec précaution dans la cour, qui se trouvait sur le derrière de la maison, et vida le contenu de son sac improvisé dans la fosse d'aisances. Trois fois il lui fallut renouveler cette opération pour faire disparaître tout ce qui restait de terre.

Il était épuisé de fatigue. Le fréquent recours qu'il avait eu à l'excellent vin de Madame Brace pour ranimer sa vigueur l'avait soutenu pendant son rude travail; mais l'effet de ce stimulant artificiel commençait à amener une réaction, et il lui fallut en absorber une quantité considérable pour retrouver assez de force pour replacer les dalles qui devaient cacher l'ouverture de la fosse. Cette dernière partie de sa tâche fut enfin terminée, pendant que Henriette composait, avec un mélange de blanc

de plomb, de sable et de terre, une espèce de mastic qui servit non-seulement à fixer les dalles, mais à combler les interstices qui existaient entre elles.

La cuisine fut alors soigneusement balayée avec une brosse à tapis, et Frédérick marcha à plusieurs reprises sur les dalles, et dans tous les sens, pour s'assurer qu'elles étaient solidement posées, et qu'elles ne tremblaient pas sous les pieds. Cette dernière épreuve donna un résultat parfaitement satisfaisant, et toutes les traces du crime avaient disparu!

L'horloge de l'église de Saint James sonnait cinq heures lorsque Madame Brace, Henriette et Frédérick quittèrent la place où était enseveli le corps du constable, et se rendirent chacun dans leurs chambres respectives, où, épuisés comme ils l'étaient tous, ils ne tardèrent pas à tomber dans un profond sommeil.

CHAPITRE XX

LES DEUX NOBLES

Une semaine s'était écoulée, et, vers onze heures du matin, le jeune et beau Lord Florimel était assis dans le petit salon où il avait coutume de déjeuner, dans son élégante demeure de Piccadilly.

Il était en robe de chambre et en pantoufles, et il lisait un tendre billet qu'il avait reçu, le matin même, de Pauline Clarendon, qui continuait à résider dans la villa de la Duchesse de Devonshire, près d'Aylesbury. Cette lettre donnait des nouvelles favorables de la pauvre Octavie, et contenait l'assurance de l'inaltérable amour de celle qui l'écrivait pour le jeune Lord.

Florimel était en train de la relire une seconde fois quand la porte s'ouvrit doucement et quand un page noir entra dans le salon.

Ce jeune serviteur paraissait avoir de quatorze à

quinze ans. Délicat et de petite taille, il était néanmoins bien proportionné, et ses formes étaient pleines d'élégance et de grâce; ses mouvements étaient souples et légers, et ne produisaient pas plus de bruit que ceux d'un être aérien dont les pieds auraient à peine effleuré la terre. Quoique sa peau fût aussi noire que celle d'un Africain, il n'avait cependant aucun des signes caractéristiques de la race nègre, au contraire; ses cheveux, qui retombaient en des myriades de petites boucles sur ses épaules avaient la finesse de la soie, et les traits de son visage étaient fins et délicats; ses grands yeux étincelaient d'intelligence et ses belles dents brillaient comme des perles entre ses lèvres un peu charnues, mais d'un rouge vif. Ses mains étaient délicates comme les mains d'une jeune fille, ses doigts étaient longs, effilés, et ses ongles en amandes étaient roses et transparents.

Malgré le feu qui brillait dans les yeux intelligents de cet enfant, qui paraissait appartenir à la race Indienne, il y avait quelque chose de si contraint dans ses manières, qu'il était impossible de converser quelques minutes avec lui sans recevoir cette impression, qu'il était d'un naturel morose ou qu'il devait être en proie à quelque profond chagrin. Il parlait parfaitement bien Anglais, mais ses réponses étaient toujours exprimées en peu de mots, et, autant que possible, par des monosyllabes. Il était néanmoins actif, empressé à accomplir ses de-

voirs, et il y avait quelque chose de presque mystérieux dans la manière dont il glissait sans bruit d'une pièce dans une autre.

Tel était l'étrange, mais intéressant enfant qui venait d'entrer dans le petit salon où se trouvait Lord Florimel. Mais il n'ouvrit pas la bouche avant que son maître, entendant le bruit de la porte qu'il refermait doucement derrière lui, n'eût levé les yeux et aperçu le jeune page noir.

— Eh bien ! Rao ? — dit-il.

— Lord Montgomery, sous le bon plaisir de Votre Seigneurie, — répondit l'enfant d'un ton bas, mais avec une voix d'un timbre argenté.

En même temps il s'inclina légèrement, mais avec une grâce parfaite.

— Fais entrer Sa Seigneurie, — s'écria Florimel, — tu n'aurais pas dû la faire attendre dans le vestibule.

— Je le regrette, Milord, — répondit l'enfant de sa voix basse, calme, et harmonieuse, — et je ne le ferai plus...

— Tu es un bon petit garçon, Rao, — dit Florimel avec bonté.

Le jeune page répondit à ce compliment en s'inclinant un peu plus bas, et se glissant hors de la chambre, il revint presque immédiatement pour introduire Lord Montgomery.

Ce noble personnage, dont le nom a déjà été prononcé plus d'une fois dans le cours de notre récit,

avait environ trente ans; sa physionomie présentait tous les caractères d'une mâle beauté; ses traits reproduisaient le type Grec le plus pur, et ses yeux brillaient d'un feu qui était amorti par les longs cils qui les bordaient. Ses sourcils étaient bien arqués et son beau front semblait fait pour servir de siège aux plus nobles pensées, mais il y avait une certaine expression dans sa bouche qui détruisait un peu l'effet produit par la partie supérieure de son visage. Pourtant cette bouche était parfaite de dessin, les lèvres n'étaient ni trop fortes ni trop minces, et, en s'ouvrant, elles laissaient voir une double rangée de dents aussi petites, aussi blanches et aussi bien rangées que celles d'une femme. Néanmoins, par moments, un certain pli, ou plutôt une certaine compression des lèvres de cette bouche, donnait une expression sinistre à toute la physionomie et gâtait l'aspect franc, ouvert et généreux d'un noble front et de magnifiques sourcils. Mais il fallait un observateur bien habile pour saisir cette nuance, et, généralement, dans le monde, le visage de Lord Montgomery passait pour réunir tous les caractères essentiels de la beauté chez l'homme.

Ses cheveux étaient noirs, naturellement bouclés, et si brillants par eux-mêmes, qu'ils rendaient inutile l'emploi des pommades et des cosmétiques. Ses favoris, châains à la racine, prenaient bientôt une teinte aussi noire que celle de ses cheveux, dont ils avaient tout le brillant. Il était de taille moyenne,

bien proportionné, et d'une grande vigueur musculaire. Il s'habillait bien ; sa voix était timbrée, mélodieuse, et il chantait avec goût ; il était bon écuyer, fin connaisseur en littérature, quelque peu poète ; il dansait avec grâce, faisait admirablement des armes, et était considéré comme fort adonné à tous les plaisirs ; aussi jouissait-il d'une faveur toute particulière auprès des personnes des deux sexes composant le monde aristocratique.

Tel était Lord Montgomery, Pair d'Angleterre, dont les biens étaient passablement grevés d'hypothèques et dont la signature était assez connue des escompteurs de la Cité, mais il avait coutume de manifester la plus grande confiance dans l'issue du procès pendant devant la Cour de Chancellerie, au sujet des domaines de Bellenden, procès dans lequel il n'avait pas un médiocre intérêt.

Rao, après avoir introduit Lord Montgomery auprès de son maître, se retira à l'instant, et l'accueil que les deux nobles Lords se firent prouve qu'ils étaient dans les meilleurs termes ensemble.

— Nous sommes restés bien étrangers l'un à l'autre dans ces derniers temps, mon cher Gabriel. — dit le Comte en prenant un siège, — et voilà pourquoi j'ai voulu venir d'aussi bonne heure pour avoir une longue conversation avec vous.

— Personne ne pouvait être le mieux venu, Eugène, — répondit Florimel. — Et où en est votre procès ?

— Il marche assez bien, je le pense, et, bien plus, je l'espère, — répondit Montgomery, — Dieu sait qu'il est bien temps qu'il se termine, car il n'y a guère moins de trente années qu'il dure.

— Mais comment a-t-il pu se prolonger ainsi? — demanda Florimel.

— Tout d'abord, mon cher ami, — répondit Montgomery, — chacun sait qu'il est plus facile de saisir la Cour de Chancellerie d'une affaire que de la faire sortir de son rôle. Jamais plus ridicule tribunal n'a fait honte à la civilisation, si ce n'est celui de l'inquisition! Aussi les éternels délais de cette Cour maudite ont-ils été les premiers ennemis contre lesquels nous avons eu à nous défendre. En second lieu, nous avons eu des difficultés presque sans fin pour arrêter la marche à suivre, attendu qu'il y avait de nombreux testaments à consulter, des généalogies à établir, des contrats de mariage, des actes de naissance et de décès à réunir avant d'arriver à établir les qualités exactes de ceux à la requête desquels les réclamations devaient être exercées.

— Mais je crois que l'instance a été reprise, après une suspension temporaire, par votre mère, agissant tant en votre nom qu'en celui de votre frère Raymond, alors que vous n'étiez tous les deux que des enfants? — demanda Florimel.

— Votre observation est parfaitement exacte, mon cher ami, — répondit Montgomery. — Le procès a été originairement commencé par mon père, il y a

trente ans, juste à l'époque de ma naissance. Mon frère Raymond est né huit années plus tard.

— Quoi! il n'a que vingt-deux ans, au moment actuel? — s'écria Florimel. — Je le croyais au moins de deux ans plus âgé; mais je le connais très-peu.

— Eh bien, comme je vous le disais, — dit Montgomery, s'empressant de reprendre le fil de son récit, sans s'arrêter aux observations de Florimel, — le procès durait déjà depuis huit ans, lorsque Raymond est né, et, presque à la même époque, mourut mon père. Alors on découvrit que, par suite d'un privilège traditionnel, ou de quelque acte particulier de substitution, les droits sur les domaines du comté de Warwick étaient attribués à Raymond, tandis que ceux que j'avais à exercer, quoique étant l'aîné, ne portaient que sur le Prieuré et sur ses dépendances.

— Et, pendant tout ce temps, le marquis de Belenden a conservé la libre possession de l'ensemble des propriétés, n'est-ce pas? — demanda Florimel.

— Précisément, — répondit Montgomery, — et, comme c'était un gaillard qui, à soixante-deux ans, conservait encore des dispositions amoureuses, ma mère en profita pour trouver le moyen d'arranger les affaires à la satisfaction de toutes les parties. Elle avait auprès d'elle une nièce orpheline, une belle fille nommée Laura, et elle négocia un mariage entre cette belle créature et le sexagénaire

Marquis de Bellenden. L'alliance projetée eut lieu et des actes furent rédigés en vertu desquels, à défaut de descendance mâle, tous les biens dont la propriété était contestée devaient être attribués à notre famille, à la mort du Marquis, les Aylmers ayant consenti, moyennant une somme payée comptant, à renoncer à tous leurs droits. Mais voici que le Marquis mourut subitement, avant que les actes eussent été signés, et que les choses s'embrouillèrent plus que jamais. La veuve du Marquis, ma belle cousine Laura, montra une telle fermeté de caractère que ma mère ne put parvenir à l'amener à aucune transaction, et qu'il fallut reprendre l'instance, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, après une suspension temporaire.

— Et cette reprise d'instance a eu lieu il y a une vingtaine d'années, n'est-ce pas? — demanda Florimel.

— Oui, et conséquemment, quand j'avais dix ans et que mon frère Raymond en avait deux, — dit le Comte de Montgomery, — notre mère reprit l'instance à notre profit, et, depuis ce temps, le procès s'est trainé lentement jusqu'à présent, défendu pied à pied par ma cousine la Marquise.

— Les Aylmers ont-ils en effet renoncé aux droits qu'ils pouvaient avoir sur les propriétés du comté de Warwick? — demanda Florimel.

— Les affaires de la famille Aylmer s'embrouillèrent tellement peu de temps après, et la mort exerça

de si grands ravages parmi ses membres, que toutes réclamations parurent avoir été abandonnées de ce côté. Le seul représentant que cette famille ait laissé est une petite fille, dont le Comte et la Comtesse de Desborough se sont chargés. L'enfant a grandi depuis...

— Ah ! votre cousine Fernanda Aylmer ? — s'écria Florimel.

— Ou plutôt Lady Holderness, — dit Montgomery. — Eh bien ! depuis peu elle a fait valoir les droits réclamés par sa famille sur les propriétés du comté de Warwick, de sorte que maintenant les Aylmers et les Montgomerys sont de nouveau en lutte avec les Bellendens. Comprenez-vous la position de cette affaire compliquée ?

— Parfaitement, mon cher ami, — répondit Florimel, — jamais vous ne me l'aviez encore expliquée d'une façon aussi claire et aussi lucide. Mais si vous, votre frère, et Lady Holderness vous réussissiez à avoir gain de cause, la Marquise de Bellenden sera complètement dépouillée ?

— Excepté d'une certaine somme placée sur les fonds publics, et qui lui produit environ deux mille livres par an, — dit Lord Montgomery.

— Et vous espérez réellement réussir tous les trois à gagner le procès ? — demanda Florimel.

— J'avoue que je suis plein de confiance, — répondit Montgomery. — Les droits de mon frère Raymond sont surabondamment prouvés, et Fernanda

n'éprouvera pas beaucoup de difficulté à faire valider ses réclamations. Mais mon affaire à moi, qui, vous devez vous le rappeler, a pour objet la propriété du Prieuré, est un peu plus embarrassante. Néanmoins le Lord Chancelier doit bientôt donner sa décision, et je serai bien heureux quand je serai sorti de cet état d'incertitude.

— Je vous crois sans peine, mon cher Eugène, — dit Florimel, — pour ma part, pour rien au monde je ne voudrais avoir un procès.

— Et pourtant il n'y a guère d'acte qui ne contienne quelque vice de forme et qui ne puisse donner ouverture à une discussion judiciaire, — fit observer Montgomery. — En réalité, il y a beaucoup de gens qui sont en possession de grandes fortunes, et qui n'ont aucun titre pour justifier leurs droits. L'habitude généralement établie de confier ses pièces à des sollicitors amène bien souvent leur perte ou leur destruction par accident.

— Et, quelquefois aussi, avec une intention criminelle, sans aucun doute, — ajouta Florimel. — Mais je garde tous mes papiers et tous mes parchemins dans une boîte de fer, placée sous mon lit... — Ah! que veux-tu, Rao, — demanda le jeune Lord en s'interrompant pour adresser cette question à son page, qui s'était glissé sans bruit dans la chambre, selon son habitude, et qui était resté debout sans être aperçu pendant près d'une minute.

Le jeune esclave noir ne fit aucune réponse ver-

bale, mais tendit à son maître une lettre posée sur un plat d'argent, salua, et se retira avec aussi peu de bruit que lorsqu'il était entré.

— Depuis combien de temps avez-vous ce page, Gabriel? — demanda Montgomery, aussitôt que la porte se fut refermée derrière celui qui faisait l'objet de la question. .

— Depuis une semaine seulement, — répondit Florimel.

— J'espère que vous avez eu de bons renseignements sur lui? — dit Montgomery,

— Pourquoi? — demanda Florimel, surpris par cette observation.

— Oh! je ne sais... c'était une idée qui m'était passée par la tête, à l'instant, — s'écria Montgomery, — mais, pour dire la vérité, je n'aime pas cette manière d'entrer et de sortir d'une chambre sans produire le moindre bruit, et la vue de cet enfant m'a fait presque frissonner, il m'a semblé que c'était un serpent noir que je voyais se mouvoir avec tant de mystère.

— Une telle prévention contre le pauvre Rao est ridicule, Eugène, — dit Florimel, avec un ton de remontrance, — et, si nous n'étions pas des amis intimes, je me sentirais réellement indigné de l'injuste soupçon qu'impliquent vos paroles.

— Eh bien! parlons d'autre chose, mon cher ami, — dit Montgomery. — Que venez-vous de rece-

voir? — demanda-t-il, lorsque Florimel eut ouvert la lettre qui venait de lui être apportée.

— Une carte pour un bal masqué au théâtre de Covent-Garden... — répondit le jeune Lord. — Qui diable peut m'envoyer cela? — s'écria-t-il, en retournant la carte dans ses mains.

— Est-ce qu'il n'y a rien d'écrit dans l'intérieur de l'enveloppe? — demanda Montgomery.

— Rien, — dit Florimel, — et l'adresse est évidemment d'une écriture déguisée, — ajouta-t-il, en examinant attentivement la suscription que portait l'enveloppe, — cette écriture m'est tout à fait inconnue; je n'ai pas le plus léger soupçon...

— Et pourtant, il faut que la personne qui a tracé ces caractères ait eu peur que son écriture ne fût reconnue, — fit remarquer Montgomery, — sans cela, pourquoi aurait-elle pris le soin de la déguiser?

— C'est étrange!... très-étrange!... — dit Florimel, d'un air pensif et les yeux toujours fixés sur l'enveloppe. — L'écriture est évidemment celle d'une femme qui s'est torturée pour n'obtenir, d'une main naturellement facile, que des caractères roides et un maladroit griffonnage.

— Il y a une intrigue au fond de tout cela, — fit observer Montgomery, — et il faut aller à ce bal masqué; sans aucun doute vous avez captivé le cœur de quelque dame qui joint la discrétion à la galanterie, et qui conduit ses intrigues d'amour avec prudence, voilà pourquoi elle a choisi ce moyen pour avoir une

entrevue avec vous... pour ma part... Mais, par Jupiter! voici encore le page noir!

Cette fois, Montgomery frissonna visiblement en voyant Rao se glisser dans le salon comme un sombre fantôme.

L'enfant s'arrêta court lorsque cette exclamation vint frapper son oreille, et ses yeux noirs, après avoir lancé un regard pénétrant sur celui qui l'avait poussée, se dirigèrent sur le visage de son maître et y restèrent fixés pendant quelques instants; puis, comme satisfait du résultat de l'examen auquel il l'avait soumis, et soulagé de la crainte qui s'était éveillée dans son esprit, il continua à s'avancer et déposa un volumineux paquet sur la table près de laquelle était son maître.

— Eh bien! Rao, qu'est-ce que cela? — demanda Florimel en s'apercevant que ce dernier semblait avoir quelque chose à lui dire, mais qu'il attendait d'avoir été invité à parler.

— Ce paquet a été apporté en même temps que la lettre, — dit l'enfant, sans élever la voix. — Mais le suisse avait oublié de me le remettre.

— Et qui a apporté cette lettre et ce paquet? — demanda Florimel.

— Un commissionnaire qui est reparti immédiatement, Milord, — répondit Rao.

Puis il se retira, suivi des yeux par Montgomery, jusqu'au moment où il disparut par la porte, qui ne

fit pas plus de bruit pour s'ouvrir et se refermer que n'en produisaient ses pas.

— Que recevez-vous maintenant? — demanda le Comte, en ramenant ses regards sur son jeune ami, qui était en train d'ouvrir la grande enveloppe de papier brun qui venait d'être apportée devant lui.

— Un domino bleu! — s'écria Florimel, en développant cet ample vêtement, qui était bordé d'une passementerie toute particulière, et qui formait comme une étoile sur le point culminant du capuchon.

— La belle inconnue dont vous avez captivé le cœur, — dit Montgomery, — est décidée à ce que l'aventure soit aussi romanesque et aussi entourée de précautions que possible. Vous devez porter ce domino afin qu'elle puisse vous reconnaître dans ce bal, pour lequel elle vous a envoyé une carte d'entrée, et ce costume est bordé d'une façon toute particulière, pour qu'il n'y ait pas de méprise possible, attendu qu'il y aura dans la salle des dominos bleus par douzaines. Vous êtes un heureux gaillard, Gabriel, — ajouta Montgomery, — car toutes ces précautions et le soin pris pour entourer l'aventure du mystère le plus absolu prouvent évidemment que cette belle inconnue est une dame de haut rang et dont la réputation est intacte. Voilà une intrigue qui promet d'être assez piquante pour tenter la curiosité d'un anachorète.

— Et pourtant, je n'irai pas à ce rendez-vous, et

je ne répondrai pas à ces ouvertures mystérieuses, — dit Florimel, qui était peu à peu tombé dans une étrange préoccupation.

— Vous n'irez pas à ce rendez-vous!... vous ne répondrez pas à ces ouvertures!... — répéta Montgomery, avec un étonnement qu'il ne cherchait pas à dissimuler. — Parlez-vous sérieusement, Florimel... ou avez-vous assez peu de confiance dans mon amitié et dans ma discrétion pour craindre que je ne vous trahisse auprès de la belle Mademoiselle Pauline Clarendon?

— Ce ne sont pas là les raisons qui me font agir, Eugène, — dit le jeune Lord d'un ton sérieux. — Je n'hésiterai pas à confesser, même au risque de m'attirer vos railleries, que je suis résolu, que j'ai juré de ne jamais être infidèle à Pauline. Par conséquent, mon cher Eugène, je suis bien décidé à ne tenir aucun compte des ouvertures dont je suis honoré, et, si mon amitié a réellement du prix pour vous, vous ne ferez aucun effort pour me faire changer de résolution. Pauvre Pauline! Elle m'aime avec tant de dévouement, et, dans ces derniers temps, elle a éprouvé tant de chagrin du mariage étrange de son père et d'autres circonstances de famille, que je serais incapable de trouver dans mon cœur la moindre envie de m'aventurer tête baissée dans cette intrigue, alors même que je serais certain qu'elle n'en saurait rien.

— Après tout ce que vous venez de me dire, mon

cher Gabriel, — s'écria Montgomery, — je ne puis faire autrement que de respecter votre résolution. Mais je voudrais, bien sincèrement, qu'une pareille aventure s'offrit à moi. Par Jupiter! rien ne pourrait être plus amusant... plus piquant!... Je suppose que vous ne consentiriez pas à me laisser prendre ce domino et aller à votre place à ce bal masqué?

— Mon cher Eugène, une semblable proposition est indigne de vous, — dit Florimel d'un ton grave, — serait-ce honorable pour la dame en question... quelle qu'elle soit?...

— Je ne voulais faire qu'une plaisanterie, Gabriel, — interrompit le Comte, qui se mordit les lèvres. — Comme de raison, c'est un secret que vous devez garder religieusement et en homme d'honneur. Mais qu'est-ce qui vous rend si sérieux?... Pourquoi avez-vous l'air aussi préoccupé?... Vous avez évidemment quelque chose dans l'esprit, en dehors du sujet de conversation qui nous occupe...

— Pour parler franchement, — dit Florimel après avoir gardé le silence pendant près d'une minute, comme absorbé dans de profondes méditations, — les ouvertures qui me sont faites par l'envoi de ce billet de bal et de ce domino bleu m'ont rappelé une aventure qui m'est arrivée il y a quinze mois environ, avant que la mort subite de mon frère m'eût conféré le titre et la fortune de la famille. L'aventure à laquelle je fais allusion était d'une nature fort extraordinaire, et je ne puis m'empêcher de

penser qu'elle n'est pas étrangère aux ouvertures, dont je suis l'objet en ce moment, quoique rien de positif n'appuie la supposition que je fais, que l'héroïne de cette première aventure soit la même que celle qui m'envoie aujourd'hui ce billet de bal et ce domino bleu.

— Et cette aventure dont vous parlez, — dit Montgomery, dont la curiosité était vivement excitée, — est-elle un secret, ou puis-je, sans indiscretion, vous demander de me la raconter?...

— Je ne pense pas qu'il y ait aucun manque à l'honneur de ma part, à vous faire part de cette singulière aventure, — répondit Florimel, — d'autant qu'il n'a pas été exigé de moi le moindre serment de garder le secret, et que d'ailleurs la réputation d'aucune femme ne peut avoir à souffrir du récit que j'ai à faire.

— Je vous en prie, commencez; je suis tout attention, — dit Montgomery en rapprochant la chaise de celle de son jeune ami.

— Vous n'ignorez pas, mon cher Eugène, — commença Florimel, — que, mon frère n'étant pas marié et étant d'un tempérament nerveux à l'excès, je vins demeurer avec lui, dans cette maison, à ma sortie du collège; quoiqu'il exerçât sur moi une sorte d'espionnage paternel, comme il était de tant d'années plus âgé que moi, je considérais comme un devoir de passer auprès de lui le plus de temps possible. Un jour nous reçûmes une invitation pour un grand bal

qui devait avoir lieu à l'hôtel de Devonshire; mon frère n'aimait pas beaucoup le bruit, l'éclat et la splendide confusion inséparables de pareilles fêtes, mais il se considéra cependant comme obligé de s'y rendre, attendu que Sa Grâce la Duchesse de Devonshire était alliée à notre famille. En conséquence, au jour dit, nous nous y rendîmes, et les salons étaient déjà envahis par l'élite de l'aristocratie quand nous fûmes annoncés. En fort peu de temps la chaleur devint accablante, en dépit des vases de parfums rafraîchissants qui étaient placés dans tous les coins des salons, des arbustes verts et des fleurs qui garnissaient avec profusion les paliers et les galeries brillamment éclairés. Vers minuit, mon frère souffrait tellement de la chaleur, qu'il fut obligé de rentrer chez lui, aussitôt que son équipage, qui avait reçu l'ordre de venir de bonne heure, fut annoncé; mais il ne voulut pas souffrir que je l'accompagnasse. Au contraire, il m'ordonna de rester et de jouir des plaisirs de la fête jusqu'à la fin; il ajouta que je n'avais pas à m'inquiéter, qu'il enverrait une voiture pour m'attendre. Je le remerciai de sa bonté, je l'aidai à monter en voiture, je rentrai dans la salle du bal, et je fus tout au plaisir. Il était environ deux heures du matin quand la société commença à se disperser, et alors commença, dans les rues adjacentes, cette confusion, ce bruit, ce tapage infernal qu'occasionne toujours la réunion, sur un même point, d'un grand nombre d'équipages. La grande

salle, le vestibule et la grande entrée de la maison ducale étaient encombrés par la foule des hôtes attendant qu'on vînt annoncer leurs voitures. Les valets de pied appelaient à haute voix les équipages qui devaient approcher, les porteurs de torches répétaient les cris, les cochers répondaient dans toutes les directions, et ces vociférations se mêlaient au bruit des roues, au piétinement des chevaux. En ce moment, il y avait bien de cinq à six cents équipages dans le voisinage de l'hôtel de Devonshire, et les dispositions à prendre pour établir l'ordre dans cet immense mouvement de voitures semblaient avoir été singulièrement négligées. J'avais entrepris d'escorter Lady Bonnycastle et sa fille, et après avoir réussi, assez difficilement, à faire approcher leur voiture, je venais de leur donner la main pour y monter, et de les saluer pour prendre congé d'elles, lorsqu'une autre voiture s'approcha de l'entrée. « Qui attendez-vous ? » cria la voix de stentor du concierge de l'hôtel de Devonshire. « L'équipage de Lord Florimel ! » répondit un grand valet de pied portant une livrée sombre, en sautant de derrière la voiture qui venait de s'arrêter, et en ouvrant vivement la portière. « Ce n'est pas l'équipage de mon frère, » m'écriai-je, convaincu, par le regard rapide que j'avais jeté sur cette voiture, qu'il devait y avoir quelque méprise... « Il n'y a pas d'erreur, Monsieur, cette voiture est bien pour l'Honorable Monsieur Florimel, » dit le grand valet de pied en sombre livrée,

qui porta la main à son chapeau ; et avant qu'il m'eût été possible de dire un seul mot ou de demander une explication, je fus presque enlevé par les bras vigoureux du valet de pied, et installé dans la voiture ; la portière se ferma, je me trouvai enveloppé dans une obscurité complète, et la vivacité avec laquelle la voiture partit me fit tomber en arrière sur la banquette. En ce moment, ma main se trouva en contact avec une robe de soie, et avant qu'une exclamation d'étonnement eût pu s'échapper de mes lèvres, je me sentis entre les bras d'une femme, dont la joue brûlante fut à l'instant contre la mienne, dont le sein s'appuya contre ma poitrine, et dont la voix tremblante murmura à mon oreille avec la joie du triomphe : « Ne crains rien, Florimel, et pardonne à quelqu'un qui t'aime ! » Alors, répondant à l'ardeur de l'étreinte dans laquelle j'avais été si subitement et si solidement emprisonné, je rendis les baisers qui venaient de m'être prodigués, et pendant plusieurs minutes, pas un mot ne vint rompre le silence qui régnait dans la voiture.

— Vous avez rendu les baisers ! — dit Montgomery en riant. — Mais ce pouvait être une vieille femme qui avait eu recours à ce stratagème pour vous attirer dans ses bras !

— Oh ! croyez-moi, mon cher Eugène, — s'écria Florimel, — quoiqu'il fit aussi obscur que dans un tombeau dans l'intérieur de cette voiture, dont les volets de bois masquaient les glaces, cependant je

n'avais pas plutôt été en contact avec cette créature ardente, je n'avais pas plutôt senti cette poitrine ferme et richement développée repousser mon sein sur lequel elle s'appuyait, je ne m'étais pas plutôt enivré de cette haleine parfumée, que je respirais sur des lèvres humides, je n'avais pas plutôt goûté toutes ces délices du paradis, que je savais à n'en pouvoir douter que le ravissement que j'éprouvais ne pouvait émaner que d'une femme désirable au plus haut degré; et, m'abandonnant à l'extase où me plongeait l'ardeur de sa passion et la nouveauté de l'aventure, je sentis un parfum de volupté me monter à la tête et exercer son empire sur mes sens, comme dans le rêve le plus délicieux. Rien n'était comparable à l'ardeur des caresses qu'elle me prodiguait au milieu de cette profonde obscurité; ses baisers étaient longs, brûlants, et dévorants, comme si elle y avait mis toute son âme. Et quand je lui rendis ses caresses, elle me serra contre sa poitrine avec une si indomptable vigueur puisée dans l'ardeur furieuse de ses désirs, avec une telle violence, qu'elle me faisait mal, mais sans qu'il lui fût possible de se maîtriser; sous l'influence des baisers qu'elle imprimait sur mes lèvres, je sentais tout son corps frémir et se tordre dans mes bras, car il y avait quelque chose de féroce dans les désirs de cette femme, quelque chose de furieux et d'enragé dans le déchainement de ses passions.

— Par le ciel! voilà l'aventure la plus extraor-

dinaire dont j'aie jamais entendu parler, — s'écria Montgomery. — Et si je ne vous connaissais pas aussi intimement, Gabriel, je croirais que vous vous moquez de moi.

— Sur ma parole d'honneur, je vous dis l'exacte vérité! — répondit Florimel.

— Un pareil serment était complètement inutile, mon cher ami, — dit Montgomery. — Mais, je vous en prie, continuez votre récit, je brûle du désir d'en apprendre le résultat.

— Pendant quelques minutes, — reprit le jeune homme, — je m'abandonnai à toutes les délices voluptueuses de cette étrange et mystérieuse aventure, comme un homme qui, dans un rêve, veut épuiser la coupe de voluptés célestes qu'enfante son imagination. L'obscurité qui régnait était celle de l'enfer, mais le plaisir que je goûtais était digne du paradis. Et pendant tout ce temps la voiture continuait à rouler avec rapidité, sans que je m'inquiétasse du chemin qu'elle suivait ni de l'issue que pouvait avoir mon aventure. Le coupe des enivrantes félicités était à mes lèvres, et j'y buvais avec délire, sans songer que le breuvage qu'elle contenait pouvait être empoisonné. A la fin je dis en baissant la voix comme dans un murmure, car il y avait un tel mystère dans cette aventure, qu'il me semblait qu'en élevant la voix je rompais le charme de plaisir que me donnait cette ardente vision : « Belle inconnue, vous m'avez montré le chemin du paradis, mais les moyens que vous avez em-

ployés pour me jeter au milieu de ce monde de délices ont quelque chose d'un peu extraordinaire. »

« S'il en est ainsi, cher Florimel, si vous croyez me devoir quelque obligation pour cette aventure, la seule récompense que je vous demande, c'est de ne pas chercher à obtenir de moi des explications, et de vous prêter de bonne grâce à tous les petits arrangements qui me sembleront nécessaires pour assurer la continuation et le développement de notre amour, qui doit rester enveloppé dans le plus profond et le plus impénétrable mystère. » Et alors elle me serra de nouveau contre sa poitrine avec un redoublement d'ardeur, elle me prodigua ses plus tendres caresses; et, enivré par les flots de délices qu'elle versait dans mon âme, je jurai de la manière la plus solennelle, d'obéir en tout à ma belle inconnue, tant qu'elle me permettrait de jouir du plaisir de sa société. Bientôt après la voiture s'arrêta, et la nature des précautions auxquelles elle avait fait allusion devint manifeste; car elle attacha sur mes yeux un mouchoir de soie avant que le domestique eût eu le temps d'ouvrir la portière. Nous descendîmes, et guidé par ma belle inconnue, dont la main pressait la mienne d'une manière encourageante, je fus entraîné vivement en avant. Une grille se referma derrière nous, et en avançant, je sentis que je foulais aux pieds l'allée sablée d'un jardin ou d'un parc. Au bout de deux minutes environ, nous nous arrêtâmes, ma compagne lâcha ma main pendant un moment, et

j'entendis le bruit d'une clef tournant dans une serrure, une porte fut ouverte, ma main fut reprise par une main chaude qui me fit sentir une douce pression, nous entrâmes dans un bâtiment, et une seconde fois la dame s'arrêta pour refermer la porte derrière nous. Alors elle me fit monter un escalier dont les marches étaient couvertes d'un tapis si épais, que le pas le plus lourd n'aurait pas produit le moindre bruit, et finalement je suivis un corridor, et je fus introduit dans une chambre dont l'atmosphère était chaude et parfumée.

— Et le bandeau qui couvrait vos yeux fut enlevé, sans doute, — dit Montgomery, — et la charmante héroïne de votre romanesque aventure apparut à vos regards?

— Oh! comme vos suppositions sont erronées, mon cher ami! — reprit Florimel. — Quoi! vous pouvez croire que toutes les précautions prises jusqu'à là pour envelopper cet amour dans l'ombre du mystère cessèrent tout à coup, bien plus, qu'elles se démentirent et qu'il me fut permis de voir cette femme qui s'était appliquée à jeter un voile impénétrable sur sa faiblesse et à défendre ses plaisirs contre toute possibilité d'être découverte? Non, non, l'aventure ne suivit pas le cours que vous supposez. L'atmosphère de la chambre où nous nous trouvions était chaude, mais cette chaleur provenait d'une source invisible, car il n'y avait ni feu, ni lampe capables de jeter le moindre rayon de lumière dans ce

boudoir voué à l'amour et au mystère. Le bandeau fut en effet enlevé de mes yeux, mais je n'aperçus pas seulement une lueur qui pût m'indiquer la position des fenêtres. Les volets étaient fermés, et les rideaux, d'une étoffe fort épaisse, étaient tirés avec soin, et cependant la chaleur n'était ni étouffante, ni stagnante, l'air était sain, quoique chaud et parfumé, et on le respirait avec une sensation de délices qui me semblait un raffinement de luxe dans une chambre destinée aux mystères de l'amour. Mais je n'eus pas le loisir de me livrer longtemps à mes réflexions et à mes conjectures, car ma compagne me conduisit près d'un sofa sur lequel nous primes place et sur une table elle prit un verre de vin qu'elle porta elle-même à mes lèvres, puis quelques minutes après nous étions dans les bras l'un de l'autre.

— Pensez-vous que vous étiez dans sa propre demeure, ou dans quelque endroit loué exprès pour la circonstance? — demanda Montgomery, dont la curiosité était piquée au vif.

— Je ne saurais le dire, — répondit Florimel. — Je vous raconte les choses comme elles se sont passées, et vous êtes tout aussi apte que moi à en déduire les conséquences. Dans tous les cas, je dois dire que la dame semblait familière avec tous les coins et recoins de cette chambre dans laquelle elle m'avait conduit, et que si ce n'était pas sa chambre, elle devait lui avoir bien souvent rendu visite avant le mo-

ment qui nous y réunit. Elle était grande et évidemment meublée avec luxe, une table était placée entre le sofa et le lit, et près de la tête du lit était un grand fauteuil, sur lequel je me rappelle avoir déposé mon manteau. Mais il est inutile d'entrer dans ces détails, attendu que cette aventure défie toutes les conjectures, et que le mystère n'en sera probablement jamais révélé. Qu'une dame ayant un rang élevé dans le monde se soit prise d'un caprice pour moi et ait adopté ce moyen pour se passer sa fantaisie, c'est un fait qui peut être tenu pour à peu près certain; mais que je doive jamais apprendre qui elle est, et dans quelle maison j'ai été conduit, jamais la pensée ne m'en est venue un seul instant. Ses précautions étaient admirablement prises, et elle y avait une confiance telle, que l'idée ne lui vint même pas de me lier par un serment ou par une simple promesse de garder le secret sur l'aventure elle-même. La nature des précautions prises prouve l'impérieuse nécessité qu'il y avait à y avoir recours, et, par conséquent, nous pouvons raisonnablement supposer que cette dame doit occuper dans le monde une position peu commune, ou que le soin de sa réputation lui est bien cher.

— Et pourtant d'autres doivent avoir été mis dans la confidence, — s'écria Montgomery, — car le cocher qui a conduit la voiture et le valet de pied qui l'accompagnait doivent nécessairement avoir obéi à des instructions spéciales, et alors, très-probable-

ment aussi, il doit y avoir une femme de chambre dans le secret...

— Ces idées se sont présentées à mon esprit plus d'une fois, — interrompit Florimel, — et j'avoue que j'ai été confondu d'étonnement quand j'ai réfléchi à ce qu'il y a d'extraordinaire dans le fait de cette femme qui ne craint pas de se compromettre vis-à-vis de ses domestiques, et qui prend tant de précautions pour cacher son identité à son amant! Comment! elle n'aurait pas confiance en moi, et elle se met à la merci de ses serviteurs!

— Étrange inconséquence! — s'écria Montgomery. — Mais ne pouvez-vous vous rappeler la livrée que portaient les domestiques? Avez-vous jamais revu le même équipage? N'avez-vous pu obtenir aucun renseignement à l'hôtel de Devonshire.

— Vos questions me rappellent, mon cher Eugène, que je n'ai pas encore terminé mon récit. Vous devez vous rappeler qu'il était environ deux heures du matin quand je me trouvai précipité au milieu de cette romanesque aventure, comme un homme qui tombe d'un rocher et qui trouve un lit de roses pour le recevoir au fond de l'abîme. Eh bien! donc, nous n'avions pas mis plus de vingt minutes pour nous rendre, en voiture, au logis de ma belle inconnue, et, par conséquent, il devait être deux heures et demie quand je me trouvai enfermé dans son boudoir. Pendant quatre heures environ j'eus le bonheur de jouir de la compagnie du mystérieux génie du lieu.

Oh! ces quatre heures d'enivrante passion et d'extase céleste! Souvent, bien souvent, je me suis demandé si c'était un rêve délicieux ou une étonnante réalité. Mais il ne peut pas me rester un doute à ce sujet, et celui qui a éprouvé les joies célestes dont ma bonne fortune m'a fait jouir ne peut les attribuer à une illusion. Non, l'extase produite par ces baisers dévorants qui m'ont été prodigués, le délicieux contact de cette taille ferme et voluptueuse que j'ai pressée nue et palpitante entre mes bras, les moments de plaisirs brûlants que j'ai goûtés dans les embrassements de cette femme qui, avec les élans frénétiques d'une bacchante, communiquait toute l'électricité de ses passions déchainées à l'âme de son amant, oh! tout cela n'était pas le résultat des caprices d'un rêve, mais bien les réalités d'une nuit d'amour, dont le souvenir est ineffaçable et qui ne s'offre qu'une fois dans le cours de la vie d'un homme!

— Je donnerais dix ans de ma propre existence pour avoir été le héros de cette aventure, — dit Montgomery en jetant un regard d'envie sur son ami. — Mais je brûle d'entendre la suite, car je vois que vous avez encore quelque chose à me dire.

— En réalité, mon récit est bien près de sa fin, — répondit Florimel, — car à l'expiration de ces quatre heures, qui ont passé comme autant de minutes...

— Mais comment avez-vous pu savoir l'heure qu'il était? — demanda Montgomery.

— Parce qu'une horloge, appartenant à quelque église du voisinage, a sonné une demie, — dit Florimel, — et qu'alors ma belle compagne a murmuré d'une voix plaintive que c'était six heures et demie, et qu'il fallait nous séparer. Alors je me suis littéralement arraché de ses bras. Elle remit le bandeau sur mes yeux, me conduisit, en suivant le couloir, jusqu'à l'escalier que nous descendîmes, puis nous nous retrouvâmes dans l'allée sablée qui fut parcourue dans le plus profond silence. Mais elle tenait mes deux mains dans la sienne, et je devinai que son intention était de m'empêcher de déplacer le bandeau qui couvrait mes yeux et de tenter de distinguer les objets environnants, autant que cela était possible à sept heures du matin, au milieu de l'hiver. Mais je n'aurais pas essayé de pénétrer son secret, ou cherché à savoir qui elle était et quel était le lieu où je me trouvais. Non, je n'aurais pas dérangé le bandeau qui couvrait mes yeux d'une seule ligne, lors même que mes mains eussent été libres; car j'éprouvais en ce moment une reconnaissance sans limites pour cette femme qui m'avait choisi, et qui m'avait permis de passer quatre heures et plus avec elle dans les joies du paradis. Aussi, quand nous eûmes franchi la grille, quand je reconnus, au piétinement des chevaux qui rongeaient leur mors, qu'une voiture était là qui m'attendait, je la suppliai avec ardeur de m'accorder un prompt retour du plaisir dont j'avais joui. « Oui, cher Florimel », mur-

mura-t-elle aussi d'une voix tremblante encore de souvenir, « nous nous reverrons bientôt. Je ne manquerai pas de prendre des mesures pour vous ramener de nouveau dans mes bras ! » Et alors elle pressa mes deux mains avec une ineffable tendresse, et au même instant je fus enlevé et mis en voiture par le même bras vigoureux qui m'y avait fait monter la première fois devant la porte de l'hôtel de Devonshire, le marchepied fut relevé rapidement, la portière se referma, et je fus emporté loin de ce paradis où j'avais passé quatre heures de félicité céleste.

— Et alors vous avez arraché votre bandeau et regardé par la portière de la voiture, — s'écria Montgomery emporté par l'intérêt qu'il prenait au récit de son ami.

— Je n'ai rien fait de semblable, — interrompit Florimel. — Et lors même que j'aurais arraché aussi vivement le mouchoir qui couvrait mes yeux, c'eût été bien inutile comme vous allez vous en convaincre tout à l'heure... Mais la vérité, c'est qu'au moment où je fus jeté sur les coussins moelleux de la voiture par le bras vigoureux appartenant sans aucun doute au grand laquais qui en avait déjà agi avec moi de la même manière, je tombai dans une profonde mais délicieuse rêverie et je repassai dans ma mémoire toutes les délices par lesquelles je venais de passer. Enfin je songai que j'avais les yeux bandés, et, sortant de ma profonde méditation,

j'enlevai le mouchoir qui les couvrait. L'intérieur de la voiture était plongé dans la plus profonde obscurité, et je reconnus que des volets de bois devaient masquer les glaces. J'essayai d'ouvrir celui qui était le plus rapproché de moi, mais il était solidement fixé. J'essayai de l'autre côté, et mes efforts n'obtinrent pas plus de succès. Je tâtai sur le devant de la voiture, mais il n'y avait aucune ouverture de ce côté. En conséquence, mon cher ami, vous voyez à quel point j'aurais été déçu dans mon espoir, si j'avais obéi au premier mouvement que vous me supposiez, au moment où j'entrai dans la voiture ; vous devez voir aussi combien étaient complètes, absolues et efficaces, quoique bien simples, les mesures adoptées par cette dame pour ne pas être connue de l'homme que son caprice avait appelé près d'elle pendant quatre bien courtes heures.

— Tout votre récit est un véritable roman, — s'écria Montgomery. — Il en a tout l'intérêt.

— Oui, et cet intérêt est d'autant plus absorbant, — dit Florimel, — que c'est un roman de la vie réelle. Mais j'arrive à la conclusion de mon histoire, et quelques mots suffiront. Car, vingt minutes après le moment où j'étais entré dans la voiture, elle s'arrêta, et la portière fut ouverte par un homme de grande taille, mais il était vêtu fort simplement, et le chapeau à grands bords qui était rabattu sur ses yeux me déroba complètement son visage à cette heure matinale. Une impulsion soudaine me porta à

conservé en ma possession le mouchoir qui avait servi à me bander les yeux et qui pouvait fournir un indice; mais à peine cette idée s'était-elle présentée à mon esprit que je la rejetai comme indigne de moi et jusqu'à un certain point méprisable; puis j'éprouvai cet instinctif sentiment qu'en laissant ce mouchoir dans la voiture, cette action serait considérée par la dame comme une garantie que je ne cherchais par aucun indigne moyen à pénétrer le mystère qu'elle avait entouré de tant de précautions. Ces pensées traversèrent mon cerveau avec la rapidité de l'éclair, au moment où la portière s'ouvrit, et, sautant à bas de la voiture, je regardai instinctivement la maison devant laquelle elle s'était arrêtée pour savoir où je me trouvais. Ce coup d'œil rapide me fit voir que j'étais à la porte de ma propre demeure, mais il ne fut pas encore suffisamment rapide pour me permettre d'examiner l'équipage qui m'avait amené, car lorsque je retournai la tête il s'était déjà remis en mouvement, et, un moment après, il disparaissait à ma vue au milieu de l'obscurité qui régnait encore dans la rue.

— Mais vous avez pu distinguer la couleur de cette voiture? — s'écria Montgomery. — Vous avez pu voir s'il y avait des armoiries sur les panneaux?

— Bien loin d'avoir pu faire toutes ces remarques, — répondit Florimel, — je n'aurais pas été capable de la reconnaître si je l'avais rencontrée une heure après. Et vous n'en auriez pas vu davantage si vous

aviez été à ma place ; car lorsque je suis monté en voiture, à la porte de l'hôtel de Devonshire, les choses se sont passées si rapidement et la confusion de mon esprit était si grande, que je n'ai rien pu remarquer, et lorsque j'en suis descendu à la porte de ma demeure, elle s'est éloignée, au milieu du brouillard du matin, en un clin d'œil. Mais si j'osais hasarder une opinion sur ce sujet et s'il me restait un souvenir sur ce point, je dirais que la voiture qui s'est arrêtée à la porte de l'hôtel de Devonshire était simple et d'une couleur sombre. Mais ce n'est qu'une pure conjecture, fort probable du reste. Je n'ai plus que fort peu de chose à ajouter, et pourtant je ne veux pas omettre le moindre détail, puisque vous semblez prendre tant d'intérêt à mon récit.

— Je suis en effet on ne peut plus intéressé, — s'écria Montgomery. — Car c'est l'aventure la plus émouvante, la plus extraordinaire et la plus piquante dont j'aie jamais entendu parler.... Mais vous en êtes resté au moment où vous êtes descendu de la voiture qui a disparu si rapidement... Après, qu'est-il arrivé?

— Rien de bien remarquable, — répondit Florimel en riant. — Je suis monté à ma chambre, je me suis mis au lit, et j'ai dormi profondément jusque dans l'après-midi. Alors je me levai, je m'habillai, et je descendis dans la salle à manger, où je trouvai mon frère en train de lire les journaux. « J'espère que vous vous êtes bien amusé? » me

dit-il d'un ton quelque peu sévère et en me regardant d'un air soupçonneux. « Beaucoup », répondis-je en me demandant ce qui se passait dans son esprit. « Mais pourquoi avez-vous fait dire qu'il était inutile d'envoyer une voiture pour vous chercher? » me demanda-t-il en fixant ses regards sur moi. Je tressaillis d'étonnement, car je n'avais envoyé aucun message. Mais la vérité se présenta immédiatement à mon esprit, et je compris à l'instant que c'était ma belle inconnue qui avait contremandé la voiture de mon frère pour la remplacer par la sienne, ainsi que les choses s'étaient réellement passées. « Vous avez été en mauvaise compagnie, Gabriel? » continua mon frère en me voyant changer de couleur et en se méprenant sur mon émotion que je ne jugeai pas convenable de lui expliquer; je lui laissai me faire une longue morale sur l'inconvenance qu'il y avait à rester dehors jusqu'à sept heures du matin; et, quand il eut fini, je me hâtai d'aller faire une visite à l'hôtel de Devonshire; car, je l'avoue franchement, un invincible sentiment de curiosité s'était éveillé en moi et l'emportait maintenant sur la résolution chevaleresque que j'avais prise dans le premier moment de ne pas chercher à pénétrer le mystère dont s'enveloppait l'héroïne de ma nuit d'aventures. Sous le prétexte de déposer ma carte à la résidence ducal, je me livrai à une espèce d'enquête auprès du concierge et des huissiers qui avaient présidé au départ des invités. Cette enquête

fut naturellement faite avec une certaine réserve, et mon intimité dans la maison, les liens de parenté qui existaient entre moi et la Duchesse, me permirent de questionner quelques-uns des valets de pied et des pages du Duc. Mais aucun ne se rappelait rien de particulier sur la voiture dans laquelle j'étais monté, et en résumé je ne découvris rien qui fût de nature à jeter un peu de lumière sur mon étrange aventure. Quinze mois se sont passés depuis cette époque, et elle est toujours pour moi plongée dans la même obscurité.

— Alors votre belle inconnue n'a pas tenu la promesse qu'elle vous avait faite d'une nouvelle entrevue? — s'écria Montgomery.

— Jamais, — répondit Florimel.

— Cette aventure est le plus délicieux des romans, — dit le Comte. — Et j'en suis pas surpris qu'elle ait été si vivement rappelée à votre souvenir par les ouvertures qui vous ont été faites ce matin et par l'envoi de ce domino bleu... Croyez-moi, Florimel, votre mystérieuse inconnue a choisi ce moyen pour obtenir une nouvelle entrevue, et vous ne pouvez vous en refuser le plaisir...

— Je vous ai déjà demandé comme une preuve d'amitié, Eugène, — dit le jeune Lord d'un ton sérieux, — de ne pas me donner la tentation de me montrer infidèle à ma bien-aimée Pauline.

— Alors vous êtes déterminé à ne pas accepter l'invitation pour ce bal?... — s'écria Montgo-

mery. — En un mot, vous ne voulez pas y aller?...

— Non, mille fois non! — répondit Florimel. — J'ai fait tant de folies dans ma vie que je peux bien essayer de me montrer une fois raisonnable; j'ai trahi tant de serments solennels, que je suis décidé à tenir au moins cette dernière promesse. Ne croyez pas toutefois que c'est de bon cœur que je renonce à la chance de me retrouver avec ma belle inconnue, si c'est d'elle en effet que me viennent cette carte d'entrée et ce domino; au contraire, cela me coûte beaucoup. Mais après le sacrifice consommé, je serai plus content de moi.

En disant cela, Florimel déchira la carte en mille morceaux qu'il jeta au feu et sonna.

Au même instant Rao se glissa dans la chambre.

— Prends ce domino, — dit Florimel, — et va le brûler au feu de la cuisine. J'ai des raisons particulières pour désirer que cela soit fait immédiatement.

Lorsque Florimel exprima cet ordre singulier, Montgomery tressaillit avec une inquiétude évidente, et il étendit même sa main vers le domino comme poussé par l'envie de le soustraire à la destruction à laquelle il avait été condamné. En ce moment Rao posa sa main sur le domino, et Montgomery aperçut le rapide et perçant coup d'œil que le page noir lançait sur lui.

— Laissez cet enfant prendre ce domino, Eugène, — dit Florimel. — N'essayez pas de me faire revenir

sur ma résolution. Quand ce domino sera brûlé, il sera trop tard pour changer d'idée, quand bien même je succomberais à ma faiblesse.

— Soit, — s'écria Montgomery dissimulant avec peine son dépit.

Et de nouveau il saisit le regard que Rao attachait sur lui, sans cependant en pénétrer la signification.

Mais un moment après, l'enfant disparut avec le domino, et Montgomery se leva pour partir.

— A propos, avez-vous vu récemment notre joyeuse et agréable amie Madame Brace? — demanda Florimel.

— Il n'y a pas fort longtemps, — répondit Montgomery. — Et pour vous dire la pure vérité, j'ai passé la soirée avec elle.

— C'est dans ses bras que vous voulez dire, — reprit Florimel en riant.

— Je ne me défends pas contre cette imputation, — répondit Montgomery. — Mais je ne pense pas qu'elle soit encore honorée de ma compagnie dans les mêmes conditions.

— Et pourquoi non? — répliqua Florimel. — Êtes-vous arrivé à vous lasser de ses soupers en tête-à-tête et de son amabilité?

— Ce n'est pas précisément cela, — répondit Montgomery, — mais un petit incident qui s'est produit dans cette dernière occasion... un incident d'une nature assez désagréable, sous un certain rapport... Mais je ne puis révéler les secrets d'une

femme dont je n'ai pas à me plaindre, — s'écria-t-il en s'interrompant, — aussi, mon cher ami, je vous fais mes adieux.

— Adieu, — dit le jeune Lord.

Montgomery se retira, mais en passant dans la grande salle de la maison de Florimel, il remarqua le page noir debout dans l'embrasure d'une fenêtre, épiant sa sortie avec un intérêt plus profond et plus marqué que celui d'une simple curiosité. Mais il y avait là deux ou trois laquais et un grand valet de pied, précédant cérémonieusement Lord Montgomery vers la porte que l'huissier avait déjà ouverte, et par conséquent le Comte se sentait détourné de l'envie qu'il avait de lui adresser la parole.

Mais en apercevant les yeux de Rao qui le suivaient d'une façon tout à fait significative, il lui fut impossible de ne pas céder à l'impulsion qui le portait à lui dire quelques mots; et, s'avançant vers lui, il dit en riant : —

— Eh bien, Rao, as-tu brûlé le domino?

Les grands yeux noirs de l'enfant promènèrent rapidement un regard autour de lui avec l'intention évidente de s'assurer si quelque domestique était à portée de l'entendre, et, satisfait du résultat de ce coup d'œil, il fixa ses regards avec une expression toute particulière sur le visage du Comte, en disant : —

— Votre Seigneurie, aurait-elle bien réellement le désir que j'eusse brûlé ce domino?

Le Comte tressaillit et rougit, car il comprit à l'instant que l'enfant avait deviné les secrètes pensées qu'il nourrissait à l'égard du bal masqué; mais presque aussitôt il fut frappé de cette idée, qu'il ne fallait voir dans les dernières paroles de Rao que de l'impudence et rien de plus.

— Sans aucun doute, tu étais forcé d'obéir aux ordres de ton maître, — dit le Comte d'un air indifférent, — mais c'est tout de même dommage.

— Ah! Votre Seigneurie pense que c'était dommage! — murmura Rao en lui lançant un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au plus profond de son âme; puis, d'un ton auquel il n'y avait pas possibilité de se méprendre, il ajouta : — Mais en supposant que j'aie désobéi à mon maître, Votre Seigneurie aurait-elle moins bonne opinion de moi?

— Il y a un sens caché dans tes regards et dans tes paroles, Rao, — reprit Montgomery, — et nous ne pouvons pas prolonger cette conversation en ce lieu. Viens me voir ce soir dans Grafton Street.

— Oui, à neuf heures précises, — répondit Rao.

Et il se glissa vivement hors de l'embrasure de la fenêtre d'un pas si léger, qu'il semblait à peine effleurer les dalles de marbre de la grande salle.

Le dialogue que nous venons de rapporter avait duré à peine une minute, quoiqu'il nous ait fallu plus de temps pour le reproduire, et pas un seul mot de ce qui avait été dit par l'un ou l'autre des interlocuteurs n'était parvenu aux oreilles des do-

mestiques. Ils n'avaient pas été surpris non plus que Lord Montgomery se fût arrêté pour adresser quelques mots au petit page noir, car cet enfant avait déjà attiré sur lui l'attention et l'intérêt de tous les visiteurs qui fréquentaient la maison.

Le Comte partit et rentra chez lui dans Grafton Street, où était sa résidence qu'il habitait avec sa mère la Comtesse douairière.

CHAPITRE XXI

ENCORE LE BATON DU PAUVRE

Revenons encore à ce cloaque d'iniquité que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs, et qui était célèbre par son enseigne : *Au Baton du Pauvre*.

Il était environ sept heures du soir ; la société était nombreuse, la salle publique était éclairée, et un bon feu brillait dans la grande cheminée. La chaleur, qui était étouffante, était rendue encore plus suffoquante par la fumée d'une cinquantaine de pipes qui obscurcissait l'atmosphère saturée par l'odeur du tabac. Dans l'intérieur du comptoir, Carotte servait les consommateurs, en pratiquant d'une manière rigide les injonctions contenues dans l'inscription rythmée qui était peinte sur la porte conduisant à la salle publique. Son extérieur était plus négligé et plus malpropre que jamais. Ses cheveux, d'un rouge ardent, étaient en désordre et relevés sur sa

tête comme un paquet d'étoupe ; et sa robe, ouverte par devant, laissait voir son grand cou sale et sa maigre poitrine.

Elle était assistée, dans son service, par un garçon en savates, dont il a été déjà fait mention dans le cours de notre récit, et, quand elle avait un moment de loisir, elle passait dans le petit parloir où elle faisait la causerie avec quelque ami, jusqu'au moment où une nouvelle pratique la forçait à revenir prendre sa place au comptoir.

Les choses se passaient de la manière habituelle *Au Bâton du Pauvre*, pendant la soirée en question, c'est-à-dire que les propos obscènes, les gros mots, les chansons ordurières, et les disputes ne manquaient pas ; l'argent non plus ne faisait pas défaut, pour se procurer ce poison alcoolique qui rend la dépravation plus hideuse, le vice plus horrible, l'effronterie plus éhontée, et le crime plus cynique. Dans certains coins, les hommes étaient assis et gardaient des filles sur leurs genoux ; d'autres étaient littéralement couchés entre les bras de femmes à demi nues, dont les bustes étaient éclairés par les reflets livides du feu, tandis que des jeunes filles, dans l'âge le plus tendre, étaient réunies en groupe dans un coin et faisaient tous leurs efforts, réunissaient toutes les ressources de leur imagination, pour mettre plus de licence dans leur conversation que tous les autres.

Pendant que les hôtes de la salle publique du *Bâ-*

ton du Pauvre se divertissaient ainsi, à leur manière, un homme, enveloppé dans un grand caban, le cou entouré d'une écharpe de laine, entra dans ce pandémonium. Son chapeau était rabattu sur ses yeux, il avait un fort et court gourdin à la main, un vilain bouledogue marchait sur ses talons.

Au moment où cet individu fit son apparition, son entrée jeta un froid parmi toute la compagnie; car, pour les yeux exercés des habitués du *Bâton du Pauvre*, tout indiquait dans cet homme un limier de police. Cette conjecture n'avait rien d'erroné, car, lorsqu'il s'avança d'un pas assuré vers le comptoir, et qu'il porta légèrement la main à son chapeau, ce mouvement mit à découvert les traits de Mobbs, qui fut immédiatement reconnu, non-seulement par Carotte, mais par le plus grand nombre des personnes présentes.

— Je ne viens pas officiellement, ma chère, — se hâta-t-il de dire à haute voix à la fille du Gros Meg.

Cette déclaration rassura aussitôt ceux dont la conscience n'était pas assez nette pour ne pas avoir quelques légitimes sujets d'appréhension.

— Eh bien! Monsieur Mobbs, nous sommes toujours enchantés de vous voir quand vous venez en ami, vous le savez bien, — s'écria Carotte, qui s'appliquait, autant que possible, à adoucir sa voix aigre et à prendre les manières les plus cordiales. — Peut-être seriez-vous disposé à passer dans un autre en-

droit, — lui dit-elle après un moment de silence, et quand elle pensa que la personne qui était dans le petit parloir devait avoir eu le temps de se cacher.

— Merci, Mademoiselle Price, — dit Mobbs en acceptant son invitation, — j'ai en effet quelques mots à vous dire en particulier, — ajouta-t-il en passant tranquillement dans l'intérieur du comptoir, et en s'avançant vers le petit parloir.

— Attendez-moi une minute, Monsieur Mobbs, — s'écria la jeune fille aux cheveux rouges, — et je suis à vous. Voyons, quel est le spiritueux que vous aimez?... Oh ! le rhum, je me souviens... Voici !

Et, en disant cela, elle lui tendit une bouteille qu'elle prit sur la tablette ; puis, s'armant d'un pot plein d'eau chaude et d'un verre, elle suivit cet individu redouté dans l'intérieur du parloir.

— Fermez la porte, s'il vous plaît, — dit Mobbs en mouchant la chandelle, qui répandait une lumière douteuse dans le petit réduit où ils se trouvaient. — Ya-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de votre père ?

— Eh bien ! la question est jolie, venant de la part d'un agent de police ! — s'écria Carotte en affectant de rire, mais réellement peu satisfaite de la nature de la demande qui lui était faite, et qui lui fit immédiatement venir la pensée que son père avait été pris, et que Mobbs lui en apportait des nouvelles.

— Sur ma parole, je n'ai fait cette question que par pure politesse, — dit Mobbs, d'un ton rassurant. — Naturellement, je sais que votre patron se tient hors de portée, et, quoique j'aie contribué dans le temps à son arrestation, je ne l'ai fait que dans l'exercice de mes fonctions, et nullement par suite d'un manque de respect pour lui. Bien au contraire, car moi et le Gros Meg nous avons bien souvent vidé un verre ensemble.

— Eh bien, alors, — dit Carotte, qui était sûre maintenant que la visite de Mobbs n'avait pas son père pour objet, — je vous dirai franchement que je n'en sais pas plus long en ce moment sur le compte de mon père que vous-même, et que je suis même fort inquiète de lui. Mais quel motif vous a amené ce soir au *Bâton du Pauvre*? — demanda-t-elle en plaçant devant Mobbs le verre de grog qu'elle avait préparé à son intention.

— Je vous ai déjà dit que ma visite n'a rien d'officiel, et c'est la vérité, — répondit Mobbs en quittant son chapeau et son cache-nez, et en déboutonnant son caban. — C'est ce qu'on peut appeler une visite semi-officielle, — ajouta-t-il en riant, comme s'il venait de dire la chose la plus spirituelle du monde.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur Mobbs, — fit observer Carotte, que l'inquiétude avait reprise en entendant les paroles ambiguës qu'il venait de prononcer.

— Eh bien ! ce que j'ai voulu dire vous sera bientôt expliqué, — reprit Mobbs, — et, pour tout dire en peu de mots, la vérité est que, pour le moment, je ne suis pas plus constable que vous ne l'êtes vous-même. Je suis venu auprès de vous pour savoir s'il ne vous serait pas possible de m'aider à voir clair dans une affaire qui pourrait me servir pour regagner ma position perdue.

— Alors, vous êtes suspendu, Monsieur Mobbs ? — demanda Carotte.

— Précisément, — lui répondit-il, — par conséquent ma visite, comme je vous le disais, n'est que semi-officielle.

— Eh bien ! de quelle affaire s'agit-il ? — demanda un peu aigrement la fille aux cheveux rouges.

Le courage lui était revenu, et, avec son courage, elle avait repris son mauvais caractère, en apprenant que Mobbs cessait d'être un homme redoutable.

— Vous n'êtes pas sans savoir, — dit l'ex-constable, — qu'une certaine Caroline Walters nous a glissé dans les doigts, il y a une semaine environ...

— Oui, elle s'est jetée par une fenêtre dans la Tamise, et elle s'est noyée, — interrompit Carotte, — c'est du moins le bruit qui a couru par ici.

— Et ce bruit est assez exact, — continua Mobbs ; — mais, depuis la soirée où cet événement a eu lieu, Grumley a disparu d'une façon tout à fait inexplic-

cable, aussi les magistrats supposent-ils qu'il s'est enfui pour échapper aux conséquences de cette affaire.

— Peut-être ne veulent-ils pas ajouter foi à la culbute de cette jeune fille par une fenêtre? — fit observer Carotte.

— Vous avez touché juste, — s'écria Mobbs. — La disparition de Grumley a jeté des soupçons sur toute l'affaire, et les autorités ont dans l'idée que nous nous sommes laissés corrompre pour faciliter l'évasion de Caroline Walters, aussi m'ont-elles suspendu jusqu'à ce que cette affaire soit expliquée d'une manière satisfaisante.

— Mais, comment espérez-vous trouver au *Bâton du Pauvre* un indice au sujet de votre ami Grumley? — répondit Carotte avec un ton acerbe qu'elle prit fort peu de peine pour dissimuler. — Souvenez-vous, Monsieur Mobbs, que je n'ai aucune raison pour être reconnaissante, soit envers vous, soit envers votre ami Grumley, attendu que c'est à vous que je dois l'arrestation de mon père...

— C'était dans l'exercice de mes fonctions, ma fille, — interrompit Mobbs, — et souvenez-vous que, si je suis suspendu maintenant, je puis bientôt rentrer en fonctions, et que je ne manquerai pas de me rappeler ceux qui se seront montrés incivils envers moi pendant ma disgrâce.

— Il est positif que je ne voudrais, pour rien au monde, être incivile envers vous, Monsieur Mobbs,

— s'écria Carotte, comprenant parfaitement la menace que contenaient ses paroles; — mais, je vous en prie, dites-moi quel est le renseignement que vous espériez obtenir au *Bâton du Pauvre*? — demandait-elle avec un renouvellement d'aménité dans son ton et dans ses manières.

— Mais, pour vous parler net, — dit Mobbs après un moment de profonde méditation, — j'ai pesé dans mon esprit cette affaire de la disparition soudaine de Grumley, et, plus j'y pense, plus je suis convaincu qu'il s'est mis à l'écart pour certaines raisons...

— Ah! je commence à comprendre, — s'écria Carotte, que son esprit subtil avait mise sur la voie du motif de la rancune de l'ex-constable contre son ancien chef, — Monsieur Grumley ne s'est pas bien conduit envers vous, relativement à la part vous revenant dans certaine transaction. Peut-être même au sujet de l'affaire de cette Caroline Walters et de son... suicide... — ajouta-t-elle en lui lançant un coup d'œil tout à fait significatif.

— Bon!... bon!... — dit Mobs en riant, — vous n'avez pas touché fort loin du but.

— Ainsi donc Grumley vous a réellement fait tort de la part qui vous revenait? — fit observer Carotte, d'un air pensif. — Eh bien! vrai, je ne l'aurais pas cru capable de cela.

— Ni moi non plus, — répondit Mobbs. — Mais qui peut dire ce qui arrive en ce monde, et ce dont un homme est capable! Quoi qu'il en soit, il est inu-

tile de perdre un temps précieux en paroles qui ne peuvent aboutir à rien; et je vais à l'instant vous dire ce que j'attends de vous et pourquoi je suis venu ce soir au *Bâton du Pauvre*. Grumley s'est mis à l'écart, c'est un fait à peu près certain, et il est nanti d'une forte somme qu'il a gardée en sa possession. Maintenant, est-il homme à avoir quitté Londres?... Je connais trop bien ses habitudes pour le supposer. Il se tiendra coi jusqu'au moment où l'affaire Walters sera assoupie, et alors il s'arrangera pour faire sa paix avec les autorités, ou il se fera voleur et il opérera pour son compte. Mais il ne se jouera pas de moi de cette façon, et je suis bien déterminé à découvrir sa retraite. Dans cet état de cause, vous pouvez m'aider, et je m'arrangerai pour que vous y trouviez votre profit, car je vous donnerai cinquante guinées si vous me fournissez un renseignement qui me mette à même de forcer la retraite du vieux renard. De plus, je m'engage, à l'avenir, à vous prévenir chaque fois qu'il se préparera quelque chose de désagréable pour les habitués du *Bâton du Pauvre*. Commencez-vous à me comprendre, et pouvons-nous conclure notre marché?

— Je pense que nous le pouvons, — répondit Carotte, — et, s'il y a dans Londres une personne capable de découvrir la retraite de Grumley, cette personne-là c'est moi, car il n'y a pas un seul habitué du *Bâton du Pauvre* qui ne se mette à l'instant en quête, si j'en donne l'ordre.

— C'est justement ce que j'avais pensé, — dit Mobbs, — et, comme Grumley est naturellement détesté par tout votre monde, chacun sera disposé à lui jouer un mauvais tour.

— Sans aucun doute, — répondit Carotte; — mais, en supposant qu'il retourne dans Bow Street et qu'il fasse sa paix avec les autorités, ne gardera-t-il pas le souvenir de tous les mauvais services que j'aurais voulu lui rendre?

— Comment pourrait-il le savoir? — demanda Mobbs. — Allons, Carotte, il n'y a pas là de quoi avoir peur. Quant à moi, je jouerai franc jeu.

— Mais comment puis-je savoir, Monsieur Mobbs, — dit Carotte, — que tout ceci n'est pas un piège que vous me tendez... pour une raison, ou pour une autre?

— Bénédiction du ciel, ma fille! — s'écria ce vilain personnage, en essayant de prendre l'air aussi aimable que possible, — quel objet puis-je avoir en vue, autre que celui que je viens de vous expliquer? Mais, pour vous convaincre que je parle sérieusement, et pour me mettre, jusqu'à un certain point, à votre discrétion, je vous avouerai franchement, et tout de suite, que toute cette affaire du saut de Caroline Walters par la croisée était chose arrangée d'avance entre Grumley et moi d'une part, et une certaine marchande de modes du West End, dont je dois vous taire le nom, et qui nous avait poussés à tirer d'affaire la jeune fille en question, d'une façon

ou d'une autre. Eh bien ! nous devons recevoir cinq cents guinées pour ce bon tour, et, aussitôt qu'il a été exécuté, aussitôt que le saut par la fenêtre a été fait, Grumley a été chez la marchande de modes pour palper la monnaie. Je l'ai accompagné jusqu'à la porte de la maison, et il m'en a dit assez pour me faire comprendre qu'il avait de l'amour pour elle, car c'est une bien belle femme. Alors nous sommes séparés, et, depuis ce moment, je ne l'ai jamais revu. Le lendemain matin, j'ai été voir la dame, c'est-à-dire la marchande de modes, et elle m'a assuré qu'il n'était pas resté chez elle plus de dix minutes ou d'un quart d'heure. Elle m'a dit également qu'elle lui avait payé cinq cents guinées, et elle m'en a donné à moi-même cinquante. Je me suis donc retiré, et maintenant, ma bonne Carotte, vous devez voir comment les choses se sont passées, et vous devez être convaincue que tout ce que je dis et tout ce que je fais est parfaitement sérieux.

— Oui, je vous crois à présent, Monsieur Mobbs, — répondit Carotte, — et vous m'excuserez si je me suis montré un peu défiant, tout d'abord.

— Ne parlons pas de cela, ma chère, — dit Mobbs, — puisque nous sommes parvenus à nous entendre...

En ce moment, une porte basse s'ouvrit tout à coup à l'extrémité du petit parloir, et Potenco parut.

— J'ai entendu tout ce qui a été dit entre vous, — s'écria-t-elle vivement, — et je crois que je puis

ajouter quelques importants renseignements à ceux que vous possédez déjà sur votre ami Grumley, — ajouta-t-elle en fixant ses yeux sur Mobbs.

— En vérité! — s'écria Carotte, — alors, vous partagerez les cinquante guinées avec moi si vous les gagnez?

— Oui, oui, — dit Potence, — j'agis toujours honnêtement avec les camarades.

— Mais que savez-vous sur Grumley, Madame Marks? — demanda Mobbs, incapable de contenir son impatience.

— Je vous dirai tout en son temps, — répondit Potence en parlant avec calme et en prenant résolument place auprès de la table. — Pendant toute votre conversation avec Carotte, Monsieur Mobbs, j'étais de l'autre côté de la porte, et, par conséquent, je n'en ai pas perdu un mot. La marchande de modes à laquelle vous avez fait allusion est Madame Brace.

— Ah! vous êtes en effet sur la voie... C'est assez clair! — s'écria Mobbs. — Continuez.

— Le même soir où Grumley a été voir Madame Brace, je lui ai moi-même rendu visite, — continua Potence, — et je les ai vus tous les deux ensemble.

— Est-ce bien possible, Lizzy? — s'écria Carotte; — mais vous ne m'en avez rien dit.

— Je ne vous ai vue que deux fois depuis, — dit Potence, — Mercredi dernier et ce soir, et, dans chacune de ces occasions, nous n'avons pas eu beau-

coup de temps pour causer de choses indifférentes.

— Mais Grumley ne vous aurait-il pas arrêtée?

— demanda Mobbs?

— Il n'y a pas manqué, — répondit Élisabeth, — et Madame Brace a fait un compromis avec lui pour qu'il me rendit la liberté. En un mot, Grumley a imposé ses conditions, et elle y a consenti.

— Quelles étaient ces conditions? — demanda Mobbs.

— Cinquante guinées argent comptant et une part dans les bonnes grâces de Madame Brace.

Telle fut l'étonnante réponse que reçut la question de Mobbs.

— Par tous les diables! — s'exclama Mobbs, frappé tout à coup par un souvenir. — Je me rappelle maintenant que, lorsque j'ai été voir la marchande de modes, elle m'a paru toute troublée et toute confuse, et que je me suis imaginé qu'elle avait bu.

— Mais n'avez-vous pas observé la nature de la confusion qu'elle a manifestée? — demanda Potence, dont le ton avait pris quelque chose de profondément mystérieux. — Car, vous le savez, il y a l'embarras qui vient de la honte, et celui qui est produit par le crime. Un homme de votre profession, Monsieur Mobbs, doit savoir faire la différence.

— Parfaitement... Vous avez fait naître d'étranges idées dans ma tête, — dit Mobbs, tout en paraissant réfléchir. Et je me rappelle maintenant que les ma-

nières de Madame Brace étaient tout à fait suspectes. Plus j'y pense et plus elle me rappelle une femme que je suis venu arrêter, et qui était soupçonnée d'avoir assassiné son mari, il y a de cela quelques années.

— Ah ! alors Madame Brace a agi et parlé comme si elle avait commis un meurtre, n'est-ce pas ? — dit Potence de sa voix calme et tranquille, mais avec une expression de méchanceté infernale.

— Vous en savez plus qu'il ne vous plaît de le reconnaître, Madame Marks, — s'écria Mobbs. — Mais, par tous les diables ! si semblable chose a eu lieu...

— Quelle chose ? — demanda Potence.

— Mais, s'il est vrai que Grumley ait été assassiné, — répliqua Mobbs, — maintenant j'ai exprimé clairement le soupçon que vous avez fait naître dans mon esprit.

— Et vous êtes arrivé au point où je voulais vous amener, — dit Potence. — Comment l'affaire se présente-t-elle ? La dernière trace que nous ayons de Grumley le laisse à minuit dans la maison de Madame Brace. Depuis, on ne l'a jamais revu, jamais on n'a reçu de ses nouvelles. Il est tout à fait clair qu'il n'avait pas l'intention de s'enfuir dans ce moment-là, car, s'il avait été dans de semblables dispositions, il ne m'aurait pas arrêtée. Il est bien évident qu'il faisait la cour à Madame Brace avant mon arrivée, cela résulte assez clairement de ce qu'il a

dit lorsqu'il a dicté les conditions du compromis en vertu duquel je devais être rendue à la liberté; et, d'après tout ce que j'ai observé, il est également clair que Madame Brace n'entrevoyait qu'avec horreur et dégoût la perspective d'être obligée de se soumettre aux embrassements d'un pareil homme. N'oubliez pas non plus que, le soir même, elle avait payé à ce même homme une somme de cinq cent cinquante guinées, et voyez maintenant l'aspect sous lequel se présente toute cette affaire.

— Mais il me semble qu'elle avait tous les motifs possibles pour désirer se débarrasser de Grumley, — répondit Mobbs, — non-seulement pour rentrer en possession de son argent, mais pour se soustraire à la nécessité de l'accepter pour amant.

— C'est aussi mon idée! — s'écria Potence avec l'exaltation du triomphe; puis elle murmura entre ses dents : — Maintenant, Madame Brace, je serai vengée de vos dédains et de vos mépris de l'autre soir!

La consultation qui se tenait dans le petit parloir de la taverne du *Bâton du Pauvre*, entre Mobbs, Potence et Carotte, se prolongea fort avant dans la soirée.

CHAPITRE XXII

RAO CHEZ LORD MONTGOMERY

Il était environ neuf heures du soir lorsque Rao, le page noir de Florimel, sonna à la porte d'une belle maison dans Grafton Street; un laquais en livrée vint répondre à cet appel, et le jeune noir fut immédiatement introduit auprès de Lord Montgomery.

Ce noble personnage était assis dans un salon magnifiquement meublé, qu'éclairait une fenêtre cintrée, et par une porte ouverte, on apercevait une autre pièce de plus petite dimension. Ces deux pièces étaient ornées de beaux tableaux dans des cadres magnifiques. Les paysages étaient en majorité, et parmi ces paysages se distinguait une charmante vue, qui avait un caractère bien Anglais. C'était un petit village avec son église dont les tours se cachaient sous un tapis de lierre.

Montgomery tenait un livre qu'il lisait en dégustant son vin à petites gorgées, au moment où Rao fut introduit en sa présence. Jetant son livre de côté, et étendant les jambes devant le feu d'un air de parfaite indifférence, Sa Seigneurie dit : —

— Eh bien, mon garçon, tu as quelque chose à me dire, n'est-ce pas ?

— Oh ! si le motif qui m'amène est aussi futile et d'aussi peu d'importance, — dit Rao avec une expression de dignité cruellement mortifiée, — je ferai tout aussi bien de repartir à l'instant. Bonsoir, Milord.

Le jeune page se glissa sans bruit vers la porte en prononçant ces derniers mots.

— Arrête, mauvaise tête, — s'écria Montgomery.

— Par le ciel ! tu es prompt à t'offenser...

— Oui... de même que je suis prompt à rendre un service, — répliqua l'enfant d'un air significatif, en revenant sur ses pas et en se rapprochant du jeune Lord.

— Singulier petit être ! — s'écria ce dernier. — Es-tu plus ou moins que ce que tu sembles être ? Ta naissance et ton éducation ne semblent pas devoir te destiner à remplir des fonctions serviles auprès d'un Anglais... Il y a une grâce dans tes mouvements... une élégance dans tes attitudes... une propriété dans tes expressions... une distinction dans tes manières...

— Assez de compliments, Milord ! — s'écria Rao

sèchement. — Qui je suis est une chose qui ne vous regarde pas, et si vous soupçonnez que je ne sois pas ce que je parais être, vous garderez vos observations pour vous, car je viens pour vous rendre un service assez grand pour vous constituer mon obligé !

— Assieds-toi, Rao, assieds-toi, — dit Montgomery, bien convaincu que cet enfant était en effet plus qu'il ne paraissait être, et que la livrée d'un laquais ne convenait pas à sa condition réelle, quelle que fût la grâce avec laquelle il la portait. — Maintenant veux-tu prendre un verre de vin ?

— Je remercie Votre Seigneurie, — répondit le page, — mais mon breuvage favori c'est l'eau. Et maintenant vous me permettrez de donner immédiatement à notre conversation le tour qu'elle doit suivre, attendu que je ne puis pas prolonger trop longtemps mon absence.

— Parle, — dit Montgomery, chez lequel ses premières préventions contre le petit page s'étaient déjà changées en un sentiment de sympathie et d'intérêt.

— Votre Seigneurie a l'intention de se rendre au bal masqué qui doit avoir lieu demain soir, à Covent Garden ? — dit Rao en attachant ses yeux pénétrants sur le visage de Montgomery.

— Oui, telle est mon intention, — répondit ce dernier.

— Et Votre Seigneurie voudrait bien y jouer le

personnage de mon maître, Lord Florimel, — continua Rao du ton assuré de quelqu'un qui ne hasarde pas des conjectures sur ce qu'il croit avoir deviné, mais qui est sûr de son fait.

— Eh bien ! je ne chercherai pas à nier l'exactitude de tes suppositions, — dit Montgomery.

— Des suppositions ! — répéta l'enfant d'un air dédaigneux. — Pensez-vous que je ne sois pas capable de lire vos secrètes pensées sur votre physionomie, aussi clairement que si elles étaient imprimées dans un livre ! Oui, j'ai pénétré vos pensées et les désirs que vous inspire ce bal masqué. Oui, j'ai lu dans vos yeux toutes les espérances que le récit romanesque de Lord Florimel a fait naître dans votre cœur.

— Alors tu as joué le rôle d'espion, Rao, quand ton maître m'a raconté cette étrange aventure, — s'écria le Comte.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un domestique entra. Rao se leva rapidement pour sauver évidemment à Montgomery les fausses interprétations qui pourraient être données au fait d'avoir permis à un domestique en livrée de s'asseoir familièrement auprès de lui, et Montgomery lui lança un coup d'œil rapide pour le remercier de cette preuve de tact et d'intelligence.

— Sous le bon plaisir de Votre Seigneurie, — dit le domestique qui venait d'entrer, — Monsieur Rigden sollicite un entretien immédiat. Il n'a qu'un

mot à vous dire, et il ne retiendra pas Votre Seigneurie plus d'une minute.

— Faites-le entrer, — répondit Montgomery.

Puis, remarquant la présence du page, qu'il avait un instant oublié, il dit : —

— Passe dans la chambre voisine, mon enfant, pendant que je vais dire quelques mots à mon homme d'affaires. Il est inutile que tu prennes la peine de retourner dans le vestibule, pour le peu de temps que doit durer notre entretien.

Ce procédé était une nouvelle preuve de la conviction de Montgomery, que le jeune page n'était pas ce qu'il paraissait être, et cette pensée ne lui permettait pas de traiter cet enfant comme un simple domestique. Rao comprit parfaitement le sentiment qui faisait agir le Comte, et avant de passer dans la chambre voisine, il lui en exprima, dans un regard, toute sa reconnaissance.

Le page noir ferma la porte derrière lui, et au même instant Rigden fut introduit en présence de Montgomery.

L'avoué était un homme d'une quarantaine d'années, dont le visage était pâle et dont les yeux étaient gris et perçants. Il était vêtu de noir, il portait une cravate blanche, une chemise à jabot, et sa tenue était irréprochable. Il prenait du tabac, mais avec une telle propreté, que pas un grain ne tombait ou ne demeurait sur son linge pour trahir chez lui cette habitude. Il était naturellement froid, réservé

et calme. Jamais il ne parlait à la légère, et rarement il trahissait une émotion, encore bien moins un mouvement d'impatience. En somme, c'était un de ces hommes rusés, prudents, méfiants, qui ne hâsardent jamais un pas sans avoir sondé le terrain sur lequel ils s'avancent, et qui ne risquent jamais un mot sans en avoir bien pesé toute la portée probable ou seulement possible.

— Eh bien! Rigden, — dit Montgomery en se levant pour offrir sa main à l'homme de lois, pendant que le domestique, après l'avoir introduit, se retirait immédiatement, — quelles nouvelles?... Il n'est rien survenu de désagréable?...

— Rien de désagréable, — répondit l'avoué en abandonnant le bout de deux de ses doigts à l'étreinte de son noble client; car, pour son propre compte, il avait horreur des poignées de mains et de toutes ces manières de faire preuve de son amitié ou de sa politesse. — Au moment où je quittais mon étude, j'ai reçu un certain avis, émanant de la Cour, et comme j'étais obligé de me rendre dans votre voisinage vers neuf heures, j'ai pensé que je pourrais venir communiquer à Votre Seigneurie l'avis que j'avais reçu.

— Et cet avis quel est-il? — demanda Montgomery, littéralement tremblant d'émotion.

— Cet avis, Milord, — dit Rigden en tirant sa tabatière d'or et en prenant tranquillement une prise, — émane de la Cour de Chancellerie, et il a pour objet de m'informer que le rapport définitif sera

lu Samedi prochain dans les différentes affaires : Montgomery contre Bellenden, Raymond Montgomery contre Bellenden et Aylmer contre Bellenden.

— Samedi prochain? — répéta le noble Comte, avec l'air de trembler de la proximité d'un événement qu'il attendait cependant depuis si longtemps avec une certaine anxiété.

— Oui, Samedi prochain, — dit Rigden.

— Alors toutes les preuves récemment fournies y sont contenues? — continua Montgomery, — tous les témoignages importants et remarquables que je me suis procurés en province pendant les dernières semaines?...

— Tout a passé sous les yeux du rapporteur, Milord, — répondit Rigden.

— Allons, secouez cette froideur glaciale, cette réserve professionnelle vraiment exagérée, — s'écria Lord Montgomery. — Dites-moi franchement, en ami, si vous pensez que le rapport conclura en notre faveur.

— Milord, il n'y a rien de certain en ce monde, — répondit l'avoué en prenant une seconde prise de tabac et en se penchant en avant pour qu'un grain de tabac ne vint pas ternir la blancheur irréprochable de son linge, — et de toutes les choses incertaines, celle qui déjoue le plus tous les calculs, c'est le résultat d'un procès devant la Cour de Chancellerie, — ajouta-t-il.

— Mais la preuve que j'ai fournie l'autre jour, —

insista Montgomery, — est d'une nature accablante.

— Elle aura son poids, Milord, — dit l'avoué. — A propos, il faudra que votre frère Lord Raymond Montgomery soit à Londres dans le cours de la semaine; sa présence est indispensable. Vous vous rappelez combien est singulière cette clause du testament de votre ancêtre, au sujet des domaines du comté de Warwick...

— En vérité, il ne me serait guère possible d'oublier une seule syllabe de dispositions testamentaires d'une importance aussi vitale pour les intérêts de notre famille, — dit Montgomery. — J'écirai à mon frère demain matin, — se hâta-t-il d'ajouter, — et je l'engagerai d'une manière pressante à venir sans retard. Depuis quelques semaines, il ne m'a pas donné de ses nouvelles, et je n'en ai même reçu aucune par voie indirecte.

— Ses dispositions mélancoliques lui font rechercher la retraite et aimer la campagne, — dit l'avoué. — Mais Sa Seigneurie ressent-elle encore aussi vivement le désappointement dont elle a eu à souffrir dans ses affections? A propos, j'y pense, le mariage de Mademoiselle Aylmer avec Monsieur Clarendon, maintenant Lord Holderness, a dû porter un triste coup à votre malheureux frère, en détruisant le dernier espoir qu'il pouvait conserver...

— Oui, sans doute, il aimait beaucoup Fernanda, — dit Montgomery avec une sécheresse hâtive qui allait presque jusqu'à l'humeur, comme si ce sujet de

conversation lui eût déplu ou paru déplacé en ce moment. — Je pense que, maintenant que le rapport est prêt, le jugement sera bientôt rendu ?

— Nous avons tout lieu de l'espérer, Milord, — répondit Rigden. — Mais pour le cas où Votre Seigneurie oublierait d'écrire à Lord Raymond demain, je lui ferai moi-même savoir ce qui se passe... Je suppose qu'une lettre adressée à la ferme de Molden lui parviendra.

— Il y était lors des dernières nouvelles que j'ai reçues de lui, — répondit Montgomery. — Il vaudra mieux, en effet, que vous lui écriviez vous-même, cela sera plus régulier.

— Cela sera fait, vous pouvez en être assuré, — dit l'avoué en prenant une nouvelle prise de tabac. — Et maintenant, avant que je prenne congé de Votre Seigneurie, — continua-t-il comme frappé par une réflexion soudaine, — je désirerais vous adresser une question au sujet d'une de vos nobles connaissances, et pourtant je ne sais si je dois prendre cette liberté.

— N'hésitez pas un seul instant, Monsieur Rigden, — s'écria Montgomery. — Si je puis vous être utile en quelque chose, j'en serai charmé. De quelle noble connaissance voulez-vous parler ?

— De Lord Florimel, — répondit l'avoué. — Mais de peur que la question que je désire adresser à Votre Seigneurie ne lui paraisse déplacée, je vais expliquer en peu de mots les raisons qui m'engagent à

la lui faire. Voici le fait : Ce matin, l'un de mes nobles clients m'a présenté un jeune homme qui, d'une façon tout à fait étrange et soudaine, a découvert certains documents, certaines raisons qui lui font supposer qu'il pourrait exercer des réclamations de nature à affecter matériellement la fortune et la position de Lord Florimel, et je vous avouerai franchement, qu'autant que j'ai pu en juger par la manière dont l'affaire m'a été présentée, les droits du jeune homme me paraissent suffisamment établis pour faire l'objet d'un procès en justice. Néanmoins, je ne doute pas qu'il ne soit disposé à se prêter à un arrangement amiable, sans faire intervenir les tribunaux, et c'est le conseil que je lui donnerais. En conséquence, la question que je voulais vous faire aurait pour objet de savoir si Lord Florimel est homme à entrer dans des voies de conciliation, si l'on s'adresse à lui animé du même esprit, ou s'il est un de ces individus obstinés, qui considèrent que la possession est tout en justice, et qui se précipitent tête baissée dans un procès en Cour de Chancellerie, sans se laisser arrêter par aucune considération.

— Je crois pouvoir dire que Lord Florimel entendrait la raison, — répondit Montgomery. — Mais c'est avec chagrin que j'apprends qu'il est menacé d'une manière aussi sérieuse, et je suis bien sûr qu'il ne soupçonne rien de ce genre ; car j'ai passé ce matin quelques heures avec lui, et nous avons causé de

la façon la plus familière sur plusieurs sujets d'une nature tout à fait privée.

— Non, il n'a pas en ce moment la plus légère idée de l'orage qui se forme au-dessus de sa tête, — dit Rigden, — et je demanderai même à Votre Seigneurie, comme une faveur toute particulière, de ne pas lui dire un mot à ce sujet, tant qu'il ne prendra pas lui-même l'initiative. C'est dans des dispositions d'esprit tout à fait amicales que je vous ai parlé, et je vous le répète, je suis décidé à conseiller une transaction, que je trouve préférable à l'emploi des voies judiciaires.

— Serait-il indiscret de vous demander qui veut attaquer Lord Florimel, et quelle est la nature des réclamations qu'on veut exercer contre lui? — dit Montgomery. — Je vous engage ma parole de ne pas répéter un seul mot de ce que vous m'apprendrez.

— Milord, je ne puis faire connaître le nom du réclamant, — dit l'homme de loi, — attendu que l'affaire n'est encore que dans la période de l'enfantelement. Mais je ne vois rien qui m'empêche de déclarer que la réclamation en elle-même est de la nature la plus étendue, car elle s'attaque non-seulement aux biens que possède Lord Florimel, mais à ses droits à la pairie.

— Grand Dieu! — s'écria Montgomery, — vous m'étonnez! Et pourtant, ce matin même, Lord Florimel m'a dit, dans le cours de notre conversation,

qu'il avait en sa possession tous les actes et tous les titres concernant ses domaines.

— Ah ! il vous a dit cela... Vous en êtes bien sûr ? — dit Rigden en prenant une prise de tabac. — Alors, tout ce que je puis ajouter, c'est que ce renseignement, que vous venez de me donner, met à néant, en grande partie du moins, ce que je vous disais tout à l'heure, car les droits du jeune homme sur les domaines possédés par Lord Florimel étaient fondés sur la croyance qu'il n'existait aucun titre régulier entre les mains du détenteur actuel.

— Alors, je suis bien aise que vous m'ayez parlé de cette affaire, mon cher Rigden, — s'écria Montgomery, — car je puis vous assurer que non-seulement Lord Florimel possède ses titres et ses parchemins, mais qu'il m'a dit encore l'endroit où il les garde.

— Dans ce cas, comme je vous le disais, c'est une affaire à abandonner sur un certain point, — dit l'homme de loi. — La seule réclamation qui subsiste concerne la pairie, et cela ne vaut pas la peine d'entamer un procès, attendu qu'un titre nu est une charge plutôt qu'un honneur pour un homme sans fortune. Aussi, tout bien considéré, je regarde Lord Florimel comme à l'abri de tout ennui, et il ne me reste qu'à vous remercier des renseignements que vous avez bien voulu me donner. Bonsoir, Milord.

— Ne voudriez-vous pas monter au salon et faire part à ma mère de l'avis que vous avez reçu de la

Cour de Chancellerie? — demanda Montgomery.

— La Comtesse est seule ce soir...

— J'aurai l'honneur de lui rendre mes devoirs,
— dit Rigden.

Et, après un salut cérémonieux, il quitta la chambre.

Au moment où la porte se refermait derrière lui, le souvenir que le page noir était dans la chambre voisine se présenta à l'esprit de Lord Montgomery, qui avait tout à fait oublié cette circonstance pendant son entretien avec l'homme de loi.

— Damnation! — murmura-t-il en lui-même, en se rappelant les dispositions du jeune page noir pour écouter aux portes.

Mais il fut bientôt rassuré par la pensée que rien de ce qui avait été dit, touchant les affaires de sa famille, n'était de nature à ce qu'il pût désirer que cela n'eût pas été entendu par cet enfant, et que ce qui concernait Florimel était en somme de fort peu d'importance.

• Ouvrant la porte de communication, il allait appeler Rao par son nom, quand il l'aperçut tranquillement établi dans un grand fauteuil et paraissant profondément endormi. Montgomery s'avança dans cette seconde pièce, qui était également éclairée, et, la porte lui échappant des mains, se referma avec une certaine violence. Rao tressaillit, se frotta les yeux, et, un moment après, parut se rappeler où il était.

— Je demande humblement pardon à Votre Seigneurie, — dit-il, — de m'être oublié au point de m'endormir ainsi. Mais est-il tard? — demanda-t-il avec une soudaine inquiétude.

— Dix heures moins un quart, — répondit Montgomery en consultant sa montre. — Ce maudit homme de loi, au lieu d'une minute, est resté une demi-heure.

— Et je ne retiendrai pas Votre Seigneurie la dixième partie de ce temps, — dit Rao. — Pour résumer tout ce que je vous ai dit déjà et tout ce que j'allais dire, j'ajouterai que, Votre Seigneurie ayant l'intention d'aller au bal masqué de demain, elle ne peut mieux faire que d'accepter le prêt d'un domino que j'aurai l'honneur de remettre à son valet de chambre, dans le cours de la journée.

— Ah! je te comprends, Rao, — s'écria le Comte, — les ordres de ton maître n'ont pas été exécutés, et tu n'as pas détruit le domino bleu.

Le page noir eut un sourire tout à fait significatif, mais ne répondit rien.

— Et pourtant, — fit observer Montgomery, — je ne puis comprendre pourquoi tu t'es montré si soucieux, non-seulement de pénétrer mes désirs secrets, mais encore de les satisfaire.

— Tout simplement parce que j'aime à m'amuser à ma manière, — dit Rao, — et que le genre d'amusement qui me plaît est ce que vous autres Anglais vous appelez des malices.

— Oui, j'ai entendu dire que les Indiens sont malicieux comme des singes, — fit observer le noble Lord en riant, — et maintenant j'en ai la preuve. — Eh bien! mon cher enfant, j'accepte ton offre, et je porterai le domino bleu. Mais, comme de raison, c'est un secret qui restera entre nous deux.

— Il n'y a pas de probabilité à ce que je le révèle, — dit Rao laconiquement.

— Et je te donne ma parole que je serai muet, — reprit Montgomery; puis, après un court moment de silence, il ajouta : — Mais, dis-moi, comment puis-je reconnaître le service que tu me rends, car vraiment, je ne sais comment te témoigner ma reconnaissance.

— Je ne veux rien quant à présent, Milord. — répondit Rao. — Si plus tard j'ai une faveur à réclamer de vous, je viendrai vous la demander.

— Et ce sera avec bonheur que je te l'accorderai, s'il est en mon pouvoir de le faire, — dit le Comte.

Le page noir s'inclina gracieusement en signe de reconnaissance; puis, se dirigeant vers la porte, il disparut comme une ombre.

— Il y a quelque chose d'incompréhensible et de mystérieux chez cet enfant! — se dit Montgomery à lui-même, en allant reprendre, dans la première pièce, la place qu'il occupait lors de l'entrée du page.

CHAPITRE XXIII

LE BAL MASQUÉ. — SCÈNE PREMIÈRE

Fidèle à sa promesse, le page noir remit le domino le lendemain matin chez Lord Montgomery, et, vers dix heures du soir, le noble Lord descendit d'une voiture sans armoiries devant le théâtre de Covent-Garden.

Il était enveloppé dans un domino dont le capuchon était complètement relevé sur sa tête, et, par surcroît de précaution, il portait un masque. Il était donc tout à fait impossible d'apercevoir son visage, et, par les trous de son masque, il voyait parfaitement le brillant tableau qui s'offrit à ses regards.

La seule chose qui lui faisait craindre un échec et de ne pas pouvoir se faire passer pour Lord Florimel, était la différence qui existait dans leur taille. Car, bien que Montgomery fût d'une gran-

leur moyenne, néanmoins Florimel était plus petit que lui, et il y avait de fortes probabilités à ce que ce fait n'échappât point aux yeux pénétrants d'une femme. Quoi qu'il en soit, l'aventure valait la peine de tenter l'épreuve et il était tout préparé à jouer son rôle, en y apportant tous les soins et toutes les précautions imaginables, dans le cas où il serait accosté par quelque beauté masquée.

L'intérieur du théâtre de Covent-Garden présentait un aspect éblouissant. Le parterre était couvert d'un plancher qui allait rejoindre la scène, à l'extrémité de laquelle était placé un orchestre nombreux, conduit par un chef en renom. Le plancher du bal était couvert d'une foule compacte de masques qui avaient eu recours pour se déguiser à tous les costumes traditionnels ou de pure fantaisie. Les loges étaient pleines d'hommes et de femmes, les uns masqués, les autres en costume de soirée ou en toilettes de bal. Le lustre magnifique qui était suspendu au plafond et les girandoles et les candélabres appliqués contre les loges versaient des flots de lumière, au milieu desquels les milliers d'êtres baricolés, qui s'agitaient dans tous les sens, apparaissaient comme de brillants papillons se jouant dans les rayons du soleil de midi.

La musique jouait, et ses accords harmonieux remplissaient la salle entière; l'atmosphère était chaude et parfumée; le murmure des voix se mêlait, sans les couvrir, aux joyeux accords de l'orchestre,

et les yeux erraient avec bonheur sur la scène féerique qui s'offrait aux regards.

Montgomery fit lentement le tour de la salle en longeant les loges pour bien voir tous les masques, hommes et femmes, qui se promenaient sur son plancher élastique; puis il se mêla à la foule, échangeant des plaisanteries et provoquant de spirituelles réparties des masques au milieu desquels il se frayait un passage, mais jusqu'alors sans attirer l'attention particulière d'aucune femme.

Enfin il sortit de la foule, et, se plaçant près des musiciens, il se mit à observer avec soin toutes les femmes masquées qui semblaient lui accorder un certain degré d'attention.

A peine avait-il stationné quelques instants dans cet endroit si favorable pour les observations, qu'une femme élégante, costumée en bouquetière, passa rapidement devant lui, et, sous le masque de satin noir qui couvrait son visage, lui lança un regard qui semblait vouloir le percer à jour, quelque impénétrable que fût son déguisement.

Montgomery la suivit des yeux au moment où elle se replongea dans la foule, mais l'examen auquel il s'était livré avait suffi pour qu'elle lui inspirât le plus vif intérêt. Elle était grande, et les belles proportions de son corps étaient presque visibles sous le costume qui se modelait sur ses belles formes et dont il dessinait les charmants contours au lieu de les cacher. Sa jupe courte laissait voir la délicatesse

sculpturale de ses pieds aux fines attaches et sa jambe ronde dont on pouvait facilement deviner l'admirable développement ; à l'un de ses bras nus, qui étaient blancs et admirables de forme, elle portait un panier rempli de fleurs artificielles ; ses cheveux étaient d'un brun foncé, et ce qu'on voyait de son cou et sa poitrine était d'une éblouissante blancheur. Rien ne saurait rendre la pureté de sa peau satinée, rien de plus charmant que son teint blanc et rose, qui respirait la jeunesse, la fraîcheur et la santé.

Montgomery avait été si vivement frappé par cette charmante apparition, il avait été si ravi par les grâces de sa personne, qu'il aurait joué son âme sur la ferme croyance qu'il avait que son visage répondait à la beauté des charmes que son costume laissait voir. Son ravissement était si grand, qu'il semblait cloué sur place, et quand il voulut la suivre il était trop tard, elle avait disparu au milieu de la foule des masques. Mais l'idée lui vint à l'instant que ce devait être la dame qui avait envoyé le domino et qui espérait trouver Florimel sous ce déguisement. Alors, se rappelant le regard perçant qu'elle lui avait lancé et sa fuite précipitée, il se dit à lui-même : —

— Allons, c'est une aventure manquée ; elle a vu que ma taille n'était pas celle de Florimel et elle est partie furieuse et désappointée !

Mais à peine avait-il fait cette réflexion, qu'il

tressaillit et qu'un sentiment de bonheur vint inonder son âme, à la vue de la bouquetière qui sortait de nouveau de la foule et qui s'avancait vers l'endroit où il était arrêté. Elle marchait à pas lents, elle semblait hésiter, et, malgré le masque qui cachait la confusion qu'elle pouvait éprouver, il était néanmoins facile de voir qu'elle était fort émue. Mais le balancement doux et gracieux de sa démarche, l'élégance de ses formes et le charme séducteur empreint dans chacun de ses mouvements enchaînaient invinciblement l'attention de Montgomery, et il se disait à lui-même que, si cette femme était en effet l'héroïne de l'aventure qu'il était venu chercher, elle méritait tous les efforts qu'il pourrait faire pour réussir à s'assurer sa possession ; car sa mémoire lui rappelait tous les détails que Florimel lui avait donnés sur cette nuit de volupté, sur ces quatre heures de joies célestes, de délicieuses extases et de brûlants baisers, et Montgomery se dit : —

— Mon Dieu ! si c'est là la femme qui a ouvert le paradis pour Florimel, j'aimerais mieux abandonner mon âme à Satan que de renoncer à ses embrassements et à ses caresses.

Pendant que ces réflexions traversaient l'esprit de Montgomery, la bouquetière, car nous devons continuer à désigner ainsi cette charmante inconnue, avançait toujours vers lui, tandis que, immobile comme une statue, il la dévorait des yeux. Mais

jusqu'alors il n'était pas encore sûr qu'elle vînt vers lui avec l'intention arrêtée de l'accoster ; il n'avait pas non plus la certitude absolue d'être bien positivement pour elle un objet d'attention ou d'intérêt. Elle pouvait s'avancer dans la direction qu'elle suivait avec l'esprit préoccupé, ou bien elle pouvait le prendre pour quelqu'un qu'elle cherchait et n'avoir pas en vue le but qu'il espérait et les intentions qu'il se plaisait à lui supposer.

Cependant elle s'était approchée à trois pas de l'endroit où il était, et elle passa devant lui d'un pas assez lent pour le convaincre qu'elle cherchait l'occasion de l'examiner tout à son aise, car ses yeux, qui brillaient comme deux diamants sous son masque, ne le quittèrent pas un instant du regard.

— Oui, c'est la dame de l'aventure, — pensa Montgomery. — Elle reconnaît le domino... mais elle hésite parce que je suis plus grand que Florimel.. Que je voudrais avoir une stature aussi féminine que la sienne !

La bouquetière passa devant lui et alla jusqu'à l'extrémité de l'enceinte de l'orchestre ; puis, revenant tout à coup sur ses pas, elle se rapprocha de nouveau de lui, en ralentissant son pas à mesure qu'elle avançait plus près de l'endroit où il gardait toujours son immobilité de statue. L'idée lui vint qu'il fallait lui parler, mais il eut peur de ne pas assez bien imiter la voix de Florimel pour la tromper, et il comprit la monstrueuse imprudence qu'il

y aurait à faire la moindre chose qui fût de nature à corroborer les soupçons qu'elle avait déjà.

Elle passa de nouveau devant lui, mais cette fois plus près encore que la première fois, et il put voir briller le regard qui s'attachait sur lui, il put même entendre le soupir contenu qui s'échappa de sa poitrine, qui semblait péniblement oppressée.

Entraîné par une impulsion irrésistible, il fit un pas en avant et lui prit la main en disant d'une voix qui s'exhala comme un murmure : —

— Belle dame, pourquoi semblez-vous malheureuse?

Pendant un instant, il sentit trembler sa main sous le gant blanc qui l'enfermait, et presque aussitôt cette main se retira avec une étrange brusquerie, et les yeux de la dame semblèrent lancer des éclairs sous son masque, lorsqu'elle lui dit d'une voix bien timbrée, quoique évidemment déguisée : —

— Qui êtes-vous?

— Je suis Lord Florimel pour le monde... Gabriel pour vous, adorable dame! quel que puisse être votre nom.

Telle fut la réponse que Montgomery formula d'un ton si bas, qu'il était presque impossible que le son de sa voix pût confirmer ou détruire les soupçons qui pouvaient avoir été conçus sur l'identité de celui qui parlait.

— Vous êtes Lord Florimel? — dit la bouquetière

dont la voix était si tremblante, qu'on avait peine à l'entendre.

Le Comte put s'apercevoir qu'elle tremblait de tout son corps. Mais était-ce de joie, était-ce de douleur, c'est ce qu'il ne put définir; car le spasme qui l'agitait pouvait être produit par une douloureuse affliction, et pourtant quel sentiment, autre que celui de la joie, pouvait exercer son influence sur elle?

— Oui, je suis Lord Florimel, — répéta Montgomery en continuant à s'efforcer de rendre sa voix méconnaissable. — Et vous, chère dame!...

— Traître!... parjure!... — murmura l'inconnue d'une voix mourante.

Et elle chancela comme si elle allait tomber.

Montgomery, quoique péniblement affecté par les terribles épithètes qui venaient de lui être lancées à la tête, étendit les bras pour la soutenir. Mais ce mouvement sembla la faire revenir à elle à l'instant même, et, repoussant ses attentions avec un mélange de haine et de mépris, elle s'éloigna rapidement, glissa avec la légèreté d'une bayadère à travers la foule, et se perdit à sa vue.

— Damnation! — murmura Montgomery. — L'aventure est manquée... la ruse est découverte... c'est une partie perdu! Elle a reconnu que je n'étais pas Florimel, et comme c'était Florimel et Florimel seul qu'elle voulait, nul ne pouvait le remplacer. Mais qu'a-t-elle voulu dire en m'appelant parjure?

L'épithète de traître s'explique assez, car il y a en effet de la perfidie à jouer le rôle d'un ami dans une circonstance d'une nature aussi délicate... Mais parjure... parjure... Comment puis-je être parjure?... Peut-être a-t-elle voulu dire que j'étais le traître et Florimel le parjure... Mais pourtant il m'a assuré qu'elle n'avait pas exigé de lui le moindre serment. Quoi qu'il en soit, il est toujours bien ennuyeux d'échouer d'une façon aussi signalée dans une entreprise qui promettait d'être si délicieuse et si piquante. Sans aucun doute ce doit être une superbe créature! Quelle belle carnation, quels admirables bras... quelles belles jambes et quelle taille élégante! Et puis ce buste développé, juste assez pour être voluptueux et pourtant paraissant posséder une fermeté toute virginale... Cependant elle est loin d'être vierge, si l'histoire de Florimel est exacte, et comment douter de sa parole? Il y a dans cette charmante créature un parfum de fraîcheur et de jeunesse qui n'annonce pas une longue expérience de l'amour et de ses plaisirs... Oh! il y a de quoi devenir fou de rage et de désappointement quand je songe que j'ai perdu une si belle occasion... Mais je puis encore faire ma paix avec elle... Il n'est peut-être pas trop tard... et qui sait ce qui peut arriver?... J'invoquerai la violence d'une passion surexcitée jusqu'au délire par le récit de Florimel... et je lui avouerai toute la vérité... Je lui dirai qui je suis... et par quel stratagème j'ai espéré

pouvoir prendre la place du jeune Lord, auquel son pur amour pour Pauline ne permettait pas de se plonger dans une pareille intrigue!... Oui, mettons-nous à la recherche de la charmante bouquetière. Et tout n'est peut-être pas désespéré!

Sur cette dernière réflexion, Montgomery se hâta de se mettre à la recherche de la dame qui avait éveillé un intérêt si puissant dans son cœur.

CHAPITRE XXIV

LE BAL MASQUÉ. — SCÈNE DEUXIÈME

Nous devons faire connaître à nos lecteurs une circonstance que nous n'avons pas mentionnée pour ne pas interrompre notre récit ; c'est que, pendant que la bouquetière tournait timidement autour de l'endroit où Montgomery avait établi son poste d'observation, ses mouvements étaient suivis et épiés par les yeux attentifs de deux individus masqués et costumés.

L'un de ces individus était un homme grand, d'une stature imposante, bien fait et vigoureusement constitué. Il portait un costume de Turc remarquable par la richesse et l'élégance de ses ornements, et son visage était soigneusement caché par un masque de satin noir.

Son compagnon, qui était plus petit, avait un domino noir, et son visage était également couvert d'un masque.

Ces deux personnages étaient entrés au théâtre presque en même temps que la bouquetière, et, comme le Turc avait été immédiatement frappé par la grâce charmante et la séduisante élégance de sa tournure, malgré le masque qui cachait sa figure, il l'avait suivie à travers la foule, en se maintenant à une certaine distance, pour éviter de lui inspirer des soupçons. Son compagnon, en domino noir, s'était constamment tenu à quelques pas en arrière, et, quand le Turc lui adressait la parole, il recevait les communications qui lui étaient faites avec la profonde déférence d'un inférieur.

A partir du moment où ils avaient aperçu la bouquetière, ils avaient épié ses mouvements, pour s'assurer si elle était seule, ou si elle avait un rendez-vous avec quelqu'un qu'elle cherchait. Ils l'avaient vue s'approcher de Montgomery la première fois ; ils avaient remarqué le regard qu'elle lui avait lancé et la rapidité avec laquelle elle s'était replongée au milieu de la foule. Puis ils l'avaient suivie, toujours à distance, et ils avaient aperçu qu'elle s'était éloignée rapidement de cette scène brillante, comme avec l'intention de la quitter définitivement. Déjà le Turc avait fait un pas en avant pour l'aborder, quand tout à coup elle s'arrêta, et, obéissant à une idée soudaine, elle revint sur ses pas, se dirigeant de nouveau vers l'endroit où le domino bleu, c'est-à-dire Montgomery, était arrêté.

Le Turc et le domino noir changèrent également

de direction et se remirent à suivre la trace de cette créature qui possédait trop de grâce et trop d'élégance pour ne pas être belle.

Mais cette fois elle s'approcha du domino bleu d'un pas plus lent et plus timide, et, pendant qu'elle abordait Montgomery de la manière et avec le résultat que nous avons déjà fait connaître, le Turc et le domino noir ne perdirent pas un seul de ses mouvements.

— Par le Dieu vivant, Germain, — dit le Turc en saisissant tout à coup son compagnon par le bras, — jamais je n'ai été aussi enchanté par l'élégance, par la grâce et par la beauté de formes d'une femme, que je le suis en ce moment ! Une telle créature doit avoir le visage d'une déesse !

— Sa carnation est certainement charmante, Votre Altesse Royale, — répondit le domino noir.

— Sa carnation ! — s'écria le Prince de Galles, car c'était lui qui portait le costume de Turc, — c'est là tout ce que vous remarquez en elle ? Regardez-la donc : elle est aussi bien faite, aussi bien proportionnée que la pauvre Octavie Clarendon, et son pied, et sa cheville, et le galbe admirable de sa jambe... Oh ! Germain, il faut que je la possède, et c'est à vous à m'en fournir les moyens, d'une manière ou d'une autre.

— Votre Altesse Royale peut être assurée que, si la chose est possible, — dit Germain, — elle se terminera conformément à ses désirs.

— Mais à quel manège de coquetterie se livre-t-elle à l'égard de ce domino bleu? — s'écria le Prince en s'adressant à son fidèle serviteur. — Voyez comme elle tourne timidement et avec un craintif embarras autour de lui, tandis qu'il ne bouge pas d'une ligne. Bien sûr, c'est une statue qui est perchée là et non une créature ayant du sang dans les veines; si c'était un homme, il ne resterait pas ainsi plongé dans une semblable apathie pendant qu'une créature céleste s'efforce ainsi d'attirer son attention.

— J'en demande pardon à Votre Altesse Royale, — dit Germain, — mais il la contemple évidemment, à travers son masque, avec un grand intérêt. Mon opinion est qu'ils ont l'un et l'autre un rendez-vous, et que tous deux craignent de se tromper.

— Oui, il doit y avoir quelque chose comme cela, Germain, — dit le Prince, — et leur indécision, leur incertitude devient de plus en plus embarrassante. Le domino bleu reste immobile... la bouquetière avance timidement... elle passe devant lui... ils ne se parlent pas!... Mais c'est extraordinaire, Germain, et j'ai grandement envie d'accoster la belle, et de m'offrir comme son cavalier.

— Votre Altesse Royale pourrait tout gâter par trop de précipitation, — dit Germain. — Continuons à observer cette curieuse partie de colin maillard, et laissons-nous guider par les circonstances.

— Et si la charmante inconnue reconnaît dans le

domino bleu ou tout autre masque semblable, celui qu'elle attend? — dit le Prince.

— Alors, il sera difficile d'arriver au but que désire atteindre Votre Altesse, — répondit Germain, — mais il me vient une idée...

— Eh bien! quelle est cette idée? — demanda le Prince.

— C'est que ce n'est pas du tout un rendez-vous qui amène cette dame, — répondit le valet de chambre, — c'est une femme ou une maîtresse jalouse, qui surveille un mari infidèle ou un perfide amant.

— Eh! mais, l'idée n'est pas si mauvaise, Germain, — s'écria Son Altesse Royale. — Mais que fait-elle maintenant, elle continue son chemin jusqu'à l'estrade des musiciens, puis elle retourne brusquement sur ses pas... Ah! maintenant ils se parlent...

— Et, évidemment, leur entretien n'a rien de cordial, — fit observer Germain.

— Sur ma parole! la chose ne me paraît pas si certaine, — dit le Prince. — Il lui prend la main.

— Oui, mais elle le repousse, — répondit Germain. — Ah! l'entretien est terminé; il y a eu quelque désagréable découverte...

— Ou quelque embarrassante méprise, — fit observer le prince. — Mais elle s'en va, il faut la suivre, et si elle quitte le théâtre, si elle monte dans une voiture de place, Germain...

— Je comprends ce que j'ai à faire, Votre Altesse,

— dit l'astucieux serviteur en se mettant, à la suite de son maître, à la poursuite de la bouquetière.

Mais il nous faut abandonner le Prince et Germain pour le moment et revenir à Montgomery, qui vient aussi de s'élancer après la même dame mystérieuse.

Maudissant sa folie de ne s'être pas mis à l'instant à la poursuite de cette ravissante créature, il se frayait avec peine un passage à travers la foule des masques, quand une petite main le tira doucement par son domino, et quand une voix d'un timbre musical murmura timidement à son oreille, sous forme d'interrogation : —

— Lord Florimel ?

Montgomery s'arrêta aussitôt, mais sans répondre immédiatement, car cet incident le jeta dans une inexprimable perplexité, attendu que le masque qui l'avait ainsi arrêté était une dame de belle apparence et costumée en esclave Circassienne.

Deux héroïnes venaient donc compliquer l'aventure ; il y avait donc deux femmes qui étaient dans le secret des ouvertures faites à Florimel par l'envoi d'un domino bleu et d'un billet de bal ? Ou d'un côté, ou d'un autre, il y avait une méprise, et alors quelle était l'héroïne de l'aventure, était-ce la bouquetière ou bien l'esclave circassienne ?

Avec la rapidité de l'éclair, ces pensées traversèrent l'esprit de Montgomery, et, avec la même ra-

pidité, ses yeux passèrent en revue la tournure de la dame qui l'avait accosté.

Quel fut le résultat de cette inspection? Il remarqua qu'elle était aussi grande que la bouquetière, mais un peu plus forte. En réalité, elle possédait l'embonpoint d'une femme mûre dont les charmes ont acquis le développement luxuriant qui succède à la première fraîcheur de la jeunesse. Il remarqua que sa poitrine avait pris de riches proportions, sans rien perdre de sa fermeté, et que, dans tous les cas, elle était d'une blancheur toute virginale. Ses épaules étaient pleines, légèrement arrondies et d'une courbe charmante, et sa taille se dessinait admirablement entre le large développement de sa poitrine et la forte saillie de ses hanches. Ses bras, un peu massifs, étaient admirablement modelés, ronds, gras et d'une blancheur éblouissante, et ses mains étaient d'une perfection ravissante avec leurs doigts longs, effilés, et terminés par des ongles roses, transparents, et taillés en amandes. Ses pieds et le bas de sa jambe étaient d'une beauté qui répondait à la perfection du reste. En somme, tout ce qu'on voyait de sa personne, depuis son cou jusqu'au bout de ses pieds, était d'une splendeur qui dénotait une superbe femme. En effet, qui aurait pu douter que le visage caché par le masque de soie qui le couvrait ne fût en parfait rapport avec cette richesse de contours, ces belles proportions, et l'élégance de formes que nous venons d'essayer de décrire?

Les yeux de Montgomery, en glissant rapidement sur toute la personne de la dame, avaient embrassé d'un seul coup d'œil et en un instant ce qu'il nous a fallu plusieurs minutes pour détailler.

— Oui, je suis Lord Florimel, — dit-il enfin, en déguisant sa voix comme il l'avait fait pendant son court entretien avec la bouquetière. — Et vous, Madame, êtes-vous la mystérieuse créature qui, il y a quinze mois...

— Silence, Milord, silence! — murmura l'esclave Circassienne en baissant aussi la voix. — Vous vous rappelez la promesse que je vous ai faite...

— Oui, celle de nous revoir encore, — continua le Comte; — mais un siècle s'est écoulé depuis lors... et je commençais à craindre que vous ne tinssiez jamais votre parole.

— Ainsi donc, vous désiriez me revoir, Gabriel, — dit la dame d'une voix tremblante d'émotion.

Tout en parlant, elle fit lentement quelques pas à côté de Montgomery.

— Oh! comment pouvez-vous le demander, adorable créature? — s'écria le jeune Lord, qui se rappelait, en dévorant des yeux, les charmes qui s'offraient à la vue, tout ce que Florimel lui avait dit sur l'ardeur qui avait animé l'héroïne de l'aventure, qui lui avait donné quatre heures de bonheur, et, en imagination, le Comte rêvait déjà des joies qui lui étaient réservées dans la compagnie

de l'être mystérieux qu'il avait en ce moment près de lui et qui marchait à ses côtés.

— Je vous demandais si vous désiriez me revoir, Gabriel, — dit la dame en réponse à son exclamation, — parce qu'il est doux d'en recevoir l'assurance, et parce que je veux savoir, avant d'aller plus loin, si vous êtes prêt à vous montrer aussi docile, aussi soumis et aussi obéissant à tout ce que je pourrais proposer ou exiger, que vous l'avez été lors de notre première rencontre.

— Chère Dame, pouvez-vous imaginer que, sur un mot, par un acte de ma part, je voudrais me rendre indigne de jouir du bonheur que j'attends dans votre compagnie? — demanda Montgomery, toujours à voix basse.

Il lui sembla voir à travers son masque les yeux de la dame brûler de désirs.

Alors ses regards se fixèrent avec plus d'ardeur sur les charmes qui s'étaient à sa vue, il suivit de l'œil tous les contours de ce corps charmant que son imagination lui représenta frémissant dans ses bras, et, fou de désir, il saisit la main de la Circassienne en murmurant d'une voix oppressée par l'émotion : —

— Oh! Madame... Madame... partons, rendons-nous à votre demeure, dans cet asile de l'amour, du mystère, et du plaisir!...

— Oui, nous allons nous hâter de quitter ce lieu, qui n'a plus aucun charme pour moi, depuis que je

vous ai rencontré, mon Gabriel, — répondit la dame d'une voix tremblante et avec un profond soupir de plaisir.

En ce moment, Montgomery aperçut la bouquetière arrêtée à une petite distance et le surveillant, lui et sa compagne, avec une profonde attention; et, lui supposant des intentions peu amicales, sinon tout à fait hostiles, quoique, lors même qu'il y eût été de la vie, il n'aurait pu dire ni ce qu'elle était, ni ce qu'elle voulait, il se hâta d'entraîner l'esclave Circassienne loin du monde et de l'éclat des lumières.

— Vous connaissez cette femme masquée qui semblait nous épier? — demanda la dame d'une voix qui trahissait une vive émotion, et en pressant le pas.

— Qui?... la bouquetière?... — dit Montgomery, en entraînant la Circassienne vers la porte de sortie la plus proche. — Non... je ne pense pas qu'elle ait fait la moindre attention à nous...

— Mais moi, j'en suis certaine, — interrompit la dame avec énergie. — Ah! Florimel, c'est quelque belle qui vous aime, qui sait que vous devez venir ici déguisé, et qui m'épie avec toute la fureur que donne la jalousie! Ciel!... s'il survenait une scène, un esclandre...

Montgomery sentit non-seulement la main de sa compagne trembler violemment, mais il s'aperçut que l'inquiétude faisait frissonner tout son corps.

— Ne craignez rien, Madame, nous ne sommes ni épiés, ni suivis, — dit-il d'un ton joyeux pour la rassurer, et après avoir jeté un regard en arrière.

— Oh ! de quel poids je suis soulagée ! — murmura l'esclave Circassienne en regardant également en arrière, et en apercevant la bouquetière qui était maintenant engagée dans une conversation sérieuse avec une femme en costume de Bohémienne. — Mais je sens comme si j'allais m'évanouir, Gabriel ; la terreur que j'ai éprouvée a été cruelle, et maintenant cette réaction soudaine...

— N'aurez-vous pas la force de gagner votre voiture, Madame ? — demanda Montgomery, avec un air visiblement inquiet, mais cependant sans oublier de continuer à déguiser sa voix.

— Non... je crains-que non... je sens l'évanouissement qui me gagne... Oh ! un verre d'eau ! — murmura la Circassienne en pesant de tout son poids sur le bras de Montgomery, et en s'appuyant sur son épaule.

Heureusement, ils étaient parvenus à sortir de la foule des masques et ils étaient entrés dans le corridor sur lequel s'ouvrent les loges des premières, et là ils étaient comparativement à l'abri des regards curieux ; l'air était plus pur et moins étouffant, et, en restant pendant quelques instants appuyée contre le mur la Circassienne parvint à secouer le sentiment de langueur qui s'était emparé d'elle, et que la cha-

leur, combinée avec la frayeur qu'elle avait éprouvée, contribuait à entretenir.

Mais quittons pour quelques instants Montgomery et sa belle compagne, et revenons à la bouquetière et à ceux qui surveillaient tous ses mouvements.

CHAPITRE XXV

LE BAL MASQUÉ. — SCÈNE TROISIÈME

Après avoir jeté avec colère à Montgomery les épithètes de traître et de parjure, la bouquetière s'était éloignée rapidement avec l'intention apparente de quitter le théâtre, tandis que, de leur côté, le Prince de Galles et Germain s'élançaient à sa poursuite au milieu de la foule bruyante, joyeuse et animée des masques.

Mais de nouveau et comme la première fois, la bouquetière parut frappée d'une réflexion soudaine, qui lui fit ralentir sa marche, puis s'arrêter court, et enfin retourner sur ses pas et se diriger lentement vers l'endroit où elle avait laissé Montgomery.

Elle était torturée par quelque cruelle incertitude, ou sous le coup d'une émotion d'une nature pénible. Elle ne répondait pas un mot aux plaisanteries, les unes innocentes, les autres tant soit peu équivoques

qu'on lui adressait sur son passage, grâce à son costume de bouquetière. Son panier restait négligemment pendu à son beau bras, et sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec des soupirs qui allaient presque jusqu'à la suffocation produite par des sanglots étouffés.

— Je ne puis pas la définir, — dit le Prince à Germain. — Décidément elle est aussi malheureuse qu'il est possible de l'être...

— Votre Altesse Royale peut tenir pour certain, — répondit Germain, — que la jalousie est au fond de tout cela. Regardez, ses mains sont dégantées... Ne pourrions-nous pas nous assurer si c'est une femme mariée ?

— Vos yeux sont aussi subtiles que les miens, Germain, — répondit le Prince, — mais je vais me rapprocher d'elle... Ah ! quelles belles mains ! comme ses doigts sont longs et effilés !... Non... elle ne porte pas d'anneau de mariage...

— Alors c'est une maîtresse entretenue par quelque amant, sans doute... — insinua Germain.

— Je jurerais qu'il n'en est rien, — s'écria le Prince, presque indigné par cette allégation qui semblait révolter ses sentiments. — J'ai suffisamment d'expérience en ce qui concerne les femmes, ou pour parler plus juste, je suis trop connaisseur en tout ce qui touche le beau sexe, pour ne pas être apte à reconnaître le rang et la position sociale d'une femme à son air, à sa tournure, à sa démarche, à sa

mise, et à l'ensemble de sa personne, et cela lors même que sa figure se cache sous un masque. Dans le cas particulier qui nous occupe en ce moment, Germain, — continua le Prince, — j'ai remarqué chez cette charmante créature une réserve, une timidité, une crainte du contact de cette multitude qui l'entoure, ce sentiment d'isolement qu'éprouve une personne qui n'est pas habituée à se passer de protection, toutes choses qui prouvent d'une manière frappante qu'elle n'est pas accoutumée à de pareilles scènes, et qu'assurément elle n'est pas ici pour son plaisir. Elle n'a pas l'effronterie d'une femme entretenue, et c'est à peine si elle a la hardiesse d'une jeune fille qui viendrait ici pour surveiller un amant auquel elle aurait fait le sacrifice de sa vertu. Et puis, elle a un air si virginal, elle respire un tel parfum d'innocence et de chasteté, elle possède une telle fleur de jeunesse et de fraîcheur, qu'il semble impossible qu'elle ait déjà connu les plaisirs de l'amour.

— Regardez! — s'écria Germain en tirant le Prince par sa manche, — un masque a accosté le domino bleu.

— Ah! une esclave Circassienne, — dit le Prince, — et par Jupiter! c'est aussi une femme splendide. Mais je préfère ma favorite la bouquetière. Où est-elle?

— Ici, — répondit Germain. — Elle s'est postée de manière à ne rien perdre de ce qui se passe entre

le domino bleu, si singulièrement passementé, et l'esclave Circassienne.

— Décidément c'est une affaire d'amour et de jalousie, — dit le Prince en dévorant la bouquetière des yeux; — mais c'est un amour pur et...

— Et par conséquent, Votre Altesse ne voudrait pas causer le moindre tourment à cette pauvre fille, qui est déjà assez malheureuse, — dit Germain, qui s'imaginait avoir parfaitement saisi le nouveau cours qu'avaient pris les idées du Prince.

— Vous êtes fou, mon brave garçon! — s'écria le Prince Royal. — Bien loin d'abandonner mes dessein sur cette belle créature, je suis au contraire plus décidé que jamais à mener l'aventure à bonne fin. Si son amoureux en domino bleu est infidèle et négligent, je la consolerais; et s'il est insensible aux grâces de sa personne, je lui montrerais la route du Paradis terrestre. Et puis, il y a un charme de nouveauté dans cette aventure...

— Votre Altesse Royale ne remarque pas que le domino bleu et l'esclave circassienne sont maintenant engagés dans une conversation amoureuse, — dit Germain, — et que la bouquetière les épie avec une attention et une agitation qui menace d'une scène et d'une esclandre.

— Non, elle est trop bien élevée pour causer un scandale, Germain, — répondit le Prince. — Je parierais ma vie que tant de grâces exquises, tant de charmes, un maintien si ravissant et si plein de

modestie n'appartiennent pas à une personne capable de se laisser aller à une scène bruyante, de s'emporter en injures contre son perfide amant, ou d'arracher les yeux de sa rivale... Non, tout se passera très-tranquillement...

— Votre Altesse Royale est dans le vrai, — s'écria vivement Germain, — car, tenez, voici le domino bleu et la Circassienne qui se hâtent de gagner la sortie, et...

— Ah! mon Dieu! la pauvre bouquetière est obligée de s'appuyer contre le mur pour se soutenir! — s'écria le Prince. — Quelle heureuse occasion pour entrer en connaissance...

Et il s'était déjà élancé en avant pour la prendre dans ses bras et l'empêcher de tomber, lorsqu'une femme masquée et portant le costume de Bohémienne, glissa près de lui, le dépassa, et s'élança au secours de la bouquetière.

Le Prince s'arrêta court, en murmurant un juron d'impatience, et il fit quelques pas en arrière pour rejoindre Germain.

— Votre Altesse a été prévenue dans ses bonnes intentions par cette Bohémienne, dont le costume est si coquet et si pittoresque, — dit le valet de chambre.

— Oui, damnée soit la Bohémienne! — s'écria le Prince. — Mais la manière dont elle accoste la bouquetière semble marquer une nouvelle phase dans les aventures de cette nuit... et pour le mo-

ment, nous continuerons à épier les mouvements de la belle.

— Oui, de façon à attendre un incident favorable à nos desseins, — ajouta Germain.

Il était parfaitement vrai que la bouquetière s'était appuyée contre la muraille pour se soutenir et ne pas tomber par terre, tant était vive l'émotion qui la torturait. La plus profonde affliction s'était emparée d'elle en voyant la bonne entente qui existait évidemment entre le domino bleu et l'esclave Circassienne, et quand elle les vit partir ensemble, un vertige la saisit, sa tête vacilla, sa vue se couvrit d'un voile, et elle sentit les liens qui rattachaient son âme immortelle à son enveloppe terrestre se détendre avec une effrayante rapidité.

Tout à coup une main se posa doucement sur son épaule, et une voix douce lui dit avec un accent consolateur : —

— Chère Madame, rappelez-vous où vous êtes, reprenez votre empire sur vous-même, et contenez vos sentiments, je vous en supplie.

— Qui êtes-vous, vous qui êtes si bonne ? — demanda la bouquetière en faisant les efforts les plus énergiques pour revenir à elle.

— Une personne qui vous connaît bien, — lui fut-il répondu avec la même douceur d'intonation.

Alors la bouquetière regarda la Bohémienne et s'aperçut qu'elle était de petite taille, bien faite, et évidemment jeune. Son visage était soigneusement

caché par son masque, mais de beaux yeux noirs brillaient par les ouvertures réservées pour laisser passage aux regards, une double rangée de dents blanches par celles destinées à permettre la respiration, et ses cheveux noirs, disposés en épais bandeaux, se montraient sous le petit chapeau qu'elle portait avec une coquetterie charmante.

Les yeux de la bouquetière parcoururent toute la personne de la Bohémienne pour chercher à la reconnaître, mais il est évident qu'elle ne se remémorait personne, dans le cercle de ses connaissances, dont la Bohémienne lui rappelât le souvenir.

— Vous me connaissez bien, dites-vous, — dit enfin la bouquetière, — mais êtes-vous également connue de moi?

— Non, Madame, je vous suis tout à fait inconnue, sauf de nom, — fut-il répondu; — mais ce nom, — ajouta la Bohémienne en s'efforçant d'étouffer un soupir, est, hélas! trop bien connu dans toute l'Angleterre...

— Singulière créature, que voulez-vous dire? — demanda la bouquetière. — Et pourquoi vous intéressez-vous à moi?... Serait-il possible que ce fût vous qui ayez écrit...

— Cette lettre anonyme qui vous a décidée à venir ici, n'est-ce pas? — dit la Bohémienne en laissant percer dans son ton et dans ses manières une certaine méchanceté qui diminua chez la bouquetière l'intérêt amical qu'elle avait d'abord res-

senti pour elle. — Eh bien ! vous avez vu de vos propres yeux la vérité de ce qui vous était annoncé dans cette lettre ? Mais vous avez eu tort de l'accoster, contrairement à mes recommandations expresses.

— Il y a eu un moment où je n'ai pas été maîtresse de moi, — dit la bouquetière en poussant un profond soupir à la pensée de tout ce qui venait de se passer, et qui lui apparaissait maintenant, non comme un mauvais rêve, mais comme une indiscutable réalité. — Mais pourquoi, dans votre billet, m'avez-vous recommandé de ne pas l'aborder dans ce lieu même, mais de bien réfléchir au parti que je devais prendre en présence de sa flagrante infidélité ? Me supposiez-vous un empire surhumain sur mes sentiments ?... ou plutôt, permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes intervenue dans une semblable matière ?

— Ce sont mes secrets, Madame, — dit la Bohémienne en prenant un ton mystérieux. — Mais maintenant laissez-moi vous donner un conseil...

— Parlez, — dit la bouquetière, qui sentit un frisson glacé parcourir son corps, car il y avait quelque chose d'implacable, jusqu'à la férocité, dans le changement qui s'était produit dans le ton et dans les manières de la Bohémienne.

— Quand la dignité d'une femme vertueuse est offensée par un perfide amant, — reprit cette dernière d'un ton mesuré, — elle ne doit pas écrire une

longue lettre pleine de plaintes et de reproches, mais elle doit, en peu de mots, ordonner à l'infidèle de ne plus rechercher sa présence, et lui laisser le soin de peser les motifs qui ont dicté cette décision aussi digne qu'impérieuse !

— Vous ne m'apprenez rien qui ne m'eût été inspiré par le ressentiment de l'injure qui m'est faite ! — répondit la bouquetière. — Avez-vous encore quelque chose à me dire, et saurai-je un jour qui vous êtes et quels ont été les motifs qui...

— Oui, quand le moment sera venu, vous saurez tout, — s'écria la bohémienne.

Et s'éloignant à la hâte, elle eut bientôt disparu au milieu de la foule.

— Maintenant la belle est de nouveau seule, — dit le Prince à son fidèle valet, qui était resté près de lui, observant, à une petite distance, la scène qui venait de se passer.

— L'aventure touche à une crise qui va décider si le succès doit couronner les espérances de Votre Altesse Royale, — répondit Germain.

En ce moment la bouquetière, qui était restée quelques instants immobile et plongée dans ses réflexions après la retraite de la Bohémienne, se mit tout à coup en mouvement, et en évitant autant que possible le contact de la foule, elle gagna la sortie.

Elle marchait d'un pas rapide, et elle semblait impatiente de quitter le théâtre. Elle ne regardait ni à droite ni à gauche, encore bien moins derrière

elle, et par conséquent elle n'aperçut pas un homme en domino noir qui s'attachait le plus possible à suivre sur ses pas.

Sur le palier, elle reçut son manteau des mains de la femme préposée au vestiaire, et lorsqu'elle se fut enveloppée dans cet épais vêtement, sans quitter son masque, elle descendit le grand escalier et sortit du théâtre.

— Un équipage attend-il Madame?...

— Madame veut-elle un coupé?...

— Madame veut-elle un cab?... crièrent de nombreuses voix sous le péristyle.

— Un coupé s'il vous plaît, — répondit-elle.

— Avancez, vous, le premier cocher, — dit une voix.

Et une voiture vint se ranger au bas du péristyle, dans laquelle monta la bouquetière.

— Où faut-il conduire Madame? — lui demanda-t-on.

— Dans un hôtel respectable, — répondit la bouquetière après un moment de réflexion.

— Très-bien! — répondit l'homme en tendant son chapeau, dans lequel la bouquetière laissa tomber une pièce d'argent.

Le coupé s'éloigna, mais Germain, qui s'était dépouillé de son masque et de son domino, était assis à côté du cocher sur le siège, et après quelques mots échangés entre eux, le valet mit cinq guinées dans la main du cocher, qui s'empessa de les empocher,

ravi de faire un si beau bénéfice pour un service si facile à rendre que celui qu'on exigeait de lui.

Au bout de dix minutes environ, la voiture s'arrêta, et Germain sauta à bas du siège pour ouvrir la portière.

— Quel est cet hôtel? — demanda la bouquetière en jetant un coup d'œil sur la ligne de maisons qui s'offrait à sa vue, et qui lui paraissaient être des habitations particulières.

— L'Hôtel Saint James, Madame, — dit Germain en aidant officieusement la bouquetière à descendre de voiture.

Pendant ce temps le cocher était également descendu de son siège, et frappait vigoureusement à la porte de la maison, qui s'ouvrit immédiatement, et l'apparition d'une servante, tenant une lumière à la main, rassura la bouquetière, si toutefois elle avait éprouvé même un sentiment d'inquiétude.

La nuit était excessivement froide, onze heures venaient de sonner, et rien d'étonnant par conséquent à ce que Germain se fût empressé de faire entrer la bouquetière dans la maison, et pendant qu'il s'empressait, avec toute la politesse possible, à la combler d'attentions, il ne lui laissa pas un moment pour lui demander l'explication de sa courtoise obligeance. Mais au moment où la lumière, que la servante tenait à la main, vint frapper son visage, la bouquetière fut aussitôt frappée de l'idée que ses traits ne lui étaient pas entièrement inconnus.

Néanmoins on ne lui donna pas le temps de se demander où elle avait pu voir cet homme habillé de noir, et qui avait l'apparence d'un gentleman, car la servante se hâta de lui montrer le chemin en gravissant les marches d'un grand escalier parfaitement éclairé.

La bouquetière suivit machinalement, et elle commençait à réfléchir à ce qu'il y avait d'extraordinaire dans l'empressement officieux montré à une étrangère, avant même qu'elle eût ouvert la bouche pour exprimer ce qu'elle désirait, et qui venait seule, masquée, et en costume de bal, à une pareille heure de la nuit. Elle commençait, disons-nous, à réfléchir à tout cela, et une lueur de soupçon avait même pris naissance dans son esprit, quand la servante ouvrit la porte d'un appartement, en disant :—

— Veuillez entrer, s'il vous plaît, Madame.

La bouquetière s'arrêta un moment, puis comprenant combien son hésitation serait ridicule si ses soupçons se trouvaient être mal fondés, elle jeta son manteau sur une chaise, sur le palier de l'escalier, et entra.

La porte se referma derrière elle, elle se trouva dans une chambre vaste, bien meublée, brillamment éclairée, et un homme de grande taille, portant le costume Turc avec un masque sur le visage, s'avança pour la recevoir.

— Il doit y avoir quelque terrible méprise dans tout ceci, — s'écria la bouquetière en reculant et

jetant un coup d'œil en arrière dans la direction de la porte.

— Non, charmante dame, — dit le Turc, — il n'y a aucune méprise, je vous l'assure ! Un petit stratagème a été mis en œuvre, cela est vrai... mais vous me le pardonnerez, j'en suis convaincu... Et maintenant permettez-moi de me présenter à vous, je suis Monsieur Harley, — ajouta le Prince en ôtant le masque qui couvrait ses traits.

— Et moi, — dit la dame, qui avait frémi de tout son corps lorsque la voix de l'héritier présomptif de la couronne avait frappé son oreille, mais qui avait à l'instant repris tout son empire sur elle-même, par un effort énergique de volonté, avant même qu'il eût fini de parler, — et moi, — s'écria-t-elle en ôtant lentement le masque de satin qui cachait son visage, — je suis Pauline Clarendon !...

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I	
Le rêve du Prince.	1
II	
Étrange aventure.. . . .	16
III	
Mauvaises nouvelles.	25
IV	
L'interrogatoire.	39
V	
Une femme intrépide.	54
VI	
La famille de l'ouvrier	67
VII	
Quel est le coupable?.. . . .	75
VIII	
La salle du poste de police.	96

	Pages.
IX	
<u>Madame Brace et le constable.</u>	113
X	
<u>L'audience.</u>	125
XI	
<u>L'évasion.</u>	144
XII	
<u>Le prieuré de Bellenden.</u>	151
XIII	
<u>L'amour d'un constable.</u>	161
XIV	
<u>Un compromis.</u>	174
XV	
<u>Le verre de liqueur.</u>	182
XVI	
<u>Une nuit avec un cadavre.</u>	193
XVII	
<u>Le baronnet et la fille du roi.</u>	207
XVIII	
<u>Terreurs.</u>	223
XIX	
<u>Ce qu'on fait du cadavre.</u>	237
XX	
<u>Les deux nobles.</u>	251
XXI	
<u>Encore le <i>Bâton du Pauvre</i>.</u>	291

XXII

Rao chez Lord Montgomery.	306
-----------------------------------	-----

XXIII

Le bal masqué. — Scène première.	321
--	-----

XXIV

Le bal masqué. — Scène deuxième.	331
--	-----

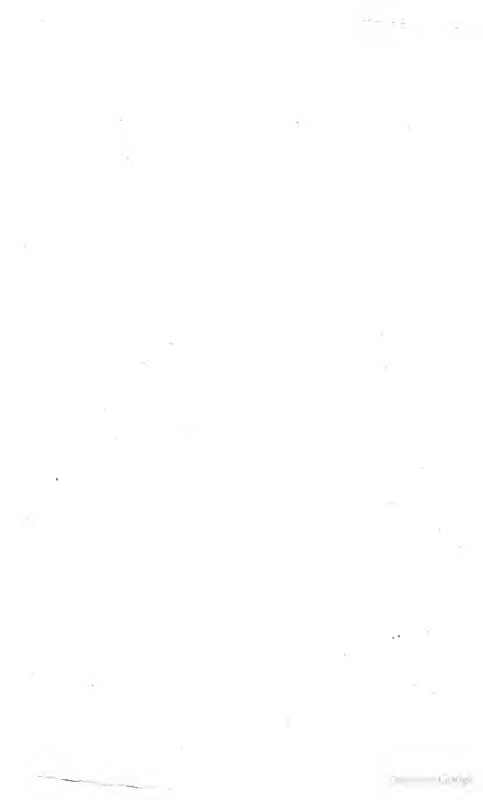
XXV

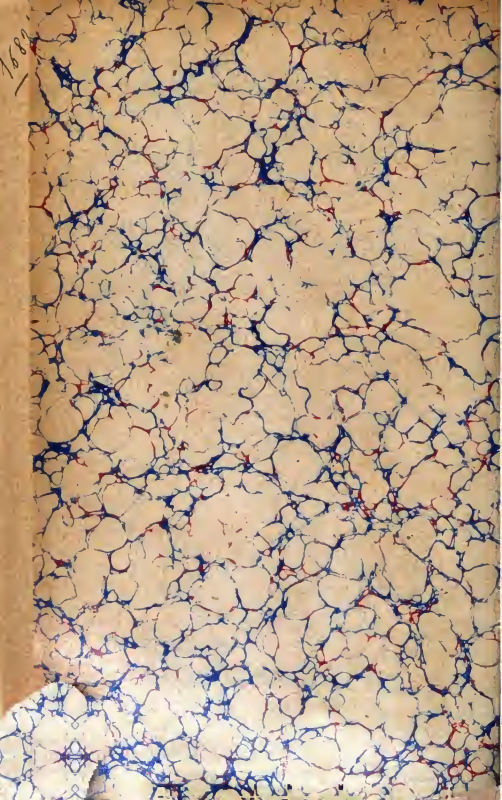
Le bal masqué. — Scène troisième.	343
---	-----

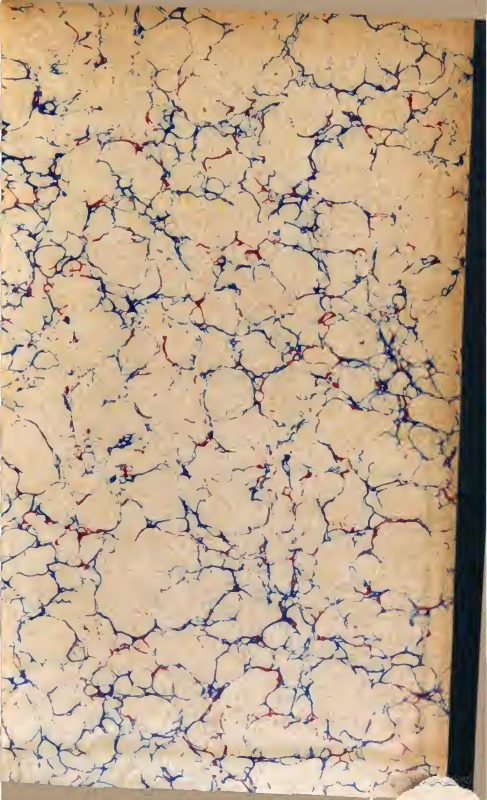
FIN DE LA TABLE



16821







BIBLI

SC

PL